



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

RENAN'S SOUVENIRS

Erving Babbitt

EducT

1675.597.451

Harvard College
Library

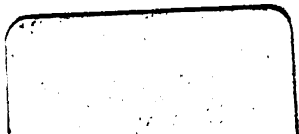


FROM THE LIBRARY OF
PAUL HENRY KELSEY

Class of 1902

THE GIFT OF
Mrs. PAUL H. KELSEY

July 2, 1936



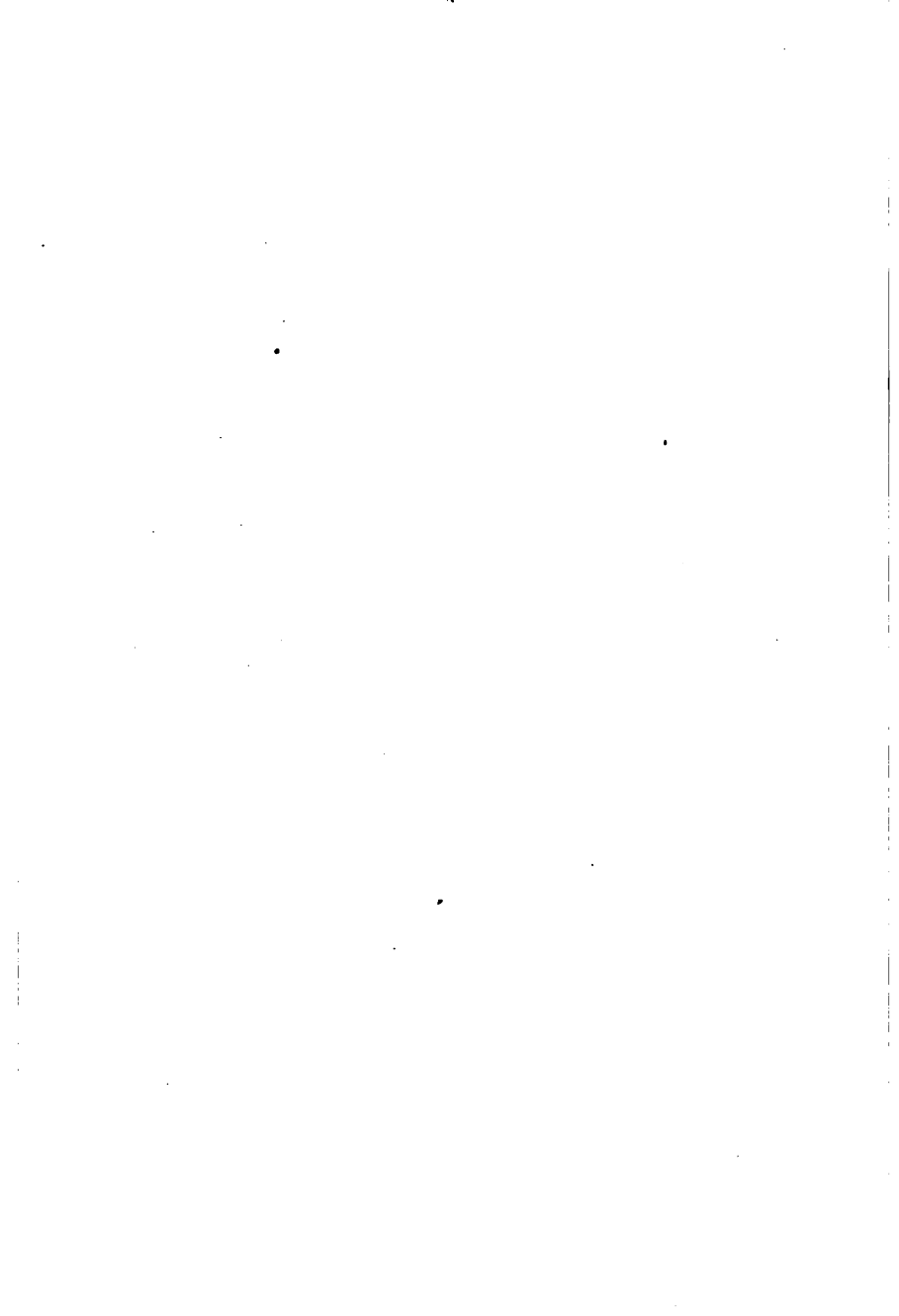
63-10000000000000000000

led
UT



3 2044 102 862 562







ERNEST RENAN

From a painting by Henri Scheffer (1860).

Heath's Modern Language Series

**SOUVENIRS
D'ENFANCE ET DE JEUNESSE**

PAR

ERNEST RENAN

EDITED WITH AN INTRODUCTION AND NOTES

BY

IRVING BABBITT

ASSISTANT PROFESSOR OF FRENCH, HARVARD UNIVERSITY

**D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO**

EducT

1675.597.451

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PAUL H. KELSEY
JULY 2, 1936

COPYRIGHT, 1902,
BY D. C. HEATH & Co.

PREFATORY NOTE

THIS issue of the *Souvenirs* has been printed from the thirtieth French edition, with a few trifling omissions, the most important being that of an appendix containing four letters written by Renan in 1845-46 to the Abbé Cognat. Though the text is thus given practically complete, it should be remembered that the six parts of which it is composed were written at different times, and lend themselves to being read separately. As Renan himself says (p. 5): "*Les Souvenirs d'enfance* n'ont pas la prétention de former un récit complet et suivi." The narrative portions of the book are so easy as to be suited even to the beginner, but it has been thought best, in preparing the introduction, to keep in mind the needs of the mature student. Acknowledgments are due for help on the introduction and notes to Professor W. F. Giese of the University of Wisconsin.

I. B.

CAMBRIDGE, MASS., January, 1902.



INTRODUCTION

I

Renan as a Representative of Modern Criticism; his Conversion from Catholicism to Science

RENAN'S * purpose in the *Souvenirs*, as he himself points out, is not so much to relate the incidents of his youth as to trace his intellectual origins and "transmit to others his theory of the world."¹ The intellectual life he has thus recorded, extraordinarily rich in itself, derives an added interest from the fact that it is so largely representative of his age. He speaks in one of his essays of "la pensée délicate, fuyante, insaisissable du XIX^e siècle."² These are the very epithets that best describe Renan's own thought. He is a Proteus, whom no one has yet succeeded

¹ *Souvenirs*, p. 6.

² *Dialogues philosophiques*, p. 299.

* **Biography.**—The points of chief interest in Renan's life are those that he himself has given in his *Souvenirs*,—his birth at Tréguier, in Brittany (February 27, 1823), his education at the Collège de Tréguier, and Saint-Nicolas du Chardonnet at Paris, his preparation for the priesthood at the Séminaire d'Issy and Saint-Sulpice, his growing scepticism as the result of historical and philological research, and his final rupture with Saint-Sulpice and Catholicism (October, 1845).—Renan spends the next three years and a half as a tutor in the Pension Crouzet, where he makes the acquaintance of Berthelot.—Receives a scientific mission from the government and travels for eight months in Italy (1849); his democratic illusions of 1848 disappear, and the world of art is revealed to him.—Meets in 1850 his sister Henriette, after a ten-years separation, and has her constant companionship and counsel during the ten years following. (See *Ma Sœur Henriette*, p. 32 ff.)—Is employed in the department of Oriental MSS. at the Bibliothèque Nationale, 1851–1860.—Elected to the Académie des Inscriptions, 1856.—Marries in the same year Mademoiselle Scheffer, niece of the painter Ary Scheffer.—Goes on a scientific mission to ancient Phœnicia, accompanied by his sister, 1860.—They both fall ill of fever in Syria, and Henriette dies, 1861.—Composes during his Eastern trip his *Vie de Jésus*.—Appointed Professor of Hebrew at the Collège de France (1862), but the government first suspends his course, because of his unorthodox attitude, and two years later deprives

in binding. It would be possible to do justice to him, says Sainte-Beuve, only in a Platonic dialogue, but who, he adds, could be found to write it?¹ If Renan is thus subtle and many-sided, it is because he embodies so perfectly the spirit of modern criticism. The first step in understanding him is to have clearly in mind the difference between this new critical ideal and the old. The critic's business as once conceived was to judge with reference to a definite standard and then to enforce his decisions by his personal weight and authority. The nature of the reaction against this conception is summed up in a phrase of Carlyle's: "We must see before we begin to oversee." Flexibility of intelligence and breadth of sympathy come more and more to take the place of authority and judgment as the

¹ *Nouvelle correspondance*, p. 175.

him of his professorship. — Unsuccessful candidate for deputy in the electoral district of Meaux, 1869. — Travels with Prince Napoleon in Scandinavia, 1870 (see *Souvenirs*, p. 73, line 10 and note). — Reinstated in his professorship at the Collège de France on the fall of the Empire, 1870. — Elected to the Academy, 1878. — President of the Asiatic Society, 1882. — Administrator of the Collège de France, 1884. — After a long illness, borne with great fortitude, Renan dies in his apartment at the Collège de France, October 2, 1892.

Works. — (1) Works of pure erudition: *Averroès et l'Averroïsme* and *De philosophia peripatetica apud Syros* [Doctor's theses, 1852; revised and enlarged editions of the former work appeared in 1861 and 1866]. — *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 1855 (expansion of an essay for which he received the Volney prize in 1847). — *De l'origine du langage*, 1858. — Articles in the *Journal Asiatique* and in the *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (on *Sanchoiathon*, *l'Agriculture nabatéenne*, etc.). — Various contributions to the *Histoire littéraire de la France*, Vols. XXIV. to XXXI. (especially the *Discours sur l'état des beaux-arts en France au XIV^e siècle* in Vol. XXIV.) — *Mission de Phénicie*, 1864. — Phœnician inscriptions in the *Corpus inscriptionum semiticarum*, founded by Renan in 1867.

(2) Works on the history of religion: *Études d'histoire religieuse*, 1857. — *Nouvelles études d'histoire religieuse*, 1884. — *Vie de Jésus*, June, 1863 (the thirteenth and subsequent editions have undergone an important revision); first of the seven volumes of the *Origines du Christianisme* [*Vie de Jésus*, 1863; *les Apôtres*, 1866; *Saint Paul*, 1869; *l'Antéchrist*, 1873; *les Évangiles*, 1877; *l'Église chrétienne*, 1879; *Marc-Aurèle*, 1882; the eighth volume contains a general index]. — *Histoire du peuple d'Israël*, 5 vols., 1887-1894. — *Conférences d'Angleterre* ("Hibbert Lectures"), 1880.

Also the following translations: *le Livre de Job*, 1859; *le Cantique des Cantiques*, 1860; *l'Ecclésiaste*, 1882.

chief virtues of the critic. Mere judging — “the blaming of this or the praising of that,” says Renan, “is the mark of a narrow method.”¹ The contrast of manner that at once strikes us if we compare Renan with a critic of the old school like Dr. Johnson is something more than a mere opposition of temperament. Dr. Johnson, as we learn from Boswell, was “awful in his deportment,” and if any one ventured to disagree with him, “he roared him down.” Renan, on the other hand, tells us that he always entered so far as possible into the point of view of the person with whom he was talking, and said the thing likely to prove most agreeable to him.² If the weakness of the old criticism was its narrowness and dogmatism, the danger of the new is that in its endeavor to embrace the world in a universal sympathy, it

¹ *Avenir de la sc.*, p. 199.

² *Souvenirs*, p. 114.

(3) Philosophical and miscellaneous works: *Essais de morale et de critique*, 1859 (contains some of Renan's best essays, contributed originally to the *Revue des Deux Mondes*). — *Questions contemporaines*, 1868. — *la Réforme intellectuelle et morale*, 1871. — *Dialogues et fragments philosophiques*, 1876. — *Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878. — *Discours et conférences*, 1887. — *l'Avenir de la science*, 1890 (written in 1848). — *Drames philosophiques*, 1888 [*Caliban*, 1878; *l'Eau de Jouvence*, 1881; *le Prêtre de Nemi*, 1886; 1802; *dialogue des morts*, 1886; *l'Abbesse de Jouarre*, 1886].

Souvenirs d'enfance et de jeunesse, 1883. — *Feuilles détachées*, 1892. — *Ma Sœur Henriette*, 1895 (first printed privately in 1862 with the title *Henriette Renan*). — *Lettres intimes*, 1896 (*Ma Sœur Henriette* also appears in this volume as an introduction to the letters exchanged between Renan and his sister, 1842-1845). — *Correspondance* (between Renan and Berthelot), 1898.

Among the more important criticisms on Renan, apart from those of a distinctly polemical character and magazine articles too numerous to mention, are the following: Gabriel Séailles, *Ernest Renan*, 1895 (by far the most penetrating analysis that has yet been made of Renan's philosophy; it needs, however, to be supplemented by some critique that does ampler justice to Renan as an artist and historian). — Émile Faguet, in *Politiques et Moralistes*, 3^e série (1900). — Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1883). — E. Scherer, *Mélanges de critique religieuse* (1860), *Mélanges d'histoire religieuse* (1864), and Vols. IV., VII., VIII., IX., and X. of his *Études sur la littérature contemporaine* (1863-1895). — Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, Vol. II. (1862) and Vol. VI. (1863). — Jules Lemaitre, *les Contemporains*, Vol. I. (1884) and Vol. IV. (1889): *Impressions de théâtre*, Vol. I. (1889). — A. France, *la Vie littéraire*, Vol. I. (1889), and Vol. II. (1894). — F. Brunetière, *Nouveaux essais sur la littérature contemporaine* (1895) and *Library of the World's Best Literature*, Vol. XXI. (1897). — G. Pellissier, *le Mouvement littéraire au XIX^e siècle*, p. 314 ff. (1894). — See also the histories of French literature of Petit de Julleville (editor), Lanson, etc.

should forget the task of judging altogether. "Tout comprendre c'est tout pardonner." Renan would rest his criticism on the "excluding of all exclusiveness,"¹ on an intellectual hospitality so vast as to find room for all the contradictory aspects of reality. "Formerly," he says, "every man had a system; he lived and died by it; now we pass successively through all systems, or, better still, understand them all at once."² No one was ever more penetrated by the teaching of the Hegelian logic, that a truth, to become true, needs to be completed by its contrary. At first glance he would seem to be a new kind of sceptic, who, instead of doubting everything, affirms everything — which is, of course, only an indirect way of denying the absolute truth of anything. Yet we could fall into no more serious error than to suppose that Renan is a real sceptic. "Woe to the man," he exclaims, "who does not contradict himself at least once a day."³ But there are some points on which he never contradicts himself, however much they may be overlaid in his later writings by irony and paradox. We can come at these essential affirmations more readily if we turn to that remarkable work of his youth, *l'Avenir de la science*, recollecting that though written in 1848 it did not appear until 1890, with a preface in which Renan avers

¹ *Avenir de la sc.*, p. 66.

² *Dialogues phil.*, p. ix.

³ *Étude sur l'Écclésiaste*, p. 24. Renan ascribes this sentiment to the Hebrew writer, but in such a way as to make it his own.

G. Paris, *Penseurs et poètes* (1896). — E. M. de Vogüé, *Heures d'histoire* (1893). — R. Allier, *la Philosophie d'Ernest Renan* (1894). — A. Ledrain, *Renan, sa vie et ses œuvres* (1892). — James Darmesteter, *Notice sur la vie et les œuvres de M. Renan* (1893). — Caro, *l'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques* (1864). — P. Janet, *la Crise philosophique* (1865). — F. Ravaisson, *Rapport sur les progrès de la philosophie* (1868). — Prévost-Paradol, *Essais de politique et de littérature* (1859). — R. H. Hutton, Vol. II. of *Essays Theological and Literary* (1877). — G. Brandes, *Eminent Authors of the Nineteenth Century* (1887). — G. Saintsbury, *Miscellaneous Essays* (1892).

The following works are more biographical in character: J. Cognat, *Renan, hier et aujourd'hui* (1883). — Mary J. Darmesteter, *la Vie de Ernest Renan* (1898). — G. Monod, *Renan, Taine et Michelet* (1894). — Sir M. E. Grant Duff, *Ernest Renan* (1893). — F. Espinasse, *Life of Renan* (1895); a Renan bibliography by J. P. Anderson, of the British Museum, will be found at the end of this volume.

that at bottom he has not changed in the interval. In the peculiar fervor of the cult it renders to science, the book marks a moment, not in the life of Renan merely, but of the century. We have but to listen to the dithyrambic tones in which he speaks of science to see that he has turned away from the faith of his childhood only to become the priest of another altar: "Science, then, is a religion; science alone in the future will make creeds; science can alone solve for man the everlasting problems the solution of which his nature imperiously demands."¹ After humanity has been scientifically organized, science will proceed "to organize God."²

Renan has evidently carried over to science all the mental habits of Catholicism. As Sainte-Beuve remarks, "In France we shall remain Catholics long after we have ceased to be Christians."³ Renan, indeed, may be best defined as a scientist and positivist with a Catholic imagination. For instance, he arrives at the conception of scientific dogma,⁴ of an infallible scientific papacy,⁵ of a scientific hell and inquisition,⁶ of resurrection and immortality through science,⁷ of scientific martyrs.⁸ When scientific progress is at stake, he is even ready to resort to the Jesuitical doctrine that the end justifies the means. "Let us learn not to be severe with those who have employed a little trickery and what is usually known as *corruption* if they really have as their object the greater good of humanity."⁹ He promises us that if we imitate him we may hope to be, like himself, sanctified through science: "If all were as cultivated as I, all would be, like me, happily incapable of wrong-doing. Then it would be true to say: ye are gods and sons of the Most High."¹⁰

Renan thus has a special gift for surrounding science with an atmosphere of religious emotion. Like Lucretius of old, he lends to analysis an imaginative splendor that it does not in itself

¹ *Avenir de la sc.*, p. 108. ² *Ibid.*, p. 37. ³ *Nouvelle correspondance*, p. 123.
⁴ *Avenir de la sc.*, pp. 344 and 442. ⁵ *Dialogues phil.*, p. 112. ⁶ *Ibid.*, pp. 113 and 120. ⁷ *Ibid.*, pp. 134-135. ⁸ *Ibid.*, p. 129. ⁹ *Avenir de la sc.*, p. 351.
¹⁰ *Ibid.*, p. 476.

possess. In this way, he attracts many who would have been repelled by a hard and dry positivism. They can have in reading him the pleasant illusion that, after all, they are making no serious sacrifice in substituting science for religion. "God, Providence, soul," says Renan, "good old words, a bit clumsy, but expressive and respectable, that science will interpret in a sense ever more refined but will never replace to advantage."¹ In other words, all the terms of the old idealism are to be retained, but by a system of subtle equivocation, they are to receive new meanings. Thus a great deal is said about the "soul," but, as used by Renan, it has come to be a sort of function of the brain. "Those will understand me who have once breathed the air of the other world and tasted the nectar of the ideal."² When this is taken in connection with the whole passage where it occurs, we discover that "tasting the nectar of the ideal" does not signify much more than reading a certain number of German monographs. Men, he tells us, are immortal, — that is, "in their works," or "in the memory of those who have loved them," or "in the memory of God."³ Elsewhere we learn that by God he means merely the "category of the ideal." By a further attenuation, the ideal has ceased to be the immediate personal perception of a spiritual order superior to the real world. — Of idealism in this sense there is more in one sentence of Emerson than in scores of pages of Renan. — It is simply the faith in scientific progress reinforced, as we have seen, in his own case, by a religious sensibility of unusual depth and richness. His creed, as he himself formulates it, is "the cult of the ideal, the negation of the supernatural, the experimental search for truth."⁴ In spite of the first article of this creed, Renan is like other positivists in his extreme distrust of the unaided insight or intuition of the individual. We should note how careful he is to rest his revolt from Catholicism, not on the testimony of the reason or the conscience, but on the outer fact.⁵

¹ *Avenir de la sc.*, p. 476, and *Études d'hist. rel.*, p. 419. ² *Avenir de la sc.*, p. 56. ³ *Dialogues phil.*, p. 139. ⁴ *Ibid.*, p. 1. ⁵ See *Souvenirs*, pp. 176 and 205 f.

The belief was once held, and in France with a firmer assurance than elsewhere, that truth might be attained by abstract reasoning. In Malebranche's dialogue, Théodore and Ariste shut themselves up in their room with drawn curtains so as to consult more effectually the inner oracle, and then start out from this luminous proposition: "Le néant n'a point de propriétés." Renan, for his part, will be satisfied with nothing less than the entire overthrow of apriorism and metaphysical assumption. He regards "the slightest bit of scientific research" as more to the purpose than "fifty years of metaphysical meditation."¹ To be sure, every man has a right to his philosophy, but this philosophy is only his personal dream of the infinite, and has no objective value apart from the scientific data it happens to contain.² Superficial readers of Renan are disconcerted when they learn that nothing he had done gave him so much satisfaction as his *Corpus Inscriptionum Semiticarum*,³ the most aridly erudite of all his works, the one in which he has put the least of himself, according to ordinary standards. But what, Renan might reply, is a mere dream of the infinite, however artistically expressed, compared with the honor of contributing even a single brick to that edifice of positive knowledge which is being reared by science, and is destined to take the place of the air-palaces of the metaphysicians?

Renan is careful, then, to found his study of man not on introspection, but on the positive evidence of history and language. "There is no science of the individual soul."⁴ This one phrase contains the denial of the old religion and psychology; but he offers to substitute for this traditional idea of human nature a definite image of humanity as it is revealed in its past. "The only science of a being in a constant state of development is its history."⁵ History, therefore, rises at once into immense impor-

¹ *Avenir de la sc.*, p. 163. ² *Dialogues phil.*, p. 240, etc. ³ A bit of paper found in Renan's desk after his death had written upon it: "De tout ce que j'ai fait, c'est le *Corpus* que j'aime le mieux." ⁴ *Dialogues phil.*, p. 265. ⁵ *Avenir de la sc.*, p. 132.

tance as the means by which man is to arrive at the necessary truths about his own nature.

II

Renan and the Historical Spirit

Renan himself was so admirably endowed for historical study that in thus exalting it he may be suspected of viewing life too exclusively from the angle of his own special faculty. "All the misfortunes of men," says the dancing-master in Molière, "all the fatal reverses that fill the world's annals, the blunders of statesmen and the shortcomings of great captains arise from not knowing how to dance." We cannot, however, easily overrate the importance of the revolution that took place early in the last century in the manner of understanding history. Renan himself was one of the first to see in this new historical sense the chief acquisition and distinctive originality of the nineteenth century.¹ "History," says Sainte-Beuve, "that general taste and aptitude of our age, falls heir, in effect, to all the other branches of human culture."² A few believers in direct vision, like Emerson, protested: "Our age is retrospective. It builds the sepulchres of the fathers. It writes biographies, histories, and criticisms." But in this matter Emerson's voice was that of one crying in the wilderness. The fascination of what he calls "masquerading in the faded wardrobe of the past" has made itself felt more and more, until it has come, in such forms as the historical novel, to appeal to the veriest Philistine.

In itself, this imaginative and sympathetic understanding of the past was worth acquiring, even at the cost of some one-sidedness. The old-fashioned historian had an entirely inadequate notion of the variable element in human nature. He had before him in writing a sort of image of man in the abstract which he supposed to hold good for all particular men "from

¹ *Essais de morale et de critique*, p. 104. ² *Nouveaux lundis*, I., p. 103.

China to Peru"; he used very similar terms in speaking of Louis XIV. and a king of the Merovingian dynasty, and judged them in the main by the same standard. A historian like Renan, on the contrary, uses all his art in bringing out the differences that separate men in time and space. He has little to say about man in general, but he makes us feel the ways in which an Athenian of the time of the Antonines had ceased to resemble an Athenian of the age of Pericles, how the mental attitude of a Greek differed from that of a Jew, in what respects an inhabitant of Rome was unlike an inhabitant of Antioch. "The essence of criticism," he tells us, "is the ability to enter into modes of life different from our own."¹ In this definition he favors once more his own talent, which excels in nothing so much as in seizing and rendering the finest shades of thought and feeling, in making the most subtle distinctions. He has in a high degree what he himself calls "the direct intuition of the sentiments and passions of the past."² For this gift of historical divination there is needed, in addition to exact scholarship, a perfect blending of those feminine powers of comprehension and sympathy to which Goethe has paid tribute at the end of the second Faust. Renan himself is fond of insisting on this feminine side of his nature. "I have been reared by women and priests. In this fact lies the explanation both of my virtues and my faults. . . . In my manner of feeling I am three-fourths a woman."³ Elsewhere he ascribes this predominance of feminine traits to the entire Celtic race, and especially to his own branch of it.⁴

With his native aptitude for noting minute changes, Renan was peculiarly fitted to receive the new theories of evolution. The German scholarship and speculation, which he did so much to make known in France, are permeated by this idea of gradual growth and development. The old psychology had studied man

¹ *Souvenirs*, p. 72, line 31. ² *Essais de mor. et de critique*, p. 110. ³ *Feuilles détachées*, p. xxx-xxx1. Cf. also *Souvenirs*, p. 90 f. ⁴ *Essais de mor. et de critique*, p. 385.

from the static point of view; in the philosophy of Renan, even God evolves. For him, the great modern achievement is to "have substituted the category of becoming for the category of being, the conception of the relative for the conception of the absolute, movement for immobility."¹ One who has found, like Renan, how much may be explained by the historical method, is tempted to use it to explain everything. He is curiously loath to grant that a work of art, for example, may be valuable by virtue of its universal human truth, and not simply as the mirror of a particular type of man or civilization. "It is not Homer who is beautiful," he says, "but Homeric life, the phase in the existence of humanity described by Homer." "If the Ossianic hymns of Macpherson were authentic, we should have to place them alongside of Homer; as soon as it is proved that they are by a poet of the eighteenth century, they have only a very trifling value."² Renan's historical finesse does not compare favorably here with the vigorous good sense of Dr. Johnson, who remarks characteristically of Ossian: "Sir, a man might write such stuff forever if he would only *abandon* his mind to it."

III

Renan as a Historian of Christianity

It was Renan's ambition, however, to be something more than a mere historian and philologist. It should be remembered that the second article of his creed is the negation of the supernatural, "that strange disease," as he describes it elsewhere, "that to the shame of civilization has not yet disappeared from humanity."³ All his early training had turned him toward the study of religion. After his conversion from Catholicism to science, there was super-added the desire to apply his new faith, to prove that the positive methods of history and philology are adequate to explain what

¹ *Averroës*, p. ii.² *Ibid.*, p. 190 f.³ *Ibid.*, p. 48.

has always been held to be wholly beyond them. Theology assumes that there is a realm of mystery into which the ordinary reason is unable to enter. There can be no real triumph for the rationalist until this main assumption of theology is attacked and discredited. It was with all this in mind that Renan wrote when a very young man: "The most important book of the nineteenth century should have as its title 'A Critical History of the Origins of Christianity.'"¹ Renan devoted over thirty years of his own life to the accomplishment of this great task. The result is embodied in the seven volumes of his *Origines du Christianisme*, and the five complementary volumes of his *Histoire du peuple d'Israël*. These works, though not perhaps the most important of the century, are, at all events, the most considerable that have appeared in France for one or two generations.

It is quite beyond the scope of the present study to discuss in detail Renan's treatment of the grave questions that necessarily confront a historian of Christianity. The method of this treatment is evidently borrowed from Germany. He has pressed the French talent for expression into the service of German research, and thrown into general circulation ideas that had previously been the property of a few specialists. German scholars, however, had left to scriptural exegesis at least a semblance of special privilege. Renan's work is significant by the very boldness with which he abolishes the distinction between sacred and profane learning, and puts the narratives of the Old and New Testaments on precisely the same footing as those of Livy and Herodotus. The Bible, instead of being absolutely inspired and all of a piece, thus becomes purely human and historical and bears the impress of all the changing circumstances of time and place.² The book of Ecclesiastes was once thought to be the word of God; Renan sees in it only the "philosophy of a disillusioned old bachelor."³

It is usual to contrast this historical method of Renan with

¹ *Avenir de la sc.*, p. 279. ² The "Higher Criticism" has recently attempted in the "Polychrome" Bible to make this element of relativity plain even to the eye.
³ *Dialogues phil.*, p. 27.

the irreligion of the eighteenth century, founded entirely on reasoning and often as intolerant in temper as the dogma it attacked. This temper is well exemplified by Voltaire's warfare upon the supernatural, especially by the famous watchword of his crusade upon Catholicism, "Écrasez l'infâme." The militant atheism of former times was, as has often been remarked, a sort of inverted faith. "There is no God, and Harriet Martineau is his prophet." We can accept the contrast between Renan and this type of disbeliever, provided we remember that Renan's philosophy also carried with it no small share of dogmatic rationalism, and something, too, of the mocking irreverence that in France, at all events, nearly always accompanies it. This element comes to the surface more and more as he grows older. There are even moments when he deserves the epithet his enemies have given him,—that of an "unctuous Voltaire." This flippancy in dealing with religious matters is often amusing enough in itself, but one would have preferred to see a man like Renan follow the counsel of the ancient sage and "not speculate about the highest things in lightness of heart."

We cannot be too careful to distinguish these different elements in a nature as complex as Renan's. He has some points in common with Voltaire, and still more with the critics of Germany. On the other hand, he resembles by his sentimental cult for Christianity a Catholic apologist like Chateaubriand. It was to this last trait that he owed much of his power to influence his own generation. For religion, even after it has lost all effective hold on the reason and character, still lingers in the sensibility. When it has ceased to appeal to us as truth, it continues to appeal to us as beauty. As Renan puts it, "We are offended by the dogmas of Catholicism and delighted by its old churches."¹ We are thrilled with emotion by mediæval architecture, by the poetry of Christian rites and ceremonies, by the odor of incense, or, like Renan himself, by the Canticles to the Virgin.² This mood may

¹ *Dialogues phil.*, p. 328.

² *Souvenirs*, p. 58.

be termed religiosity, and is not to be confused with real religion, with which it has no necessary connection.

Renan, then, came at the precise moment when men were most divided between this sentimental yearning toward the past and their intellectual acceptance of the new order. The heart refused to acquiesce in the conclusions of the head. This struggle between the head and the heart was especially common toward the middle of the century, so much so that, according to Sainte-Beuve, it had become a fashionable pose.¹

"Ma raison révoltée
Essaie en vain de croire et mon cœur de douter."²

The religious sentiment had still been strong enough in the case of Chateaubriand and a considerable number of his contemporaries to carry with it the reluctant reason. But fifty years later the balance had turned in favor of the modern spirit, and many men were preparing to bid the religious forms of the past a tender and regretful farewell. Renan is their spokesman when he says that "the belief we have had should never be a bond. We have paid our debt to it when we have carefully wrapped it in the purple shroud in which slumber the gods that are dead."³ He sets out then in his *Origines* to weave the shroud of Christianity, and to give it—so far as it implies faith in the supernatural—a sympathetic and respectful burial. We have already spoken of the faculty that specially fitted him for this enterprise. No one knew better than he how to gild positivism with religiosity and throw around the operations of the scientific intellect a vague aroma of the infinite. "Il donne aux hommes de sa génération ce qu'ils désirent, des bonbons qui sentent l'infini."⁴ Religion that has thus taken refuge in the sensibility becomes largely a matter of literary and artistic enjoyment. This is evidently so in the case of Chateaubriand, and it is not difficult to detect in

¹ *Nouveaux lundis*, V., p. 14. ² Alfred de Musset, *l'Espoir en Dieu*. See also for the same mood parts of Musset's *Rolla*. ³ *Souvenirs*, p. 63. ⁴ Doudan, *Lettres*, IV., p. 143. The whole passage on Renan and his time is worth reading.

Renan the same Epicurean flavor. He tells us that he has a "keen relish"¹ for the character of the founder of Christianity. He speaks in another passage of "savoring the delights of the religious sentiment."² Perhaps nothing so offends the serious reader of the *Vie de Jésus* as Renan's assumption that the highest praise he can give Jesus is to say that he satisfies the æsthetic sense. He multiplies in speaking of him such adjectives as "doux," "beau," "exquis," "charmant," "ravissant," "délicieux."

But we have just seen that this religiosity, however little it may be to our liking, was exactly suited to the taste of a large contemporary public. It was the timeliness of the *Vie de Jésus*, even more than its intrinsic merit, that won for it its extraordinary success, and made of its publication, as Scherer has said, "one of the events of the century."³ Sixty thousand copies of the work were called for in the first five months, and it was soon translated into many languages. The orthodox, Protestants as well as Catholics, saw in it, in spite of the outward forms of respect in which it clothed itself, the most insidious and deadly attack that religion had yet sustained, and within a year or two of its appearance hundreds of books, pamphlets, and magazine articles had been poured forth in reply.⁴ The Bishop of Marseilles had the church bells tolled every afternoon at three against Renan, the Antichrist; Pope Pius IX. called him the "European blasphemer." In some cases polemic was reinforced by calumny. Thus it was reported that the wealthy Jew, M. de Rothschild, had paid Renan a bribe of a million francs for writing his attack on Christianity.⁵

Without venturing into this dangerous region of theological controversy, we can see at this distance that Renan is not at his best in the *Vie de Jésus*. Some would go even further, and say, in the words of Fleury, that "any one who thinks he can improve

¹ *Souvenirs*, p. 214. ² *Avenir de la sc.*, p. 248. ³ *Études sur la littérature contemporaine*, VIII., p. 108. ⁴ For a partial list see Milsand, *Bibliographie des publications relatives au livre de M. Renan, Vie de Jésus* (1864). ⁵ *Feuilles détachées*, p. xxii.

on the Gospel narrative does not understand it." Renan chiefly excels in rendering, by his art of delicate shadings, the element of relativity in the records of the past; whereas Jesus, as Arnold expresses it, "is, in the jargon of modern philosophy, an *absolute*: we cannot explain, cannot get behind him and above him, cannot command him." The historical method is most serviceable when it is brought to bear on a work like the Apocalypse, or on an event like the persecution of Nero. But it is not what is needed to make us feel this sheer spiritual elevation of Jesus. It fails as conspicuously as it does when applied by Taine, in his English Literature, to the eminent personality of Shakespeare. Neither Jesus, nor Shakespeare, it would seem, is to be accounted for by any theory of environment, or by the convergent effect of any number of "influences."

Renan's age resembled our own in that it was extraordinarily strong in its sense of what the individual owes to society, and extraordinarily weak in its sense of what he owes to himself; and so, in obedience to the time-spirit, Renan reduces the mission of Jesus, so far as possible, to sentimental and humanitarian effusions. The masculine religion of the will is almost entirely sacrificed in his narrative to the feminine religion of the heart. But, as Sainte-Beuve remarks, two great families of Christians may be distinguished from the first—on the one hand the "gentle and the tender," and on the other the "resolute and the strong."¹ The traits that were thus separated in the followers were united in the founder. As a result of Renan's failure to recognize this fact, there is a real incoherency in his picture of Jesus. It is not made clear to us how the "delicate and amiable moralist" of Galilee becomes the "sombre giant of the last days."

Renan can scarcely conceal his dislike for a personage like Saint Paul, whose interest is evidently centred in the spiritual life of the individual, and who cannot, by any device of historical

¹ *Port-Royal*, I., p. 217.

interpretation, be made into a humanitarian. He calls him the second founder of Christianity, but he has little sympathy for the distinctive features of the Pauline religion, its haunting sense of sin and the stress it lays on the struggle between a lower and a higher self, between a law of the flesh and a law of the spirit. "Wretched man that I am!" exclaims Saint Paul, "who shall deliver me from the body of this death?" Renan, for his part, likes to remind us that he is the fellow-countryman of the Breton Pelagius, who taught, in opposition to the orthodox church fathers, the natural goodness of human nature. A Christian (in the old-fashioned sense of the term) would see in all this a proof that Renan was lacking in some of the essentials of the inner life. It is, at all events, a curious example of his determination to view everything from the narrow angle of philology. "I confess," he says, "that the dogma of original sin is the one for which I have least relish. There is no other dogma that rests like it on a needle's point. The story of the sin of Adam is in only one of the two versions which alternate with one another in making up the book of Genesis. If the Elohist version alone had come down to us, there would be no original sin. The Jehovistic story of the fall . . . was never noticed by the ancient people of Israel. Paul first drew from it the frightful dogma which for centuries has filled humanity with gloom and terror."¹

Renan's positivism is also well illustrated by his attitude toward miracles. He is nowhere so dogmatic as in the confidence with which he decides what is "natural" and what is "supernatural," and rejects forthwith everything that cannot be properly tested in the laboratory of M. Berthelot. As though, with our infinitesimal fragment of experience, we really knew whether the ordinary "law" may not be at times superseded and held in abeyance by a higher "law"! In the *Vie de Jésus* he occasionally resorts to the theory of pious fraud. Much scandal was caused by his suggestion that Lazarus deliberately planned and acted out the

¹ *Feuilles détachées*, pp. 375-376.

scene of his coming to life with a view to increasing Christ's fame as a thaumaturgist. Elsewhere he inclines rather to see in the miraculous the distortion of some natural incident. For example, the story of the Pentecost and the tongues of fire probably had its origin in the lightning flashes of a violent thunderstorm.¹ Paul, overcome by heat and fatigue, was suffering from cerebral congestion, accompanied by an attack of ophthalmia, and so imagined that he met Jesus on the road to Damascus.² The doctrine of the resurrection — one, as Renan says, in which the whole future of Christianity was involved — grew out of a hallucination of Mary Magdalene,³ etc.

Positivist though he is, in all these ways, Renan still retains in his thought many traces of the romanticism he was so careful to banish from his style. Hence an occasional lack of objectivity and inability to get away from himself, a tendency to honor the historical personages whom he admires by ascribing to them his own qualities. He has put many of his own traits into his portraits of Jesus and Marcus Aurelius. He himself inclines more and more to ironical detachment, and is unwilling to think that Jesus could have been denied the same superiority. "Jesus had in the highest degree what we regard as the essential virtue of a distinguished person — I mean the gift of smiling at his own work, of rising superior to it, of not allowing himself to be haunted by it."⁴ Renan pursues his romantic dream through the outer circumstance and sometimes subordinates the outer circumstance to it. In his unsuccessful electoral campaign of 1869, only a year before the Franco-Prussian War, he advised a reduction of the army. A real statesman would have sacrificed his humanitarian vision of peace, in case he happened to have one, to the actual danger of war which was already patent to a careful observer. The Celtic race, according to Renan, has ever tended to "take its dreams for realities." "The essential element of the poetical life of the Celt is *adventure*, that is to say, the pursuit of the un-

¹ *Les Apôtres*, p. 62. ² *Ibid.*, p. 180 ff. ³ *Ibid.*, p. 8 ff. ⁴ *L'Antéchrist*, p. 102.

known, the unending quest after the ever-fleeting object of desire."¹ Renan himself has found a relation between these racial traits and his own romanticism and love of intellectual adventure. He arrives at few certainties in his studies on religion, but he makes up for these gaps in our positive information by a surprising fertility in hypothesis. There is something stimulating in the very freedom with which he handles ideas and events, or, as some might say, in his lack of intellectual prudence and sobriety. A person intellectually prudent can only marvel at the boldness with which Renan and Taine launch forth into some subject like Buddhism²— vast, obscure, imperfectly known as yet even to the specialist— and reduce it all to a few generalizations as fallacious often as they are plausible. "Nature," says Emerson, "resents generalizing, and insults the philosopher in every moment with a million of fresh particulars." Renan, who has made popular so many ideas on race psychology, especially on the psychology of the Semite, asserts, amongst other things, that the "desert is monotheistic." Yet the "particulars" that tend to disprove this statement were collected during his own lifetime and embodied in the *Corpus* of which he himself was the founder.

It is instructive to compare Renan's method with that of a real sceptic like Sainte-Beuve, to note Sainte-Beuve's care to select a subject that involves no leap into unknown places, and then the invincible caution with which he advances, exploring every foot of the way. To hear Renan speak of Saint Paul one would imagine that he had known him personally. This "ugly little Jew," as he informs us, "was short of stature, thickset, and bent. He had a small, bald head, oddly set on heavy shoulders. His pale face was almost overgrown by a thick beard; he had an aquiline nose, keen eyes, black eyebrows that met over the forehead."³ Sainte-Beuve had seen Chateaubriand for a number of

¹ *Essais de mor. et de critique*, p. 386. ² Renan's essay on Buddhism is contained in his *Nouvelles études d'histoire religieuse*; that of Taine in his *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. ³ *Souvenirs*, p. 59, l. 9, and *les Apôtres*, p. 170.

years in the drawing-room of Madame Récamier, yet he devotes a special appendix of his work on Chateaubriand to discussing the color of his eyes, and then only to arrive at the melancholy conclusion that we must be resigned to say of Chateaubriand's eyes as of the color of Mary Stuart's hair and so many other things: "*Que sais-je?*"¹

But we must not linger so long on these doubtful aspects of Renan's genius as to forget the ways in which he is really eminent. Future historians of Christianity may arrive at conclusions entirely different from his regarding those events in its records that transcend ordinary human experience. They may avoid some of the faults that come from his romanticism and abuse of conjecture. But we can be sure that no student of the Bible will be taken seriously hereafter who is without the sense of historical development; and for imparting this historical sense, Renan is, as we have seen, an incomparable master.

IV

The Evolution of Renan's Thought

Renan was so ardent a believer in evolution that it is only fair to apply to him his own method, and inquire in what way he himself evolved. He describes himself in his autobiography as a "bundle of contradictions."² One of the contradictions which he possibly had in mind is that between the end of his life and its beginning. Some allusions have already been made to the character of this change. Renan had always been abundantly provided with the cheerfulness that is one of the marks of a rich and resourceful nature; but this cheerfulness is something quite distinct from the ironical "gaiety" of his old age, in such striking contrast with the serious, almost solemn tone of a youthful work like *l'Avenir de la science*. In one of the articles of this early

¹ *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II., p. 404. ² *Souvenirs*, p. 64.

period he makes an indignant attack on Béranger for his cult of the *Dieu des bonnes gens*, the easy-going divinity who smiles indulgently on the failings of Gallic human nature.¹ At about the same time, he refers to gaiety as that "strange forgetfulness of the human lot";² and so we are surprised when he announces to us some twenty years later that after all, this "ancient Gallic gaiety is perhaps the profoundest of philosophies." In a public address, he exhorts his hearers to "teach all nations to laugh in French. It is the sanest and most philosophical thing in the world. French comic songs are good too. I once said hard things about the *Dieu des bonnes gens*; *mon Dieu*, how mistaken I was. . . . Did not some one say that God took more pleasure in the oaths of a French soldier than in the prayers of the ministers of certain Puritan sects? We enter by gaiety into the deepest views of Providence."³

Renan's own account of this change is simple enough: he was of mixed descent, and the light, mocking Gascon had got the better of the serious Breton in his nature.⁴ We might, however, miss much of the significance of his life if we took this explanation too seriously. We should rather remember that Renan is a man over whose whole being the intellect reigned supreme, and then ask ourselves what is the philosophy that goes with this predominance of intellect. "The first dangerous symptom I report," says Emerson, "is the levity of intellect, as if it were fatal to earnestness to know much. Knowledge is the knowing that we cannot know. . . . How respectable is earnestness on every platform! But intellect kills it." Renan begins by regarding the intellect with religious earnestness, by making it the source of all certainty, and is then slowly but surely forced by the logical working out of his own premises into the attitude that Emerson describes. In 1890 he still thinks as in 1848 that science is our one serious concern; but what a falling off there is in what he

¹ See *Questions contemporaines*, p. 461 ff.
p. 383. ² *Fenilles détachées*, pp. 263-264.

³ *Essais de mor. et de critique*,
⁴ *Souvenirs*, p. 109.

hopes even from science! He no longer claims that science can take the place of religion, and admits that "it preserves us from error rather than gives us the truth."¹ Toward the very end, he says in words that seem an echo of Emerson: "We do not know—that is all that can be said definitely about what is beyond the finite. Let us deny nothing, let us affirm nothing, let us hope."² "Let us know how to wait; possibly there is nothing at the end; or who can tell whether the truth is not sad? Let us not be in such haste to discover it."³ "Everything is possible, even God."⁴

This later development of Renan is, then, the natural result of the exaggerated emphasis he put from the outset on intellect, of his attempt to exalt the intellect into a position that belongs only to the character and will. For whatever importance we may attach to Knowledge, we must say to her at last in the words of Tennyson:—

"Let her know her place:
She is the second, not the first."

Renan's cult for knowledge is in part a survival of the Catholic craving for an outer authority. For the authority of the church he substitutes the authority of the scientific fact. He wishes to keep the ideal, but he is unwilling to rest it on the bold affirmation of a principle in man superior to phenomenal nature, and so he is forced to find in the outer facts a coherency and orderly sequence that he is forbidden by his philosophy to seek in himself. In other words, his only resource against scepticism is a philosophy of history.⁵ All the outer facts, the manifold happenings of the past, that seem so chaotic and unrelated to a sceptic like Sainte-Beuve, are, he would have us believe, "moving inly to one far-set goal"; this goal is, of course, the triumph of the scientific reason. The "primitive" and instinctive ages have now been succeeded by an age of conscious reflection and

¹ *Avenir de la sc.*, p. xix. ² *Feuilles détachées*, p. xvii. ³ *Ibid.*, p. x. ⁴ *Ibid.*, p. 416. ⁵ Some of the elements of this philosophy of history are borrowed from Hegel, others (especially the theory of the "primitive") from Herder.

analysis, and above this Renan can imagine no more exalted state. He does not admit that beyond the spontaneity of instinct and the analytical activity of the intellect there may lie the higher spontaneity of the soul. He bravely accepts all the consequences of his own logic, and foresees a time when such forms of the "spontaneous" as art and poetry and even morality in the ordinary sense will have disappeared, and science will be all in all.¹ At times he finds it hard to avoid a patronizing tone in speaking of religion, since, after all, he is viewing this "spontaneous" creation from the superior platform of analysis.

How far can the facts be made to conform to any such theory? History, if studied strictly from the standpoint of personal righteousness and the reaction of this individual conduct on the common welfare, has perhaps a stern morality of its own. A person who studies history in this way will not necessarily conclude with Renan, from the success of the English, that egotism is alone rewarded in the actual world,² nor will he see in the failure of the Revolution of 1848 a proof that the ideal is incompatible with the real.³ But, if we are to judge from Renan's experience, it is not easy to have an intimate knowledge of the past, and then adjust this knowledge to any scheme for the progressive regeneration of mankind as a whole. Then, too, the facts during Renan's own lifetime seemed to take a perverse pleasure in running counter to his theories. He confesses he never recovered from the pessimism inspired in him by the events of 1851 and 1870.⁴ Finally he gives over altogether the attempt to read the ideal into the real; instead of dissimulating the immorality of history, he exaggerates it. "Things are getting back to their normal state," says Metius, the aristocrat, toward the end of the *Prêtre de Némi*. "The world is going to repose in its natural bed, which is crime. Absurd illusion of these meddling fanatics who think it possible to get on without violence, to

¹ *Dialogues phil.*, p. 83 f. ² *Souvenirs*, p. 97. ³ *Ibid.*, p. 96. ⁴ *Ibid.*, p. 97, line 18, and *Dialogues phil.*, p. xviii (note).

govern by reason, to treat the people as a reasonable being. The world lives by successful crimes."

But what could be graver than such an admission for one who like Renan has no refuge from the outer fact—who does not found his philosophy on the validity of the inner sense and cannot say with George Sand: "God tolerates the real, but does not accept it"? Religion, the former sanction for the moral life, Renan has dissolved by his analysis; the outer fact in which he hopes to find a new sanction fails him in turn, and so the moral sense is left suspended in the void. "Let us make up our mind to it," says M. Séailles, "the facts will not decide for us, nothing will free us from initiative and from responsibility for our own ideas. The intellectual life of Renan is an experiment made for the benefit of all; it teaches us where logic takes a sincere mind, which, determined to follow the truth to the very end, looks for it from the sole testimony of the facts."¹ If he is still virtuous, Renan tells us, it is because the direction given to his life by faith persists when faith itself has 'disappeared.'² "We are like those animals whose brains have been taken out by physiologists and who continue none the less certain functions by sheer force of habit. But these instinctive movements will grow weaker in time. . . . We are living on the shadow of a shadow; what are people going to live on after us?"³ Everything thus tends to assume in the intelligence of Renan the form of an acute antinomy—reason and sentiment,⁴ the classic and the romantic,⁵ the real and the ideal,⁶ science and morality. He is unable to fuse together and reconcile these contradictory terms in the light of a higher insight. Instead of choosing between opposite and equally plausible conclusions, he sets "the different lobes of his brain to dialoguing"⁷ about them. Such a state, if prolonged, would lead to a paralysis of the will. "The dead planets are perhaps those in which criticism has triumphed over the ruses of nature; I

¹ *Ernest Renan*, p. 341. ² *Souvenirs*, p. 26. ³ *Dialogues phil.*, p. xix.; see also *Souvenirs*, p. 234. ⁴ See *Souvenirs*, p. 56 ff. (Prière sur l'Acropole). ⁵ *Ibid.* ⁶ *Ibid.*, p. 96, line 13. ⁷ *Dialogues phil.*, p. viii.

sometimes fancy that, if everybody attained to our philosophy, the world would stop."¹

We must not, however, take all this too literally. Renan still had enough faith in scientific progress to sustain him through years of austere labor and devotion to duty. Only this faith has ceased to be, he tells us, anything more than a purely personal preference. The facts lend themselves about as readily to the opposite hypothesis. For aught we know some deception is being practised upon us by "God" and nature. Indeed, the world may be only a huge farce, the work of a "jovial Demiurge."² Nevertheless, let us remain steadfast in virtue, but let us show at the same time by our gaiety and ironical detachment that we do not take Nature any more seriously than she takes us. In this way, even if life should turn out to have no meaning, we shall not have been entirely mistaken.³ Renan declares in his *Avenir de la science* that if he ever ceased to believe in science he would "either commit suicide or turn Epicurean."⁴ His faith in science, without disappearing, had been shaken, and so, with his love of combining opposites, he sets out to be at one and the same time scientific Stoic and Epicurean. He had long recognized that the morals of Epicurus are alone suited to the masses. Only those partake of the "ideal" who advance the cause of science,—a privilege evidently reserved for an intellectual *élite*. To the common people he leaves what Wordsworth calls "the primary felicities of love and wine." He is opposed to temperance societies that would deny the lower classes such legitimate satisfactions as drunkenness. He only asks that this drunkenness "be gentle, amiable, accompanied by moral sentiments (!)."⁵

There are times when these Epicurean consolations do not come amiss even to the scientific sage. It was in some such mood that Renan wrote his *Drames philosophiques*. In reading a production like *l'Abbesse de Jouarre*, in which the most chastened

¹ *Dialogues phil.*, p. 43 f. ² *Drames phil.*, p. 359. ³ The foregoing argument is condensed from *Feuilles détachées*, p. 394 ff. ⁴ *Avenir de la sc.*, p. 411.
⁵ *Feuilles détachées*, p. 384.

language is used to express ideas that are the contrary of chaste, we are tempted to exclaim: *Purissima impuritas!* Many of these faults of taste would doubtless have been avoided if Renan had continued to receive the counsel and guidance of his sister Henriette. But it was largely because of these very faults that he became during the closing years of his life one of the most popular men in France. He was often seen in fashionable drawing-rooms, and was in constant demand for public addresses, dinners, and receptions. "France," as he expresses it, "likes one to flatter her and to share her faults."¹

V

The Dilettanteism of Renan

We are led naturally in discussing this Epicurean side of Renan to speak also of the "dilettanteism" with which his name is so often associated. Here again we have only to follow out the consequences of his first assumption that knowledge is an absolute and self-sufficient good which does not need to be made tributary to anything higher than itself. Renan sanctifies his intellect by putting it into the service of science, and starts out to be "sacredly curious of everything."² If he was still in many ways a Catholic, nothing proves more conclusively that he had ceased to be a Christian than this exaltation of curiosity as the highest power of our nature.³ He himself says that "Jesus and his disciples had quite neglected that part of the human spirit which craves for knowledge."⁴ The Christian tendency has been rather to run into the opposite extreme, to attach an entirely bad sense to the word curiosity,⁵ and to see in all intellectual activity only a form of the *libido sciendi*, one of the three

¹ *Questions contemporaines*, p. 66; see also *Souvenirs*, pp. 239-240. ² *Avenir de la sc.*, p. 157. ³ "La science restera toujours la satisfaction du plus haut désir de notre nature, la curiosité," etc. (*Avenir de la sc.*, p. xix). ⁴ *L'Église chrétienne*, p. 142. ⁵ See Pascal, *Pensées*, Art. II., 6: "Curiosité n'est que vanité," etc.

lusts by which man is assailed. We are told that the teachers of Port-Royal dismissed a boy from their school because he showed too great an intellectual eagerness.¹ Bishop Wilson, expressing the moderate Christian view, remarks, "An eager desire for knowledge ought to be governed and restrained, being as dangerous and sinful as any other inordinate appetite, even as those that are confessedly sensual."

Renan, for his part, can imagine no limit either to the pleasures or the profits of curiosity. Even paradise, he thinks, must be tiresome — made up in large part, as it is said to be, of pious old ladies — unless, indeed, it should be enlivened by trips of observation from planet to planet.² We cannot but sympathize with him when he wonders that Amiel, instead of giving himself up to the joys of scientific curiosity, should prefer to write a *journal intime* of 16,000 manuscript pages, filled with morbid brooding and introspection. "My friend, M. Berthelot, would have enough to keep him busy for hundreds of consecutive lives, without ever writing about himself. I compute that I should need five hundred years to complete my Semitic studies, as I have planned them, and if my interest in them grew less, I should learn Chinese."³

Curiosity, in fact, is so satisfying that even if the services it is supposed to render in bringing about a scientific millennium should prove illusory, it would still be a sufficient reward in itself. "Whatever system we adopt regarding the universe and human life, it cannot be denied that they appeal keenly to our curiosity. . . . We can abuse the world as much as we like, we shall not keep it from being the strangest and most absorbing of spectacles,"⁴ etc. "Philosophical curiosity thus becomes the noblest and surest use of thought. Even though all the rest were vain, it seems that curiosity would not be so; and even if it, too, were vanity, it would in any case have been the most delightful way of passing one's existence."⁵ We have in such utterances the germs of

¹ See Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III., p. 495. ² *Feuilles détachées*, p. xvi.
³ *Ibid.*, p. 359. ⁴ *Essais de mor. et de crit.*, p. 330. ⁵ *Ibid.*, p. 330 f.

dilettanteism. If we go back to the original Italian meaning, the dilettante is one who pursues a thing without any ulterior end, and solely for his own delight (*diletto*). In this particular case, the "delight" is in exercising curiosity, for its own sake, in taking the world purely as a spectacle.¹ In short, the dilettante is an intellectual voluptuary, one who uses the mind as a means of delicate enjoyment. The intelligence, released from all restraint, rejoices in its own ubiquity, and passes rapidly from negative to affirmative, proving that all points of view are plausible and that none are certain. Dilettanteism, as Bourget defines it, "is a disposition of mind at once intelligent and voluptuous, that inclines us toward the different forms of life, one after the other, and leads us to lend ourselves to all these forms without giving ourselves to any."²

We must not, however, fall into the error of the frivolous Parisian public, and see in Renan only the Epicurean and dilettante. He retained to the end, and in the midst of all his uncertainties, much of his first faith in science. This at once puts a wide gap between him and most of his disciples. He still looked upon the scientist and philologist as privileged persons, whose pursuits surpass in seriousness all others. M. Anatole France, on the contrary, is at pains to make us feel that the occupations of his aged savant, M. Sylvestre Bonnard, do not differ in real seriousness from those of M. Trépof, the collector of match-boxes. Renan thinks it would be worth while for a thousand laborious investigators to spend their lives in following out the local forms of a single legend, that of the Wandering Jew, for example.³ But one who sees in literature and erudition only refined forms of pleasure is logical in putting them on a level with other kinds of self-indulgence. "Those who read a great many books," says M. Anatole France, "are like eaters of hashish. . . . Books are the opium of the West. We are

¹ A touch of this dilettanteism appears in the closing sentences of the *Souvenirs*.
² *Essais de psychologie contemporaine*, p. 59. ³ *Avenir de la sc.*, p. 224.

being devoured by them. A day will come when we shall all be librarians, and that will be the end. . . . Fifty volumes a day are published at Paris alone without counting newspapers. It is a monstrous orgy. We are going to come out of it mad. The fate of man is to fall successively into contrary excesses. In the Middle Ages ignorance engendered fear. There were mental diseases then with which we are now unfamiliar. At present we are hastening by study to general paralysis."¹

We need not spend much time on these disciples of Renan. The faith in science had diminished, even in the master; it is still further attenuated in the followers. "What is perfectly plain," says M. Anatole France, "is that our confidence in science, which used to be so strong, is more than half lost. . . . Even M. Ernest Renan, our master, who believed and hoped in science more than any one else, confesses that there was some illusion in thinking that modern society could be entirely founded on rationalism and experiment."² But with the loss of this faith in scientific progress, the last safeguard against scepticism tends to disappear, and the world resolves itself into a flux of meaningless phenomena. For M. France holds with Renan that philosophy, apart from the phenomena, is only one's personal dream of the infinite, a mere romance of the individual sensibility. Man is thus deprived of all standard of certainty, either within or without himself. He is doomed to a hopeless subjectivity, and might as well give over the attempt to get beyond the prison walls of his own personality.³ Being is entirely swallowed up in becoming. These modern adepts of the "flowing" philosophy have come to resemble the ancient sophist⁴ who banished from his conversation all use of the verb *to be*.

"There is no rest, no calm, no pause,
Nor good nor ill, nor light nor shade,
Nor essence nor eternal laws:
For nothing is, but all is made."

¹ *La Vie littéraire*, I., p. viii-ix.

² *Ibid.*, IV., p. 43.

³ *Ibid.*, I., p. iv.

⁴ Lycophron, a disciple of Gorgias.

The intellect and sensibility, no longer consecrated to the service of science or of anything else higher than themselves, are put to purely Epicurean uses. As a result we have M. Maurice Barrès and the philosophers of the "me" (*moiistes*), who "cultivate their *ego* ardently," and convert it into a mosaic of refined sensations.¹

Renanism has thus come to be synonymous with some of the most subtle forms of intellectual corruption the world has yet known. But it would be quite unprofitable to dwell any longer on these dangers of dilettanteism. The failings of Renan are the very last to which men of our own race are liable. We can be counted on to avoid his over-emphasis on thinking as compared with doing. The natural impulse of the Anglo-Saxon is rather to rush into action without any adequate notion of what he is acting for, and then congratulate himself on leading what he calls the "strenuous life." The very excess of Renan may serve as a corrective of what is correspondingly deficient in ourselves. Our ordinary estimate of an author needs to be thus completed by the standards of that ideal cosmopolitanism which Goethe taught and illustrated so admirably in his own life. For it is hardly worth while to spend so much time on foreign literatures if they cannot be used to round out what is narrow and counteract what is inadequate in our own national culture. If Renan himself was in such despair at the falling out between France and Germany, it was because he believed that French thought and German thought cannot work to advantage separately, that one is needed to correct the other.² The intellectual sensitiveness and critical finesse, the delight in the free play of ideas, and the large hospitality of mind that characterize men like Renan and Sainte-Beuve, are not qualities that from present appearances we run any risk of over-developing. It would hardly be going too far to say of Renan and Sainte-Beuve, quite apart from the question of their

¹ The foregoing account would need to be slightly modified if it were to cover the most recent developments in the thought of M. France and that of M. Barrès.

² See *la Réforme int. et mor.*, p. 124.

absolute rank, that they are, of all French writers of the nineteenth century, the ones likely to prove of most value to English and American readers.

VI

Renan as a Literary Artist

There is one more way in which Renan may become our teacher. Any study of him would be singularly incomplete that failed to do justice to his greatness as an artist. He owes his preëminent place in recent literature even less, perhaps, to his importance as a thinker than to the perfection of his literary workmanship—to a finish of form that is rare in French prose, and still rarer in English. "More than any other writer of the century," says M. Faguet, "he has *charm*, the indefinable something that envelops and finally takes possession of us. Certain pages of the *Souvenirs d'enfance*—for example, the Prayer on the Acropolis—are amongst the finest that have been written in French."¹ The high quality of this charm is attested by the very fact that it eludes all analysis. We are told of the discouragement with which an eminent French critic said of Renan's style: "On ne voit pas comment c'est fait." The highest art should be thus free from any trick or mannerism that can be caught or imitated. As Joubert remarks: "We do not like in the arts to see whence our impressions arise. The Naiad should hide her urn; the Nile should conceal his sources."

In short, Renan has accomplished the rare feat of having a style without being a stylist. He tells us that he was "always the least literary of men."² This utterance has in it something of the unjust disdain of the philologist for the man of imagination, but it is intended even more as a protest against the too deliberate straining after literary effect that Renan found in so many of his contemporaries. He cannot conceal his impatience

¹ *Histoire de la littérature française*, II., p. 401. ² *Souvenirs*, p. 241.

at those who are men of letters before being men, at the æsthete who busies himself with the means of expression before making sure that he has anything to express. When asked by a reporter of the *Figaro* for his opinion of the Symbolists and other literary schools that were making such a stir at Paris a few years ago, he replied: "Ce sont des enfants qui se sucent le pouce."¹

Renan, in fact, was inclined to see in this too consciously literary attitude toward life, the great malady of his time: "*Morbus litterarius!* The distinctive feature of this disease is that we love things not so much for themselves as for the literary effect they produce. We come to see the world through a sort of theatrical illusion. . . . The glare of the footlights spoils us for the light of day."² Literature seemed to him to have been invaded by that instinct for posing and stage effect to which, in its lower forms, the French give the name of *cabotinage*. It would not be easy to exaggerate this element in French character, especially since Rousseau and the romanticists. *Natio comoeda est*. Some one said of Chateaubriand that he would like to occupy a hermit's cell—on a theatre. Of late things in France have come to such a pass that duels are fought in the presence of press representatives and amateur photographers. The strange maladies that Renan saw flourishing around him under the name of art and literature furnished him many hints for the picture he has drawn in his *Antéchrist* of Nero,—the imperial *cabotin*—and Roman society of the decadence. Nero, he tells us, was a "conscientious romanticist," the first to discover that art and literature are the only things in life to be taken seriously, and therefore an authentic ancestor of the school of "l'art pour l'art."

Renan, in his anxiety to avoid these errors of æstheticism,³ was even ready to proscribe all systematic teaching of rhetoric and

¹ Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 422. ² *Feuilles détachées*, p. 232.

³ We should recollect that Renan avoids these errors in the form and not in the substance of his writings. Reference has already been made to his moral æstheticism (p. xviii). Cf. also passages like *Souvenirs*, p. 92, where he asserts that beauty is to be preferred to virtue.

composition as tending to instil into the young the dangerous heresy that expression has a value independent of what is expressed.¹ He early discovered, he says, that "romanticism of form is an error,"² and so he remained faithful to the classic tradition of French prose, to that ancient school of literary good breeding which saw in a quiet and unobtrusive style a virtue akin to quietness and unobtrusiveness of dress. There is a strict analogy between the legendary red waistcoat of Théophile Gautier and Gautier's style. Renan was so apprehensive of falling into these excesses of the picturesque that he spent a whole year, as he informs us, in "toning down" the style of the *Vie de Jésus*.³ This respect for the traditional standards of French prose in the very midst of the romantic revolt, he owed in part to his own native good taste, and still more, perhaps, to the influence of his sister Henriette. "She it was who convinced me that it is possible to say everything in the simple and correct style of the classic authors and that new expressions and violent images always come either from pretentiousness or ignorance of our real riches."⁴ "Ah! do not say," he adds elsewhere, "that they achieved nothing, those obscure wits of the seventeenth century, whose lives were spent in passing judgment upon words and weighing syllables. They achieved a masterpiece—the French language. They rendered an inappreciable service to the human spirit by creating the Dictionary, by preserving us from that undefined liberty which is fatal to languages. . . . A man has really attained to his full maturity of mind only when he has come to see that the Dictionary of the Academy contains all that is needed for the expression of every thought however delicate or novel or refined it may be."⁵ To grasp the full significance of the conservative, and even timid, attitude that Renan here assumes

¹ *Souvenirs*, p. 178; see also p. 156. ² *Ibid.*, p. 74. ³ *Ibid.*, p. 241. ⁴ *Ma Sœur Henriette*, p. 35 f. Other persons who exercised a happy influence on Renan's style were Augustin Thierry (see *Souvenirs*, p. 252), and M. de Sacy of the *Journal des Débats* (see *Feuilles détachées*, p. 135). ⁵ *Essais de mor. et de crit.*, p. 341 f.

toward his native tongue, we have only to contrast it with the attitude of a literary *sans-culotte* like Victor Hugo, who boasts that he has dealt like a Robespierre with the French vocabulary and "put a red liberty cap on the old Dictionary."¹

In spite of the precept and example of Hugo and most of the men of letters of his time, Renan persisted to the end in thinking that sobriety and restraint and regard for traditional good taste are literary virtues. As a result, his style is so uniformly perfect that it rarely if ever falls short, save in so far as it images the shortcomings of his character and philosophy. The masculine elements do not predominate in his character, and his style is therefore without the virile ring that we find in the prose of a Pascal. There is not enough in his philosophy to exalt him above himself, so that his pages do not often have the communicative warmth that can come only from a vital conviction. If, instead of trying his work by these severe standards, we compare it with other recent achievement in France or elsewhere, we can hardly fail to recognize its rare distinction. Our total judgment of Renan may be summed up by saying that, though he is a great intelligence, he has few of the qualities of a great philosopher, but many of the qualities of a great historian, and nearly all the qualities of a great artist. He may be confidently recommended to students as one of the most consummate masters of prose style in a language that easily surpasses in the general excellence of its prose all other modern literatures.

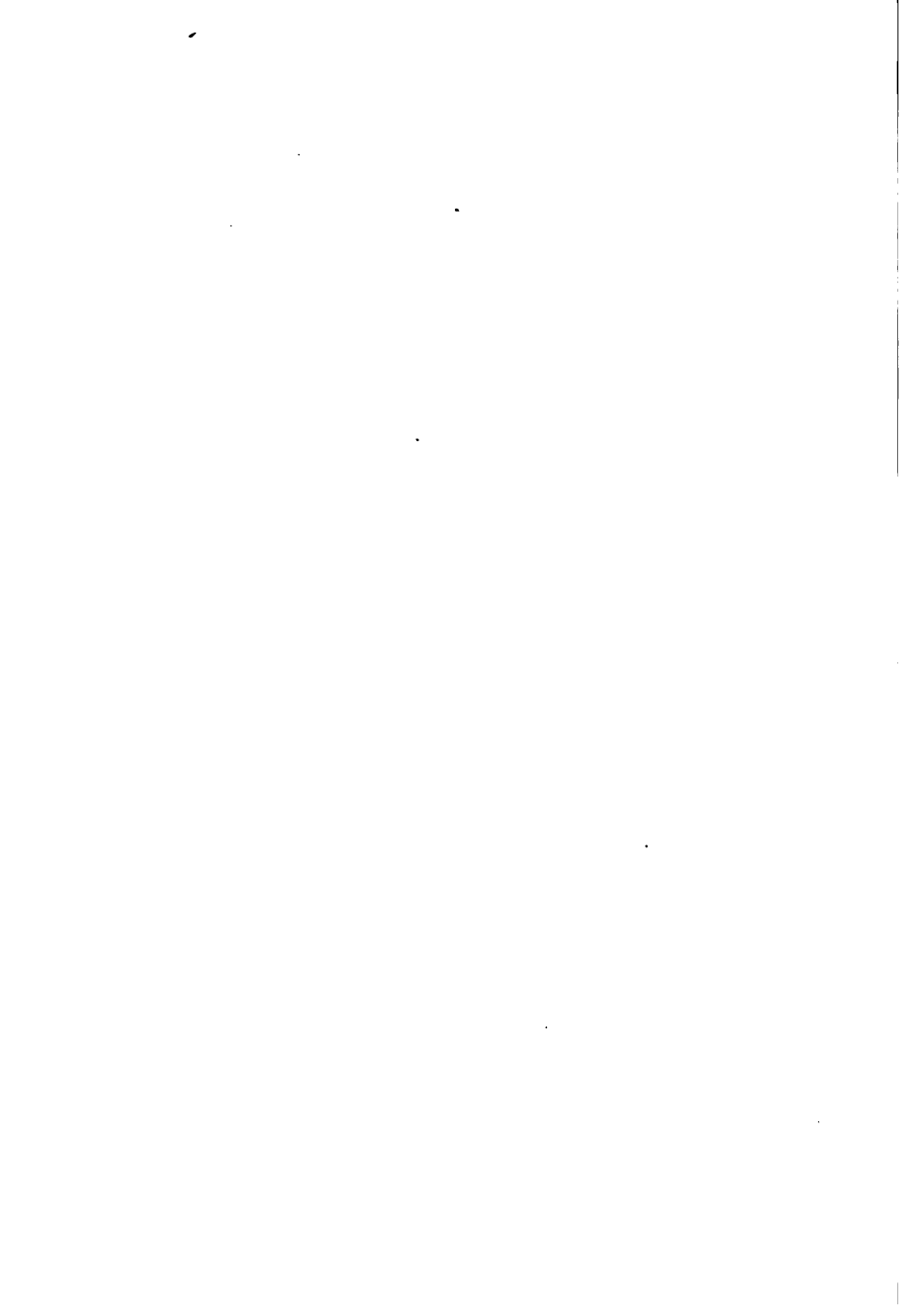
¹ *Contemplations*, I., p. 22.



SOUVENIRS
D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

TABLE

	PAGE
PRÉFACE	5
I. LE BROYEUR DE LIN	19
II. PRIÈRE SUR L'ACROPOLE — SAINT-RENAN — MON ONCLE PIERRE — LE BONHOMME SYSTÈME ET LA PETITE NOÉMI	53
III. LE PETIT SÉMINAIRE SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET .	101
IV. LE SÉMINAIRE D'ISSY	144
V. LE SÉMINAIRE SAINT-SULPICE	185
VI. PREMIERS PAS HORS DE SAINT-SULPICE	223



PRÉFACE

UNE des légendes les plus répandues en Bretagne est celle d'une prétendue ville d'Is, qui, à une époque inconnue, aurait été engloutie par la mer. On montre, à divers endroits de la côte, l'emplacement de cette cité fabuleuse, et les pêcheurs vous en font d'étranges récits. Les jours de tempête, assurent-ils, on voit, dans le creux des vagues, le sommet des flèches de ses églises ; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de ses cloches, modulant l'hymne du jour. Il me semble souvent que j'ai au fond du cœur une ville d'Is qui sonne encore des cloches obstinées à convoquer aux offices sacrés des fidèles qui n'entendent plus.¹ Parfois je m'arrête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations, qui me paraissent venir de profondeurs infinies, comme des voix d'un autre monde. Aux approches de la vieillesse surtout, j'ai pris plaisir, pendant le repos de l'été, à recueillir ces bruits lointains d'une Atlantide² disparue.

De là sont sortis les six morceaux qui composent ce volume. Les *Souvenirs d'enfance* n'ont pas la prétention de former un récit complet et suivi. Ce sont, presque sans ordre, les images qui me sont apparues et les réflexions qui me sont

¹ For the thought see also p. 116, line 10 ff. Daudet compared Renan to a "cathédrale désaffectée."

² The legend of the submerged continent of Atlantis first appears in Plato's *Timæus*.

venues à l'esprit, pendant que j'évoquais ainsi un passé vieux de cinquante ans. Goethe choisit, pour titre de ses Mémoires, *Vérité et Poésie*, montrant par là qu'on ne saurait faire sa propre biographie de la même manière qu'on fait celle des
5 autres. Ce qu'on dit de soi est toujours poésie. S'imaginer que les menus détails sur sa propre vie valent la peine d'être fixés, c'est donner la preuve d'une bien mesquine vanité. On écrit de telles choses pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'on porte en soi. La forme de *Souvenirs* m'a
10 paru commode pour exprimer certaines nuances de pensée que mes autres écrits ne rendaient pas. Je ne me suis nullement proposé de fournir des renseignements par avance à ceux qui feront sur moi des notices ou des articles.

Ce qui est une qualité dans l'histoire eût été ici un défaut ;
15 tout est vrai dans ce petit volume, mais non de ce genre de vérité qui est requis pour une *Biographie universelle*. Bien des choses ont été mises afin qu'on sourie ; si l'usage l'eût permis, j'aurais dû écrire plus d'une fois à la marge : *cum grano salis*. La simple discrétion me commandait des
20 réserves. Beaucoup des personnes dont je parle peuvent vivre encore ; or ceux qui ne sont point familiarisés avec la publicité en ont une sorte de crainte. J'ai donc changé plusieurs noms propres. D'autres fois, au moyen d'interversions légères de temps et de lieu, j'ai dépiqué toutes les iden-
25 tifications qu'on pourrait être tenté d'établir. L'histoire du "Broyeur de lin" est arrivée comme je la raconte. Le nom seul du manoir est de ma façon. En ce qui regarde "le bonhomme Système," j'ai reçu de M. Duportal du Goasmeur des détails nouveaux, qui ne confirment pas certaines sup-
30 positions que faisait ma mère sur ce qu'il y avait de mystérieux dans les allures du vieux solitaire. Je n'ai rien changé

cependant à ma rédaction première, pensant qu'il valait mieux laisser à M. Duportal le soin de publier la vérité, qu'il est seul à savoir, sur ce personnage singulier.

Ce que j'aurais surtout à excuser, si ce livre avait la moindre prétention à être de vrais mémoires, ce sont les lacunes qui s'y trouvent. La personne qui a eu la plus grande influence sur ma vie, je veux dire ma sœur Henriette,¹ n'y occupe presque aucune place. En septembre 1862, un an après la mort de cette précieuse amie, j'écrivis, pour le petit nombre des personnes qui l'avaient connue, un opusculé consacré à son souvenir. Il n'a été tiré qu'à cent exemplaires. Ma sœur était si modeste, elle avait tant d'aversion pour le bruit du monde, que j'aurais cru la voir, de son tombeau, m'adressant des reproches, si j'avais livré ces pages au public. Quelquefois, j'ai eu l'idée de les joindre à ce volume. Puis, j'ai trouvé qu'il y aurait en cela une espèce de profanation. L'opusculé sur ma sœur a été lu avec sympathie par quelques personnes animées pour elle et pour moi d'un sentiment bienveillant. Je ne dois pas exposer une mémoire qui m'est sainte aux jugements rogues qui font partie du droit qu'on acquiert sur un livre en l'achetant. Il m'a semblé qu'en insérant ces pages sur ma sœur dans un volume livré au commerce, je ferais aussi mal que si j'exposais son portrait dans un hôtel des ventes.² Cet opusculé ne sera donc réimprimé qu'après ma mort. Peut-être pourra-t-on y

¹ Henriette Renan, 1811-1861. Sainte-Beuve finds in her a confirmation of his rule that "les sœurs, quand elles sont égales, sont plutôt supérieures à leur frère illustre. Elles se retrouvent meilleures," etc. (*Port-Royal*, III, 358-360.) Brunetière, however, goes rather far when he asserts of Renan that "son caractère, sa nature d'esprit, et même son talent ont surtout été l'œuvre de sa sœur Henriette." See also p. 220, line 13.

² "Auction-room."

joindre alors quelques lettres de mon amie, dont je ferai moi-même par avance le choix.

L'ordre naturel de ce livre, qui n'est autre que l'ordre même des périodes diverses de ma vie, amène une sorte de
5 contraste entre les récits de Bretagne et ceux du séminaire, ces derniers étant tout entiers remplis par une lutte sombre, pleine de raisonnements et d'âpre scolastique, tandis que les souvenirs de mes premières années ne présentent guère que
10 des impressions de sensibilité enfantine, de candeur, d'innocence et d'amour. Cette opposition n'a rien qui doive surprendre. Presque tous nous sommes doubles. Plus l'homme se développe par la tête, plus il rêve le pôle contraire, c'est-à-dire l'irrationnel, le repos dans la complète ignorance, la femme qui n'est que femme, l'être instinctif
15 qui n'agit que par l'impulsion d'une conscience obscure. Cette rude école de dispute, où l'esprit européen s'est engagé depuis Abélard,¹ produit des moments de sécheresse, des heures d'aridité. Le cerveau brûlé par le raisonnement a soif de simplicité, comme le désert a soif d'eau pure.
20 Quand la réflexion nous a menés au dernier terme du doute, ce qu'il y a d'affirmation spontanée du bien et du beau dans la conscience féminine nous enchante et tranche pour nous la question. Voilà pourquoi la religion n'est plus maintenue dans le monde que par la femme. La femme belle et
25 vertueuse est le mirage qui peuple de lacs et d'allées de saules notre grand désert moral. La supériorité de la science moderne consiste en ce que chacun de ses progrès est un degré de plus dans l'ordre des abstractions. Nous

¹ Pierre Abélard, 1079-1142. Modern rationalism may be said to be in germ in many of his utterances, *e.g.* "We must *know* before we believe." See also p. 193, line 31 and note.

faisons la chimie de la chimie, l'algèbre de l'algèbre ; nous nous éloignons de la nature, à force de la sonder. Cela est bien ; il faut continuer : la vie est au bout de cette dissection à outrance. Mais qu'on ne s'étonne pas de l'ardeur fiévreuse qui, après ces débauches de dialectique, n'est étanchée que 5 par les baisers¹ de l'être naïf en qui la nature vit et sourit. La femme nous remet en communication avec l'éternelle source où Dieu se mire. La candeur d'une enfant qui ignore sa beauté et qui voit Dieu clair comme le jour est la grande révélation de l'idéal,² de même que l'inconsciente coquet- 10 terie de la fleur est la preuve que la nature se pare en vue d'un époux.

On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun, dans la promenade à travers la vie. 15 Parlant d'un passé qui m'est cher, j'en ai parlé avec sympathie ; je ne voudrais pas cependant que cela produisît de malentendu et que l'on me prît pour un bien grand réactionnaire. J'aime le passé, mais je porte envie à l'avenir. Il y aura eu de l'avantage à passer sur cette planète 20 le plus tard possible. Descartes³ serait transporté de

¹ With the thought of this passage contrast the maxim of Joubert (1754-1824), who had also perceived the desiccating effects of reflection and analysis : " La *pitié* est le seul moyen d'échapper à la sécheresse que le travail de la réflexion porte inévitablement dans les sources de nos sensibilités."

² Renan himself makes such a large use of the idea of race that we are justified in pointing out how true he is to his own Celtic origins in this idealization of woman. He says in his essay on Celtic poetry, " La femme telle que l'a conçue la chevalerie, — cet idéal de douceur et de beauté posé comme but suprême de la vie, — n'est une création ni classique, ni chrétienne, ni germanique, mais bien réellement celtique." And again : " Nulle autre (race) n'a conçu avec plus de délicatesse l'idéal de la femme et n'en a été plus dominée."

³ René Descartes, mathematician and philosopher (1596-1650). Though Descartes himself deferred to established authority in religion and govern-

joie s'il pouvait lire quelque chétif traité de physique et de cosmographie écrit de nos jours. Le plus simple écolier sait maintenant des vérités pour lesquelles Archimède¹ eût sacrifié sa vie. Que ne donnerions-nous pas 5 pour qu'il nous fût possible de jeter un coup d'œil furtif sur tel livre qui servira aux écoles primaires dans cent ans?

Il ne faut pas, pour nos goûts personnels, peut-être pour nos préjugés, nous mettre en travers de ce que fait notre 10 temps. Il le fait sans nous, et probablement il a raison. Le monde marche vers une sorte d'américanisme, qui blesse nos idées raffinées, mais qui, une fois les crises de l'heure actuelle passées, pourra bien n'être pas plus mauvais que l'ancien régime pour la seule chose qui importe, c'est-à-dire 15 l'affranchissement et le progrès de l'esprit humain. Une société où la distinction personnelle a peu de prix, où le talent et l'esprit n'ont aucune cote officielle, où la haute fonction n'ennoblit pas, où la politique devient l'emploi des déclassés et des gens de troisième ordre, où les récompenses 20 de la vie vont de préférence à l'intrigue, à la vulgarité, au charlatanisme qui cultive l'art de la réclame, à la rouerie qui serre habilement les contours du Code pénal,² une telle société, dis-je, ne saurait nous plaire. Nous avons été habitués à un système plus protecteur, à compter davantage sur le 25 gouvernement pour patronner ce qui est noble et bon. Mais par combien de servitudes n'avons-nous pas payé ce

ment, the Cartesian method involves an almost unbounded faith in the human reason. See also p. 197, line 24.

¹ Archimedes, the celebrated mathematician of Syracuse (B.C. 287-212).

² Render freely: "Clever roguery that just keeps without the clutches of the law."

patronage ! Richelieu¹ et Louis XIV regardaient comme un devoir de pensionner les gens de mérite du monde entier ; combien ils eussent mieux fait, si le temps l'eût permis, de laisser les gens de mérite tranquilles, sans les pensionner ni les gêner ! Le temps de la Restauration² passe pour une 5 époque libérale ; or, certainement, nous ne voudrions plus vivre sous un régime qui fit gauchir un génie comme Cuvier,³ étouffa en de mesquins compromis l'esprit si vif de M. Cousin,⁴ retarda la critique de cinquante ans. Les concessions qu'il fallait faire à la cour, à la société, au clergé étaient 10 pires que les petits désagréments que peut nous infliger la démocratie.

Le temps de la monarchie de Juillet⁵ fut vraiment un temps de liberté ; mais la direction officielle des choses de l'esprit fut souvent superficielle, à peine supérieure aux 15 jugements d'une mesquine bourgeoisie. Quant au second Empire,⁶ si les dix dernières années réparèrent un peu le mal qui s'était fait dans les huit premières, il ne faut pas oublier combien ce gouvernement fut fort lorsqu'il s'agit d'écraser l'esprit et faible lorsqu'il s'agit de le relever. Le 20 temps présent est sombre, et je n'augure pas bien de l'avenir prochain. Notre pauvre pays est toujours sous la menace de

¹ 1585-1642; prime minister from 1624.

² 1815-1830.

³ Distinguished naturalist (1769-1832). The progress of evolutionary ideas in France was retarded by his acceptance of the traditional belief in the fixity of species.

⁴ Victor Cousin (1792-1867). His name is associated with the "eclectic" philosophy and later with "spiritualism," an attempt at compromise between the old theology and the new rationalism. His course at the Sorbonne was suspended by the Restoration government in 1820. See also p. 90, line 2 and note. An essay on him by Renan will be found in *Essais de mor. et de critique*, p. 57.

⁵ 1830-1848.

⁶ 1852-1870.

la rupture d'un anévrisme, et l'Europe entière est travaillée de quelque mal profond. Mais, pour nous consoler, songeons à ce que nous avons souffert. Il faudra que les temps auxquels nous sommes réservés soient bien mauvais pour
5 que nous ne puissions dire :

*O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.*¹

Le but du monde est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit, c'est sa liberté. Le plus mauvais état social, à ce point de vue,
10 c'est l'état théocratique, comme l'islamisme et l'ancien État Pontifical, où le dogme règne directement d'une manière absolue. Les pays à religion d'État exclusive comme l'Espagne ne valent pas beaucoup mieux. Les pays reconnaissant une religion de la majorité ont aussi de graves in-
15 convénients. Au nom des croyances réelles ou prétendues du grand nombre, l'État se croit obligé d'imposer à la pensée des exigences qu'elle ne peut accepter. La croyance ou
l'opinion des uns ne saurait être une chaîne pour les autres. Tant qu'il y a eu des masses croyantes, c'est-à-dire des
20 opinions presque universellement professées dans une nation, la liberté de recherche et de discussion n'a pas été possible. Un poids colossal de stupidité a écrasé l'esprit humain. L'effroyable aventure du moyen âge, cette interruption de mille ans dans l'histoire de la civilisation, vient moins des
25 barbares que du triomphe de l'esprit dogmatique chez les masses.

Or, c'est là un état de choses qui prend fin de notre temps, et on ne doit pas s'étonner qu'il en résulte quelque ébranle-

¹ " O ye who have suffered ills more dire, to these too heaven will grant an end." — *Æneid* I, 199.

ment. Il n'y a plus de masses croyantes ; une très grande partie du peuple n'admet plus le surnaturel, et on entrevoit le jour où les croyances de ce genre disparaîtront dans les foules, de la même manière que la croyance aux farfadets et aux revenants a disparu. Même, si nous devons traverser, 5 comme cela est très probable, une réaction catholique momentanée, on ne verra pas le peuple retourner à l'église. La religion est irrévocablement devenue une affaire de goût personnel. Or, les croyances ne sont dangereuses que quand elles se présentent avec une sorte d'unanimité ou comme 10 le fait d'une majorité indéniable. Devenues individuelles, elles sont la chose du monde la plus légitime, et l'on n'a dès lors qu'à pratiquer envers elles le respect qu'elles n'ont pas toujours eu pour leurs adversaires, quand elles se sentaient appuyées. 15

Assurément, il faudra du temps pour que cette liberté, qui est le but de la société humaine, s'organise chez nous comme elle est organisée en Amérique. La démocratie française a quelques principes essentiels à conquérir pour devenir un régime libéral. Il serait nécessaire avant tout que nous 20 eussions des lois sur les associations, les fondations et la faculté de tester, analogues à celles que possèdent l'Amérique et l'Angleterre. Supposons ce progrès obtenu (si c'est là une utopie pour la France, ce n'en est pas une pour l'Europe, où le goût de la liberté anglaise devient chaque 25 jour dominant) ; nous n'aurions réellement pas grand'chose à regretter des faveurs que l'ancien régime avait pour l'esprit. Je crois bien que, si les idées démocratiques venaient à triompher définitivement, la science et l'enseignement scientifique perdrait assez vite leurs modestes dotations. Il en 30 faudrait faire son deuil. Les fondations libres pourraient

remplacer les instituts d'État,¹ avec quelques déchets, amplement compensés par l'avantage de n'avoir plus à faire aux préjugés supposés de la majorité ces concessions que l'État imposait en retour de son aumône. Dans les instituts
5 d'État, la déperdition de force est énorme. On peut dire que tel chapitre du budget voté en faveur de la science, de l'art ou de la littérature, n'a guère d'effet utile que dans la proportion de cinquante pour cent. Les fondations privées seraient sujettes à une déperdition bien moindre. Il est
10 très vrai que la science charlatanesque s'épanouirait, sous un tel régime, à côté de la science sérieuse, avec les mêmes droits, et qu'il n'y aurait plus de critérium officiel, comme il y en a encore un peu de nos jours, pour faire la distinction de l'une et de l'autre. Mais ce critérium devient chaque
15 jour plus incertain. Il faut que la raison sache se résigner à être primée par les gens qui ont le verbe tranchant et l'affirmation hautaine. Longtemps encore les applaudissements et la faveur du public seront pour le faux. Mais le vrai a une grande force, quand il est libre ; le vrai dure ; le
20 faux change sans cesse et tombe. C'est ainsi qu'il se fait que le vrai, quoique n'étant compris que d'un très petit nombre surnage toujours et finit par l'emporter.

En somme, il se peut fort bien que l'état social à l'américaine vers lequel nous marchons, indépendamment de toutes
25 les formes de gouvernement, ne soit pas plus insupportable pour les gens d'esprit que les états sociaux mieux garantis que nous avons traversés. On pourra se créer, en un tel monde, des retraites fort tranquilles. " L'ère de la médi-

¹ At present the "right of association" is even more restricted in France than when Renan wrote, so that education tends increasingly to become a state monopoly.

ocrité en toute chose commence, disait naguère un penseur distingué.*¹ L'égalité engendre l'uniformité, et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordinaire, que l'on se débarrasse du mauvais. Tout devient moins grossier ; mais tout est plus vulgaire." Au moins peut-on espérer que 5 la vulgarité ne sera pas de sitôt persécutrice pour le libre esprit. Descartes, en ce brillant xvii^e siècle, ne se trouvait nulle part mieux qu'à Amsterdam, parce que, "tout le monde y exerçant la marchandise," personne ne se souciait de lui. Peut-être la vulgarité générale sera-t-elle un jour la 10 condition du bonheur des élus. La vulgarité américaine ne brûlerait point Giordano Bruno,² ne persécuterait point Galilée.³ Nous n'avons pas le droit d'être fort difficiles. Dans le passé, aux meilleures heures, nous n'avons été que tolérés. Cette tolérance, nous l'obtiendrons bien au moins de l'avenir. 15 Un régime démocratique borné est, nous le savons, facilement vexatoire. Des gens d'esprit vivent cependant en Amérique, à condition de n'être pas trop exigeants. *Noli me tangere*⁴ est tout ce qu'il faut demander à la démocratie. Nous traverserons encore bien des alternatives d'anarchie et 20 de despotisme avant de trouver le repos en ce juste milieu. Mais la liberté est comme la vérité : presque personne ne l'aime pour elle-même, et cependant, par l'impossibilité des extrêmes, on y revient toujours.

* M. Amiel, de Genève. (R.)

¹ Renan himself said the same thing before Amiel: "Notre siècle ne va ni vers le bien ni vers le mal; il va vers la médiocrité," etc. (*Essais de mor. et de critique*, p. 373.)

² Giordano Bruno, born about 1550, burnt at Rome for heresy in 1600. His philosophy was a confused pantheism.

³ Galileo (1564-1642). An article by Renan on the trial of Galileo will be found in his *Nouvelles ét. d'hist. religieuse*.

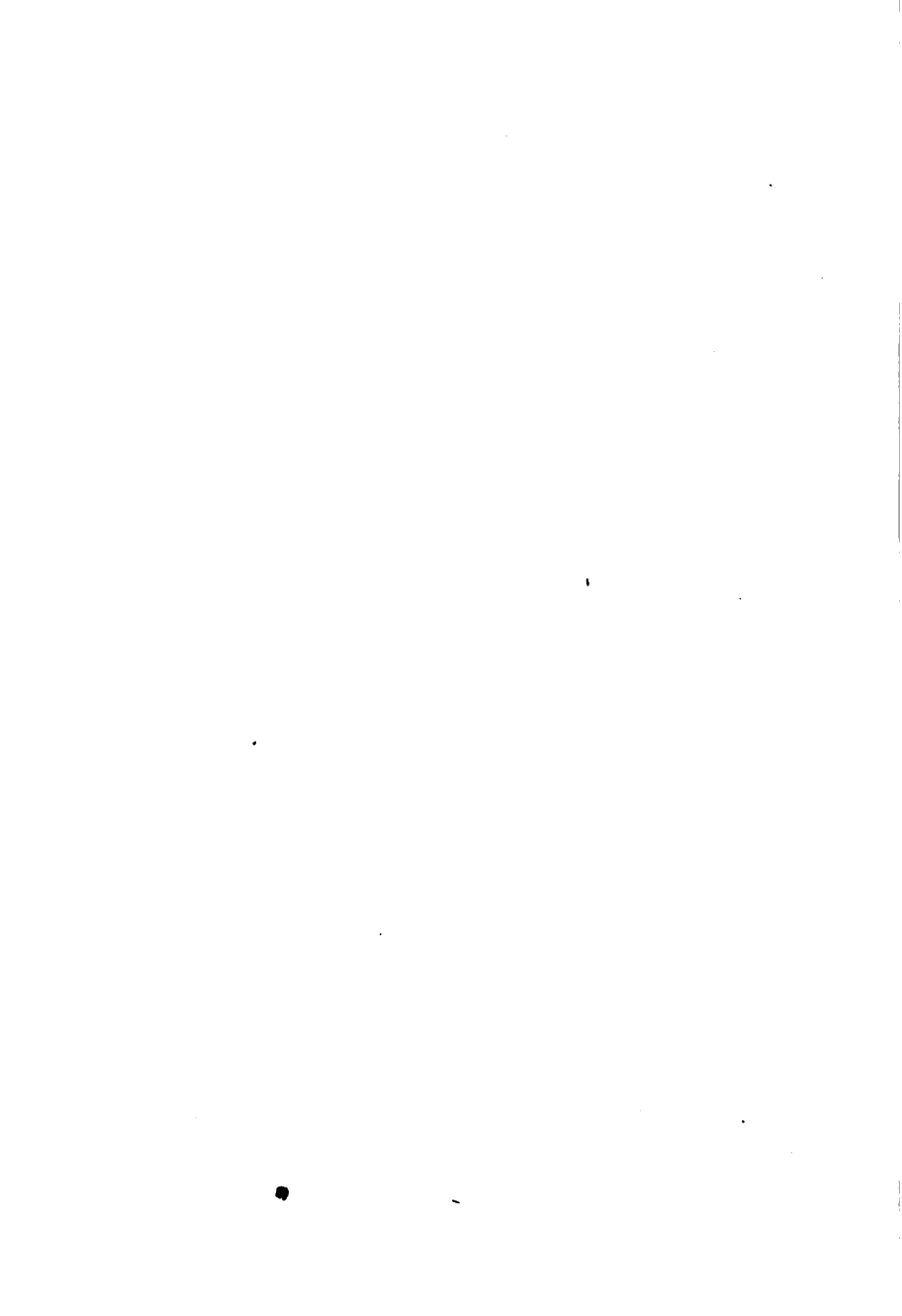
⁴ "Touch me not." S. John xx. 17.

Laissons donc, sans nous troubler, les destinées de la planète s'accomplir. Nos cris n'y feront rien ; notre mauvaise humeur serait déplacée. Il n'est pas sûr que la Terre ne manque pas sa destinée, comme cela est probablement
5 arrivé à des mondes innombrables ; il est même possible que notre temps soit un jour considéré comme le point culminant après lequel l'humanité n'aura fait que déchoir ; mais l'univers ne connaît pas le découragement ; il recommencera sans fin l'œuvre avortée ; chaque échec le laisse jeune, alerte, plein
10 d'illusions. Courage, courage, nature ! Poursuis, comme l'astérie¹ sourde et aveugle qui végète au fond de l'Océan, ton obscur travail de vie ; obstine-toi ; répare pour la millionième fois la maille de filet qui se casse, refais la tarière qui creuse, aux dernières limites de l'attingible, le puits d'où
15 l'eau vive jaillira. Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité ; tâche d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel. Tu as l'infini de l'espace et l'infini du temps pour ton expérience. Quand on a le droit de se tromper impunément, on est toujours sûr de
20 réussir.

Heureux ceux qui auront été les collaborateurs de ce grand succès final qui sera le complet avènement de Dieu ! Un paradis perdu est toujours, quand on veut, un paradis reconquis. Bien qu'Adam ait dû souvent regretter l'Éden, je
25 pense que, s'il a vécu, comme on le prétend, neuf cent trente ans après sa faute, il a dû bien souvent s'écrier : *Felix culpa !* La vérité est, quoi qu'on dise, supérieure à toutes les fictions. On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair. En cherchant à augmenter le trésor des vérités qui forment le capital acquis
30 de l'humanité, nous serons les continuateurs de nos pieux

¹ "Asterias," "star-fish."

ancêtres, qui aimèrent le bien et le vrai sous la forme reçue en leur temps. L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de 5 départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissant d'un travail séculaire. Pour moi, je ne suis jamais plus ferme en ma foi libérale que quand je songe aux miracles de la foi antique, ni plus ardent au travail de l'avenir que quand je 10 suis resté des heures à écouter sonner les cloches de la ville d'Is.



I

LE BROYEUR DE LIN

I

TRÉGUIER, ma ville natale, est un ancien monastère fondé, dans les dernières années du v^e siècle, par saint Tudwal ou Tual, un des chefs religieux de ces grandes émigrations qui portèrent dans la péninsule armoricaine le nom, la race 5 et les institutions religieuses de l'île de Bretagne. Une forte couleur monacale était le trait dominant de ce christianisme britannique. Il n'y avait pas d'évêques, au moins parmi les émigrés. Leur premier soin après leur arrivée sur le sol de la péninsule hospitalière, dont la côte septentrionale devait être alors très peu peuplée, fut d'établir de grands couvents 10 dont l'abbé exerçait sur les populations environnantes la cure pastorale. Un cercle sacré d'une ou deux lieues, qu'on appelait le *minihi*, entourait le monastère et jouissait des plus précieuses immunités.

Les monastères, en langue bretonne, s'appelaient *pabu*, 15 du nom des moines (*papa*). Le monastère de Tréguier s'appelait ainsi *Pabu-Tual*. Il fut le centre religieux de toute la partie de la péninsule qui s'avance vers le nord. Les monastères analogues de Saint-Pol-de-Léon, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Saint-Samson, près de Dol, jouaient sur 20

toute la côte un rôle du même genre. Ils avaient, si on peut s'exprimer ainsi, leur diocèse ; on ignorait complètement, dans ces contrées séparées du reste de la chrétienté, le pouvoir de Rome et les institutions religieuses qui régnaient dans le monde latin, en particulier dans les villes gallo-romaines de Rennes et de Nantes, situées tout près de là.

Quand Noménoé, au ix^e siècle, organisa pour la première fois d'une manière un peu régulière cette société d'émigrés à demi sauvages, et créa le duché de Bretagne en réunissant au pays qui parlait breton la *marche de Bretagne*, établie par les carlovingiens pour contenir les pillards de l'Ouest, il sentit le besoin d'étendre à son duché l'organisation religieuse du reste du monde. Il voulut que la côte du nord eût des évêques, comme les pays de Rennes, de Nantes et de Vannes. Pour cela, il érigea en évêchés les grands monastères de Saint-Pol-de-Léon, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Dol. Il eût bien voulu aussi avoir un archevêque et former ainsi une province ecclésiastique à part. On employa toutes les pieuses fraudes pour prouver que saint Samson avait été métropolitain ; mais les cadres de l'Église universelle étaient déjà trop arrêtés pour qu'une telle intrusion pût réussir, et les nouveaux évêchés furent obligés de s'agréger à la province gallo-romaine la plus voisine : celle de Tours.

Le sens de ces origines obscures se perdit avec le temps. De ce nom de *Pabu Tual*, *Papa Tual*, retrouvé, dit-on, sur d'anciens vitraux, on conclut que saint Tudwal avait été pape. On trouva la chose toute simple. Saint Tudwal fit le voyage de Rome ; c'était un ecclésiastique si exemplaire que, naturellement, les cardinaux, ayant fait sa connaissance,

le choisirent pour le siège vacant. De pareilles choses arrivent tous les jours . . . Les personnes pieuses de Tréguier étaient très fières du pontificat de leur saint patron. Les ecclésiastiques modérés avouaient cependant qu'il était difficile de reconnaître, dans les listes papales, le pontife qui, 5 avant son élection, s'était appelé Tudwal.

Il se forma naturellement une petite ville autour de l'évêché ; mais la ville laïque, n'ayant pas d'autre raison d'être que l'église, ne se développa guère. Le port resta insignifiant ; il ne se constitua pas de bourgeoisie aisée. 10 Une admirable cathédrale s'éleva vers la fin du xiii^e siècle ; les couvents pullulèrent à partir du xvii^e siècle. Des rues entières étaient formées des longs et hauts murs de ces demeures cloîtrées. L'évêché, belle construction du xvii^e siècle, et quelques hôtels de chanoines étaient les seules 15 maisons civilement habitables. Au bas de la ville, à l'entrée de la Grand'Rue, flanquée de constructions en tourelles, se groupaient quelques auberges destinées aux gens de mer.

Ce n'est que peu de temps avant la Révolution qu'une 20 petite noblesse s'établit à côté de l'évêché ; elle venait en grande partie des campagnes voisines. La Bretagne a eu deux noblesses bien distinctes. L'une a dû son titre au roi de France, et a montré au plus haut degré les défauts et les qualités ordinaires de la noblesse française ; l'autre était 25 d'origine celtique et vraiment bretonne. Cette dernière comprenait, dès l'époque de l'invasion, les chefs de paroisse, les premiers du peuple, de même race que lui, possédant par héritage le droit de marcher à sa tête et de le représenter. Rien de plus respectable que ce noble de campagne 30 quand il restait paysan, étranger à l'intrigue et au souci de

s'enrichir ; mais, quand il venait à la ville, il perdait presque toutes ses qualités, et ne contribuait plus que médiocrement à l'éducation intellectuelle et morale du pays.

La Révolution, pour ce nid de prêtres et de moines, fut
5 en apparence un arrêt de mort. Le dernier évêque de Tré-
guier sortit un soir par une porte de derrière du bois qui
avoisine l'évêché, et se réfugia en Angleterre. Le Concor-
dat¹ supprima l'évêché. La pauvre ville décapitée n'eut pas
même un sous-préfet ; on lui préféra Lannion et Guingamp,
10 villes plus profanes, plus bourgeoises ; mais de grandes con-
structions, aménagées de façon à ne pouvoir servir qu'à une
seule chose, reconstituent presque toujours la chose pour
laquelle elles ont été faites. Au moral, il est permis de dire
ce qui n'est par vrai au physique : quand les creux d'une
15 coquille sont très profonds, ces creux ont le pouvoir de
reformer l'animal qui s'y était moulé. Les immenses édi-
fices monastiques de Tréguier se repeuplèrent ; l'ancien
séminaire servit à l'établissement d'un collège ecclésiastique
très estimé dans toute la province. Tréguier, en peu d'an-
20 nées, redevint ce que l'avait fait saint Tudwal treize cents
ans auparavant, une ville tout ecclésiastique, étrangère au
commerce, à l'industrie, un vaste monastère où nul bruit du
dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres
hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chi-
25 mère passait pour la seule réalité.

C'est dans ce milieu que se passa mon enfance, et j'y
contractai un indestructible pli. Cette cathédrale, chef-

¹ The "Concordat" here referred to was concluded between Napoleon and Pius VII., July, 1801, and established the relations between church and state in France on lines that remain substantially unchanged to the present day. See also p. 75, note 1.

d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible, me faussa tout d'abord. Les longues heures que j'y passais ont été la cause de ma complète incapacité pratique. Ce paradoxe architectural a fait de moi un homme chimérique, disciple de saint Tudwal, de saint Iltud 5 et de saint Cadoc, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application. Quand j'allais à Guingamp, ville plus laïque, et où j'avais des parents dans la classe moyenne, j'éprouvais de l'ennui et de l'embarras. Là, je ne me plaisais qu'avec une pauvre servante, à qui je 10 lisais des contes. J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal. Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du xv^e siècle 15 qui y sont couchées ; je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames, dormant d'un sommeil calme, avec leur levrette à leurs pieds et un grand flambeau de pierre à la main.

Les environs de la ville présentaient le même caractère 20 religieux et idéal. On y nageait en plein rêve, dans une atmosphère aussi mythologique au moins que celle de Bénarès ou de Jagatnata.¹ L'église de Saint-Michel, du seuil de laquelle on apercevait la pleine mer, avait été détruite par la foudre, et il s'y passait encore des choses merveil- 25 leuses. Le jeudi saint, on y conduisait les enfants pour voir les cloches aller à Rome. On nous bandait les yeux, et alors il était beau de voir toutes les pièces du carillon, par ordre de grandeur, de la plus grosse à la plus petite, revê-

¹ A more correct form than the English Juggernaut (Sanskrit *Jagan-nātha*, "Lord of the Earth," here an epithet of Vishnu).

tues de la belle robe de dentelle brodée qu'elles portèrent le jour de leur baptême, traverser l'air pour aller, en bourdonnant gravement, se faire bénir par le pape. Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, était la charmante vallée du Tro-
 5 meur, arrosée par une ancienne divonne ou fontaine sacrée, que le christianisme sanctifia en y rattachant le culte de la Vierge. La chapelle brûla en 1828 ; elle ne tarda pas à être rebâtie, et l'ancienne statue fut remplacée par une autre beaucoup plus belle. On vit bien dans cette circonstance la
 10 fidélité qui est le fond du caractère breton. La statue neuve, toute blanche et or, trônant sur l'autel avec ses belles coiffes fraîchement empesées, ne recevait presque pas de prières ; il fallut conserver dans un coin le tronc noir, calciné : tous les hommages allaient à celui-ci. En se tournant vers la
 15 Vierge neuve, on eût cru faire une infidélité à la vieille.

Saint Yves était l'objet d'un culte encore plus populaire. Le digne patron des avocats¹ est né dans le *minihi* de Tréguier, et sa petite église y est entourée d'une grande vénération. Ce défenseur des pauvres, des veuves, des
 20 orphelins, est devenu dans le pays le grand justicier, le redresseur de torts. En l'adjurant avec certaines formules, dans sa mystérieuse chapelle de *Saint-Yves de la Vérité*, contre un ennemi dont on est victime, en lui disant : " Tu étais juste de ton vivant, montre que tu l'es encore," on est
 25 sûr que l'ennemi mourra dans l'année. Tous les délaissés deviennent ses pupilles. A la mort de mon père, ma mère me conduisit à sa chapelle et le constitua mon tuteur. Je

¹ By way of comment on the fact that Saint Yves was a lawyer, Renan says in *Feuilles Détachées*, p. 80 : " Pour trouver un saint avocat, on a dû le venir chercher jusqu'en basse Bretagne ; c'est qu'il n'y en avait pas beaucoup ailleurs."

ne peux pas dire que le bon saint Yves ait merveilleusement géré nos affaires, ni surtout qu'il m'ait donné une remarquable entente de mes intérêts ; mais je lui dois mieux que cela ; il m'a donné contentement, qui passe richesse, et une bonne humeur naturelle qui m'a tenu en joie jusqu'à ce 5 jour.

Le mois de mai, où tombait la fête de ce saint excellent, n'était qu'une suite de processions au *minihi* ; les paroisses, précédées de leurs croix processionnelles, se rencontraient sur les chemins ; on faisait alors embrasser les croix en 10 signe d'alliance. La veille de la fête, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et, à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée. Mais, s'il y avait dans la foule un seul incrédule qui levât les yeux pour voir si le miracle était réel, le saint, justement blessé de ce soupçon, 15 ne bougeait pas, et, par la faute du mécréant, personne n'était béni.

Un clergé sérieux, désintéressé, honnête, veillait à la conservation de ces croyances avec assez d'habileté pour ne pas les affaiblir et néanmoins pour ne pas trop s'y compromettre. 20 Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Toutes leurs paroles me semblaient des oracles ; j'avais un tel respect pour eux, que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent avant l'âge de seize ans, quand je vins à 25 Paris. J'ai eu depuis des maîtres autrement¹ brillants et sagaces ; je n'en ai pas eu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue ; je sais ce que c'est que la foi, et, bien que plus 30

¹ Autrement = bien plus.

tard j'aie reconnu qu'une grande part d'ironie a été cachée par le séducteur suprême dans nos plus saintes illusions, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi
 5 que je n'ai plus. La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité. Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en
 10 pièces par les ménades, sa lyre ne savait toujours dire que " Eurydice ! Eurydice ! " ¹

La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons sur ce sujet me
 15 faisaient une impression profonde, qui a suffi à me rendre chaste durant toute ma jeunesse. Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait. Les traits s'en sont empreints si profondément dans mon cerveau, que je ne me les rappelle pas sans une sorte de terreur. Tantôt
 20 c'était l'exemple de Jonathas mourant pour avoir mangé un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.* ² Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-ce que ce peu de miel qui fait mourir ? Le prédicateur se gardait de le dire, et accentuait son effet par ces
 25 mots mystérieux : *Tetigisse periisse,* ³ dits d'un ton profond et larmoyant. D'autres fois, le texte était ce passage de Jérémie : *Mors ascendit per fenestras,* ⁴ qui m'intriguait

¹ See Virgil, *Georg.*, IV. 517 f.

² ". . . I did but taste a little honey . . . and, lo, I must die." — I Sam. xiv. 43.

³ "To have touched and perished."

⁴ "For death is come up into our windows." — Jerem. ix. 21.

encore beaucoup plus. Cette mort qui monte par les fenêtres, ces ailes de papillon que l'on souille dès qu'on les touche, qu'est-ce que cela pouvait être? Le prédicateur, en parlant ainsi, avait le front plissé, le regard au ciel. Ce qui mettait le comble à mes préoccupations était un endroit 5 de la Vie de je ne sais quel saint personnage du xvii^e siècle, lequel comparait les femmes à des armes à feu qui blessent de loin. Pour le coup, je n'en revenais pas; je faisais les plus folles hypothèses pour imaginer comment une femme peut ressembler à un pistolet. Quoi de plus incohérent? 10 La femme blesse de loin, et voilà que d'autres fois on est perdu pour la toucher. C'était à n'y rien comprendre. Pour sortir de ces embarras insolubles, je m'enfonçais dans l'étude avec rage, et je n'y pensais plus.

Dans la bouche de personnes en qui j'avais une confiance 15 absolue, ces saintes inepties prenaient une autorité qui me saisissait jusqu'au fond de mon être. Maintenant, avec ma pauvre âme déveloutée¹ de cinquante ans,* cette impression dure encore. La comparaison des armes à feu surtout me rendait extrêmement réservé. Il m'a fallu des années et 20 presque les approches de la vieillesse pour voir que cela aussi est vanité, et que l'Ecclésiaste seul fut un sage quand il dit: "Va donc, mange ton pain en joie avec la femme que tu as une fois aimée." Mes idées à cet égard survécurent à mes croyances religieuses, et c'est ce qui me pré- 25 serva de la choquante inconvenance qu'il y aurait eue, si l'on avait pu prétendre que j'avais quitté le séminaire pour d'autres raisons que celles de la philologie. L'éternel lieu

* J'écrivais ce morceau à Ischia, dans l'automne de 1875.

¹ Translate: "world-worn." The image is taken from a peach that has lost its down (*velouté*).

commun : "Où est la femme ?" par lequel les laïques croient expliquer tous les cas de ce genre, est quelque chose de fade, qui porte à sourire ceux qui connaissent les choses comme elles sont.

5 Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. La liberté, où tant d'étourdis se trouvent portés du premier bond, fut pour moi une acquisition lente. Je n'arrivai au point d'émancipation que tant de gens atteignent sans aucun effort de réflexion qu'après avoir traversé toute
10 l'exégèse allemande. Il me fallut six années de méditation et de travail forcené pour voir que mes maîtres n'étaient pas infaillibles. Le plus grand chagrin de ma vie a été, en entrant dans cette nouvelle voie, de contrister ces maîtres vénérés ; mais j'ai la certitude absolue que j'avais raison,
15 et que la peine qu'ils éprouvèrent fut la conséquence de ce qu'il y avait de respectablement borné dans leur manière d'envisager l'univers.

II

L'éducation que ces bons prêtres me donnaient était aussi peu littéraire que possible. Nous faisons beaucoup de vers
20 latins ; mais on n'admettait pas que, depuis le poème de *la Religion* de Racine le fils,¹ il y eût aucune poésie française. Le nom de Lamartine n'était prononcé qu'avec ricanement ; l'existence de Victor Hugo était inconnue. Faire des vers français passait pour un exercice des plus dangereux et eût
25 entraîné l'exclusion. De là vient en partie mon inaptitude à laisser ma pensée se gouverner par la rime, inaptitude que

¹ Louis Racine (1692-1763). His poetry is a pale imitation of that of his father.

j'ai depuis bien vivement regrettée ; car souvent le mouvement et le rythme me viennent en vers ; mais une invincible association d'idées me fait écarter l'assonance, que l'on m'avait habitué à regarder comme un défaut, et pour laquelle mes maîtres m'inspiraient une sorte de crainte. 5 Les études d'histoire et de sciences naturelles étaient également nulles. En revanche, on nous faisait pousser assez loin l'étude des mathématiques. J'y apportais une extrême passion ; ces combinaisons abstraites me faisaient rêver jour et nuit. Notre professeur, l'excellent abbé Duchesne, nous 10 donnait des soins particuliers, à moi et à mon émule et ami de cœur, Guyomar, singulièrement doué pour ces études. Nous revenions toujours ensemble du collège. Notre chemin le plus court était de prendre par la place, et nous étions trop consciencieux pour nous écarter d'un pas de 15 l'itinéraire qui était rationnellement indiqué ; mais, quand nous avons eu en composition quelque curieux problème, nos discussions se prolongeaient bien au delà de la classe, et alors nous revenions par l'hôpital général. Il y avait de ce côté de grandes portes cochères, toujours fermées, sur 20 lesquelles nous tracions nos figures et nos calculs avec de la craie ; les traces s'en voient peut-être encore ; car ces portes appartenaient à de grands couvents, et, dans ces sortes de maisons, l'on ne change jamais rien.

L'hôpital général, ainsi nommé parce que la maladie, la 25 vieillesse et la misère s'y donnaient rendez-vous, était un bâtiment énorme, couvrant, comme toutes les vieilles constructions, beaucoup d'espace pour loger peu de monde. Devant la porte était un petit auvent, où se réunissaient, quand il faisait beau, les convalescents et les 30 bien portants. L'hospice, en effet, ne contenait pas seule-

ment des malades ; il comprenait aussi des pauvres, remis à la charité publique, et même des pensionnaires, qui, pour un capital insignifiant, y vivaient chétivement, mais sans souci. Toute cette compagnie venait, à chaque rayon de soleil, à l'ombre de l'auvent, s'asseoir sur de vieilles chaises de paille. C'était l'endroit le plus vivant de la petite ville. En passant, Guyomar et moi, nous saluions et l'on nous saluait ; car, quoique très jeunes, nous étions déjà censés clercs. Cela nous paraissait naturel ; une seule chose excitait notre surprise. Bien que nous fussions trop inexpérimentés pour rien voir de ce qui suppose la connaissance de la vie, il y avait parmi les pauvres de l'hôpital une personne devant laquelle nous ne passions jamais sans quelque étonnement.

C'était une vieille fille de quarante-cinq ans, coiffée d'une large capote d'une forme impossible à classer. D'ordinaire, elle était à peu près immobile, l'air sombre, égaré, l'œil terne et fixe. En nous apercevant, cet œil mort s'animait. Elle nous suivait d'un regard étrange, tantôt doux et triste, tantôt dur et presque féroce. En nous retournant, nous lui trouvions l'air cruel et irrité. Nous nous regardions sans rien comprendre. Cela interrompait nos conversations, et jetait un nuage sur notre gaieté. Elle ne nous faisait pas précisément peur ; elle passait pour folle ; or les fous n'étaient pas alors traités de la manière cruelle que les habitudes administratives ont depuis inventée. Loin de les séquestrer, on les laissait vaguer tout le jour. Tréguier a d'ordinaire beaucoup de fous ; comme toutes les races du rêve, qui s'usent à la poursuite de l'idéal, les Bretons de ces parages, quand ils ne sont pas maintenus par une volonté énergique, s'abandonnent trop facilement à un état intermé-

diaire entre l'ivresse et la folie, qui n'est souvent que l'erreur d'un cœur inassouvi. Ces fous inoffensifs, échelonnés à tous les degrés de l'aliénation mentale, étaient une sorte d'institution, une chose municipale. On les rencontrait presque partout ; ils vous saluaient, vous accueillaient de quelque 5 plaisanterie nauséabonde, qui tout de même faisait sourire. On les aimait, et ils rendaient des services. Je me souviendrai toujours du bon fou Brian, qui s'imaginait être prêtre, passait une partie du jour à l'église, imitant les cérémonies de la messe. La cathédrale était pleine tout l'après-midi 10 d'un murmure nasillard ; c'était la prière du pauvre fou, qui en valait bien une autre. On avait le bon goût et le bon sens de le laisser faire et de ne pas établir de frivoles distinctions entre les simples et les humbles qui viennent s'agenouiller devant Dieu.¹

15

La folle de l'hôpital général, par sa mélancolie obstinée, n'avait pas cette popularité. Elle ne parlait à personne, personne ne songeait à elle, son histoire était évidemment oubliée. Elle ne nous dit jamais un seul mot ; mais cet œil fauve et hagard nous frappait profondément, nous trou- 20 blait. J'avais souvent pensé depuis à cette énigme sans arriver à me l'expliquer. J'en eus la clef il y a huit ans, quand ma mère, arrivée à quatre-vingt-cinq ans sans infirmités, fut atteinte d'une maladie cruelle, qui la mina lentement.

Ma mère était tout à fait de ce vieux monde par ses sen- 25 timents et ses souvenirs. Elle parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins et une foule

¹ Johnson, according to Boswell, spoke in much the same vein of his friend, the poet Christopher Smart, who had been confined in a madhouse: "I did not think he ought to be shut up. His infirmities were not noxious to society. He insisted on people praying with him; and I'd as lief pray with Kit Smart as any one else."

de choses que personne au monde ne sait plus aujourd'hui. Tout était peuple en elle, et son esprit naturel donnait une vie surprenante aux longues histoires qu'elle racontait et qu'elle était presque seule à savoir. Ses souffrances ne por-
5 tèrent aucune atteinte à son étonnante gaieté ; elle plaisantait encore l'après-midi où elle mourut. Le soir, pour la distraire, je passais une heure avec elle dans sa chambre, sans autre lumière (elle aimait cette demi-obscurité) que la faible clarté du gaz de la rue. Sa vive imagination s'éveillait alors,
10 et, comme il arrive d'ordinaire aux vieillards, c'étaient les souvenirs d'enfance qui lui revenaient le plus souvent à l'esprit. Elle revoyait Tréguier, Lannion, tels qu'ils furent avant la Révolution ; elle passait en revue toutes les maisons, désignant chacune par le nom de son propriétaire d'alors.
15 J'entretenais par mes questions cette rêverie, qui lui plaisait et l'empêchait de songer à son mal.

Un jour, la conversation tomba sur l'hôpital général. Elle m'en fit toute l'histoire.

“ Je l'ai vu changer bien des fois, me dit-elle. Il n'y avait
20 nulle honte à y être ; car on y avait connu les personnes les plus respectées. Sous le premier Empire, avant les indemnités, il servit d'asile aux vieilles demoiselles nobles les mieux élevées. On les voyait rangées à la porte sur de pauvres chaises. Jamais on ne surprit chez elles un murmure ; ce-
25 pendant, quand elles apercevaient venir de loin les acquéreurs des biens de leur famille, personnes relativement grossières et bourgeoises, roulant équipage et étalant leur luxe, elles rentraient et allaient prier à la chapelle afin de ne pas les rencontrer. C'était moins pour s'épargner à elles-
30 mêmes un regret sur des biens dont elles avaient fait le sacrifice à Dieu, que par délicatesse, de peur que leur

présence ne parût un reproche à ces parvenus. Plus tard, les rôles furent bien changés ; mais l'hôpital continua de recevoir toute sorte d'épaves. Là mourut le pauvre Pierre Renan, ton oncle, qui mena toujours une vie de vagabond et passait ses journées dans les cabarets à lire aux buveurs 5 les livres qu'il prenait chez nous, et le bonhomme Système, que les prêtres n'aimaient pas, quoique ce fût un homme de bien, et Gode, la vieille sorcière, qui, le lendemain de ta naissance, alla consulter pour toi l'étang du Minihi, et Marguerite Calvez, qui fit un faux serment et fut frappée d'une 10 maladie de consommation le jour où elle sut que l'on avait adjuré saint Yves de la Vérité de la faire mourir dans l'année.

— Et cette folle, lui dis-je, qui était d'ordinaire sous l'aube, et, qui nous faisait peur, à Guyomar et à moi ? ” 15

Elle réfléchit un moment pour voir de qui je parlais, et, reprenant vivement :

“ Ah ! celle-là, mon fils, c'était la fille du broyeur de lin.

— Qu'est-ce que le broyeur de lin ?

— Je ne t'ai jamais conté cette histoire. Vois-tu, mon 20 fils, on ne comprendrait plus cela maintenant ; c'est trop ancien. Depuis que je suis dans ce Paris, il y a des choses que je n'ose plus dire. . . . Ces nobles de campagne étaient si respectés ! J'ai toujours pensé que c'étaient les vrais nobles. Ah ! si on racontait cela à ces Parisiens, ils 25 riraient. Ils n'admettent que leur Paris ; je les trouve bornés au fond. . . . Non, on ne peut plus comprendre combien ces vieux nobles de campagne sont respectés, quoiqu'ils fussent pauvres.”

Elle s'arrêta quel que temps, puis reprit :

III

“Te souviens-tu de la petite commune de Trédarzec, dont on voyait le clocher de la tourelle de notre maison ? A moins d'un quart de lieue du village, composé alors presque uniquement de l'église, de la mairie et du presbytère, s'élevait le manoir de Kermelle. C'était un manoir comme tant d'autres, une ferme soignée, d'apparence ancienne, entourée d'un long et haut mur, de belle teinte grise. On entrait dans la cour par une grande porte cintrée, surmontée d'un abri d'ardoises, à côté de laquelle se trouvait une porte plus
10 petite pour l'usage de tous les jours. Au fond de la cour était la maison, au toit aigu, au pignon tapissé de lierre. Un colombier, une tourelle, deux ou trois fenêtres bien bâties, presque comme des fenêtres d'église, indiquaient une demeure noble, un de ces vieux castels qui étaient habités
15 avant la Révolution par une classe de personnes dont il est maintenant impossible de se figurer le caractère et les mœurs.

“Ces nobles de campagne étaient des paysans comme les autres, mais chefs des autres. Anciennement il n'y en avait
20 qu'un dans chaque paroisse : ils étaient les têtes de colonne de la population ; personne ne leur contestait ce droit, et on leur rendait de grands honneurs.* Mais déjà, vers le temps de la Révolution, ils étaient devenus rares. Les paysans les tenaient pour les chefs laïques de la paroisse, comme le curé
25 était le chef ecclésiastique. Celui de Trédarzec, dont je te parle, était un beau vieillard, grand et vigoureux comme un jeune homme, à la figure franche et loyale. Il portait les

* Quels beaux chefs de *Landwehr* ces gens-là eussent fait ! On ne remplacera pas cela.

cheveux longs relevés par un peigne, et ne les laissait tomber que le dimanche quand il allait communier. Je le vois encore (il venait souvent chez nous à Tréguier), sérieux, grave, un peu triste, car il était presque seul de son espèce. Cette petite noblesse de race avait disparu en grande partie ; 5 les autres étaient venus se fixer à la ville depuis longtemps. Toute la contrée l'adorait. Il avait un banc à part à l'église ; chaque dimanche, on l'y voyait assis au premier rang des fidèles, avec son ancien costume et ses gants de cérémonie, qui lui montaient presque jusqu'au coude. Au 10 moment de la communion, il prenait par le bas du chœur, dénouait ses cheveux, déposait ses gants sur une petite crédence préparée pour lui près du jubé, et traversait le chœur, seul, sans perdre une ligne de sa haute taille. Personne n'allait à la communion que quand il était de retour à sa 15 place et qu'il avait achevé de remettre ses gantelets.

“ Il était très pauvre ; mais il le dissimulait par devoir d'état. Ces nobles de campagne avaient autrefois certains privilèges qui les aidaient à vivre un peu différemment des paysans ; tout cela s'était perdu avec le temps. Kermelle 20 était dans un grand embarras. Sa qualité de noble lui défendait de travailler aux champs ; il se tenait renfermé chez lui tout le jour, et s'occupait à huis clos à une besogne qui n'exigeait pas le plein air. Quand le lin a roui,¹ on lui fait subir une sorte de décortication qui ne laisse subsister que 25 la fibre textile. Ce fut le travail auquel le pauvre Kermelle crut pouvoir se livrer sans déroger. Personne ne le voyait, l'honneur professionnel était sauf ; mais tout le monde le savait, et, comme alors chacun avait un sobriquet, il fut bientôt connu dans le pays sous le nom de *broyeur de lin*.² 30

1 “ Steeped.”

2 “ Flax-crusher.”

Ce surnom, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, prit la place du nom véritable, et ce fut de la sorte qu'il fut universellement désigné.

“ C'était comme un patriarche vivant. Tu rirais si je te
5 disais avec quoi le broyeur de lin suppléait à l'insuffisante
rémunération de son pauvre petit travail. On croyait que,
comme chef, il était dépositaire de la force de son sang,
qu'il possédait éminemment les dons de sa race, et qu'il
pouvait, avec sa salive et ses attouchements, la relever quand
10 elle était affaiblie. On était persuadé que, pour opérer des
guérisons de cette sorte, il fallait un nombre énorme de
quartiers¹ de noblesse, et que lui seul les avait. Sa maison
était entourée, à certains jours, de gens venus de vingt lieues
à la ronde. Quand un enfant marchait tardivement, avait
15 les jambes faibles, on le lui apportait. Il trempait son doigt
dans sa salive, traçait des onctions sur les reins de l'enfant,
que cela fortifiait. Il faisait tout cela gravement, sérieuse-
ment. Que veux-tu ! on avait la foi alors ; on était si simple
et si bon ! Lui, pour rien au monde, il n'aurait voulu être
20 payé, et puis les gens qui venaient étaient trop pauvres pour
s'acquitter en argent ; on lui offrait en cadeau une douzaine
d'œufs, un morceau de lard, une poignée de lin, une ~~lotte~~
botte de beurre, un lot de pommes de terre, quelques fruits. Il
acceptait. Les nobles des villes se moquaient de lui, mais
25 bien à tort : il connaissait le pays ; il en était l'âme et
l'incarnation.

“ A l'époque de la Révolution, il émigra² à Jersey ; on ne
voit pas bien pourquoi ; certainement on ne lui aurait fait

¹ *Quartiers de noblesse* = degrees of noble descent.

² “Took refuge.” Those who left France for political reasons during the Revolution were called *émigrés*.

aucun mal, mais les nobles de Tréguier lui dirent que le roi l'ordonnait, et il partit avec les autres. Il revint de bonne heure, trouva sa vieille maison, que personne n'avait voulu occuper, dans l'état où il l'avait laissée. A l'époque des indemnités,¹ on essaya de lui persuader qu'il avait perdu 5 quelque chose, et il y avait plus d'une bonne raison à faire valoir. Les autres nobles étaient fâchés de le voir si pauvre, et auraient voulu le relever ; cet esprit simple n'entra pas dans les raisonnements qu'on lui fit. Quand on lui demanda de déclarer ce qu'il avait perdu : " Je n'avais rien," dit-il, 10 " je n'ai pu rien perdre." On ne réussit pas à tirer de lui d'autre réponse, et il resta pauvre comme auparavant.

" Sa femme mourut, je crois, à Jersey. Il avait une fille qui était née vers l'époque de l'émigration. C'était une belle et grande fille (tu ne l'as vue que fanée) ; elle avait de 15 la sève de nature, un teint splendide, un sang pur et fort. Il eût fallu la marier jeune, mais c'était impossible. Ces faillis petits nobles de petite ville, qui ne sont bons à rien et qui ne valaient pas le quart du vieux noble de campagne, n'auraient pas voulu d'elle pour leurs fils. Les principes 20 empêchaient de la marier à un paysan. La pauvre fille restait ainsi suspendue comme une âme en peine : elle n'avait pas de place ici-bas. Son père était le dernier de sa race, et elle semblait jetée à plaisir sur la terre pour n'y pas trouver un coin où se caser. Elle était douce et soumise. 25 C'était un beau corps, presque sans âme. L'instinct chez elle était tout. C'eût été une mère excellente. A défaut du mariage, on eût dû la faire religieuse : la règle et les austérités l'eussent calmée ; mais il est probable que le père

¹ An indemnity of a billion francs was voted to the nobles in 1825 for the losses they had suffered during the Revolution.

n'était pas assez riche pour payer la dot, et sa condition ne permettait pas de la faire sœur converse.¹ Pauvre fille ! jetée dans le faux, elle était condamnée à y périr.

“ Elle était née droite et bonne, n'eut jamais de doute sur ses devoirs ; elle n'eut d'autre tort que d'avoir des veines et du sang. Aucun jeune homme du village n'aurait osé être indiscret avec elle, tant on respectait son père. Le sentiment de sa supériorité l'empêchait de se tourner vers les jeunes paysans ; pour ceux-ci, elle était une demoiselle ; ils ne pensaient pas à elle. La pauvre fille vivait ainsi dans une solitude absolue. Il n'y avait dans la maison qu'un jeune garçon de douze ou treize ans, neveu de Kermelle, que celui-ci avait recueilli, et auquel le vicaire, digne homme s'il en fût, apprenait ce qu'il savait : le latin.

15 “ L'église restait la seule diversion de la pauvre enfant. Elle était pieuse par nature, quoique trop peu intelligente pour rien comprendre aux mystères de notre religion. Le vicaire, un bon prêtre, très attaché à ses devoirs, avait pour le broyeur de lin le respect qu'il devait ; les heures que lui 20 laissaient son bréviaire et les soins de son ministère, il les passait chez ce dernier. Il faisait l'éducation du jeune neveu ; pour la fille, il avait ces manières réservées qu'ont nos ecclésiastiques bretons avec les “ personnes du sexe,” comme ils disent. Il la saluait, lui demandait de ses nou- 25 velles, mais ne causait jamais avec elle, si ce n'est de choses insignifiantes. La malheureuse s'éprenait de lui de plus en plus. Le vicaire était la seule personne de son rang qu'elle vît, s'il est permis de parler de la sorte. Ce jeune prêtre était avec cela une personne très attrayante. A la pudeur 30 exquise que respirait tout son extérieur se joignait un air

¹ “ Lay-sister.”

triste, résigné, discret. On sentait qu'il avait un cœur et des sens, mais qu'un principe plus élevé les dominait, ou plutôt que le cœur et les sens se transformaient chez lui en quelque chose de supérieur. Tu sais le charme infini de quelques-uns de nos bons ecclésiastiques bretons. Les 5 femmes sentent cela bien vivement. Cet invincible attachement à un vœu, qui est à sa manière un hommage à leur puissance, les enhardit, les attire, les flatte. Le prêtre devient pour elles un frère sûr, qui a dépouillé à cause d'elles son sexe et ses joies. De là un sentiment où se 10 mêlent la confiance, la pitié, le regret, la reconnaissance. Mariez le prêtre, et vous détruisez un des éléments les plus nécessaires, une des nuances les plus délicates de notre société. La femme protestera ; car il y a une chose à laquelle la femme tient encore plus qu'à être aimée, c'est 15 qu'on attache de l'importance à l'amour. On ne flatte jamais plus la femme qu'en lui témoignant qu'on la craint. L'Église, en imposant pour premier devoir à ses ministres la chasteté, caresse la vanité féminine en ce qu'elle a de plus intime. 20

“ La pauvre fille se prit ainsi pour le vicaire d'un amour profond, qui occupa bientôt son être tout entier. La vertueuse et mystique race à laquelle elle appartenait ne connaît pas la frénésie qui renverse les obstacles, et qui estime ne rien avoir si elle n'a pas tout. Oh ! elle se fût contenté 25 de bien peu de chose. Qu'il admît seulement son existence, elle eût été heureuse. Elle ne lui demandait pas un regard : une pensée eût suffi. Le vicaire était naturellement son confesseur ; il n'y avait pas d'autre prêtre dans la paroisse. Les habitudes de la confession catholique, si belles mais si 30 périlleuses, excitaient étrangement son imagination. Une

fois par semaine, le samedi, c'était une douceur inexprimable pour elle d'être une demi-heure seule avec lui, comme face à face avec Dieu, de le voir, de le sentir remplissant le rôle de Dieu, de respirer son haleine, de subir la douce
5 humiliation de ses réprimandes, de lui dire ses pensées les plus intimes, ses scrupules, ses appréhensions. Il ne faut pas croire néanmoins qu'elle en abusât. Bien rarement une femme pieuse ose se servir de la confession pour une confi-
10 dence d'amour. Elle y peut jouir beaucoup, elle risque de s'y abandonner à des sentiments qui ne sont pas sans danger ; mais ce que de tels sentiments ont toujours d'un peu mystique est inconciliable avec l'horreur d'un sacrilège. En tout cas, notre pauvre fille était si timide, que la parole eût expiré sur ses lèvres. Sa passion était un feu silencieux,
15 intime, dévorant. Avec cela, le voir tous les jours, plusieurs fois par jour, lui, beau, jeune, toujours occupé de fonctions majestueuses, officiant avec dignité au milieu d'un peuple incliné, ministre, juge et directeur de sa propre âme ! C'en était trop. La tête de la malheureuse enfant n'y tint pas,
20 elle s'égarait. Des désordres de plus en plus graves se produisaient dans cette organisation forte et qui ne souffrait pas d'être déviée. Le vieux père attribuait à une certaine faiblesse d'esprit ce qui était le résultat des ravages intimes de rêves impossibles en un cœur que l'amour avait percé
25 de part en part.

“ Comme un violent cours d'eau qui, rencontrant un obstacle infranchissable, renonce à son cours direct et se détourne, la pauvre fille, n'ayant aucun moyen de dire son amour à celui qu'elle aimait, se rabattait sur des riens :
30 obtenir un instant son attention, ne pas être pour lui la première venue, être admise à lui rendre de petits services,

pouvoir s'imaginer qu'elle lui était utile, cela lui suffisait. "Mon Dieu, qui sait?" pouvait-elle se dire, "il est homme après tout; peut-être au fond se sent-il touché et n'est-il retenu que par la discipline de son état. . . ." Tous ces efforts rencontrèrent une barre de fer, un mur de glace. Le 5 vicaire ne sortit pas d'une froideur absolue. Elle était la fille de l'homme qu'il respectait le plus; mais elle était une / femme. Oh! s'il l'avait évitée, s'il l'avait traitée durement, c'eût été pour elle un triomphe et la preuve qu'elle l'avait atteint au cœur; mais cette politesse toujours la même, 10 cette résolution de ne pas voir les signes les plus évidents d'amour, étaient quelque chose de terrible. Il ne la reprenait pas, ne se cachait pas d'elle; il ne sortait pas du parti inébranlable qu'il avait pris de n'admettre son existence que comme une abstraction. 15

"Au bout de quelque temps, ce fut cruel. Repoussée, désespérée, la pauvre fille dépérissait, son œil s'égara, mais elle s'observait; au fond personne ne voyait son secret, elle se rongait intérieurement. "Quoi!" se disait-elle, "je ne pourrai arrêter un moment son regard? il ne m'accordera 20 pas que j'existe? je ne serai, quoi que je fasse, pour lui qu'une ombre, qu'un fantôme, qu'une âme entre cent autres? Son amour, ce serait trop désirer; mais son attention, son regard? . . . Être son égale, lui si savant, si près de Dieu, je n'y saurais prétendre; mais être à lui, être 25 Marthe pour lui, la première de ses servantes, chargée des soins modestes dont je suis bien capable, et de la sorte avoir tout en commun avec lui, tout, c'est-à-dire la maison, ce qui importe à l'humble femme qui n'a pas été initiée à de plus hautes pensées, oh! ce serait le paradis!" Elle 30 restait des après-midi entiers immobile, assise en sa chaise,

attachée à cette idée fixe. Elle le voyait, s'imaginait être avec lui, l'entourant de soins, gouvernant sa maison, baisant le bas de sa robe. Elle repoussait ces rêves insensés ; mais, après s'y être livrée des heures, elle était pâle, à demi
5 morte. Elle n'existait plus pour ceux qui l'entouraient. Son père aurait dû le voir ; mais que pouvait le simple vieillard contre un mal dont son âme honnête ne pouvait même concevoir la pensée ?

“ Cela se continua ainsi peut-être une année. Il est
10 probable que le vicaire ne s'aperçut de rien, tant nos prêtres vivent à cet égard dans le convenu, dans une sorte de résolution de ne pas voir. Cette chasteté admirable ne faisait qu'exciter l'imagination de la pauvre enfant. L'amour chez elle devint culte, adoration pure, exaltation. Elle trou-
15 vait ainsi un repos relatif. Son imagination se portait vers des jeux inoffensifs ; elle voulait se dire qu'elle travaillait pour lui, qu'elle était occupée à faire quelque chose pour lui. Elle était arrivée à rêver éveillée, à exécuter comme une somnambule des actes dont elle n'avait qu'une demi-
20 conscience. Nuit et jour, elle n'avait plus qu'une pensée ; elle se figurait le servant, le soignant, comptant son linge, s'occupant de ce qui était trop au-dessous de lui pour qu'il y pensât. Toutes ces chimères arrivèrent à prendre un corps et l'amènèrent à un acte étrange qui ne peut être
25 expliqué que par l'état de folie où elle était décidément depuis quelque temps.”

Ce qui suit, en effet, serait incompréhensible, si l'on ne tenait compte de certains traits du caractère breton. Ce qu'il y a de plus particulier chez les peuples de race bre-
30 tonne, c'est l'amour. L'amour est chez eux un sentiment tendre, profond, affectueux, bien plus qu'une passion.

C'est une volupté intérieure qui use et tue. Rien ne ressemble moins au feu des peuples méridionaux. Le paradis qu'ils rêvent est frais, vert, sans ardeurs. Nulle race ne compte plus de morts par amour ; le suicide y est rare ; ce qui domine, c'est la lente consommation. Le cas est 5 fréquent chez les jeunes conscrits bretons. Incapables de se distraire par des amours vulgaires, ils succombent à une sorte de langueur indéfinissable. La nostalgie n'est que l'apparence ; la vérité est que l'amour chez eux s'associe d'une manière indissoluble au village, au clocher, à l'*An-10 gelus* du soir, au paysage favori. L'homme passionné du Midi tue son rival, tue l'objet de sa passion. Le sentiment dont nous parlons ne tue que celui qui l'éprouve, et voilà pourquoi la race bretonne est une race facilement chaste ; par son imagination vive et fine, elle se crée un monde 15 aérien qui lui suffit. La vraie poésie d'un tel amour, c'est la chanson de printemps du Cantique des cantiques, poème admirable, bien plus voluptueux que passionné. *Hiems transiit; imber abiit et recessit . . . Vox turturis audita est in terra nostra . . . Surge, amica mea, et veni !*¹ 20

IV

Ma mère continua ainsi :

" Tout n'est au fond qu'une grande illusion, et ce qui le prouve, c'est que, dans beaucoup de cas, rien n'est plus facile que de duper la nature par des singeries qu'elle ne sait pas distinguer de la réalité. Je n'oublierai jamais la 25

¹ " . . . the winter is past; the rain is over and gone . . . The voice of the turtle is heard in our land . . . Arise, my love . . . and come away."
— Song of Solomon ii. 11-13.

filles de Marzin, le menuisier de la Grand'Rue, qui, folle aussi par suppression de sentiment maternel, prônait une bûche, l'emballait de chiffons, lui mettait un semblant de bonnet d'enfant, puis passait les jours à dorloter dans ses bras ce poupon fictif, à le bercer, à le serrer contre son sein, à le couvrir de baisers. Quand on le mettait le soir dans un berceau à côté d'elle, elle restait tranquille jusqu'au lendemain. Il y a des instincts pour qui l'apparence suffit et qu'on endort par des fictions. La pauvre Kermelle arriva ainsi à réaliser ses songes, à faire ce qu'elle rêvait. Ce qu'elle rêvait, c'était la vie en commun avec celui qu'elle aimait, et la vie qu'elle partageait en esprit, ce n'était pas naturellement la vie du prêtre, c'était la vie du ménage. La pauvre fille était faite pour l'union conjugale. Sa folie était une sorte de folie ménagère, un instinct de ménage contrarié. Elle imaginait son paradis réalisé, se voyait tenant la maison de celui qu'elle aimait, et, comme déjà elle ne séparait plus bien ses rêves de ce qui était vrai, elle fut amenée à une incroyable aberration. Que veux-tu ! ces pauvres folles prouvent par leurs égarements les saintes lois de la nature et leur inévitable fatalité.

“ Ses journées se passaient à ourler du linge, à le marquer. Or, dans sa pensée, ce linge était destiné à la maison qu'elle imaginait, à ce nid en commun où elle eût passé sa vie aux pieds de celui qu'elle adorait. L'hallucination allait si loin, que, ces draps, ces serviettes, elle les marquait aux initiales du vicaire ; souvent même les initiales du vicaire et les siennes propres se mêlaient. Elle faisait bien ces petits travaux de femme. Son aiguille allait, allait sans cesse, et elle filait des heures délicieuses plongée dans les songes de son cœur, croyant qu'elle et lui ne faisaient qu'un. Elle

trompait ainsi sa passion et y trouvait des moments de volupté qui la rassasiaient pour des journées.

“ Les semaines s’écoulaient de la sorte à tracer point par point les lettres du nom qu’elle aimait, à les marier aux siennes, et ce passe-temps était pour elle une grande consolation. Sa main était toujours occupée pour lui ; ces linges piqués par elle lui semblaient elle-même. Ils seraient près de lui, le toucheraient, serviraient à ses usages ; ils seraient elle-même près de lui. Quelle joie qu’une telle pensée ! Elle serait toujours privée de lui, c’est vrai ; mais l’impossible est l’impossible ; elle se serait approchée de lui autant que c’était permis. Durant un an, elle savoura ainsi en imagination son pauvre petit bonheur. Seule, les yeux fixés sur son ouvrage, elle était d’un autre monde, se croyait sa femme dans la faible mesure du possible. Les heures coulaient d’un mouvement lent comme son aiguille ; sa pauvre imagination était soulagée. Et puis elle avait parfois quelque espérance : peut-être se laisserait-il toucher, peut-être une larme lui échapperait-elle en découvrant cette surprise, marque de tant d’amour. “ Il verra comme je l’aime, il songera qu’il est doux d’être ensemble.” Elle se perdait ainsi durant des jours dans ses rêves, qui se terminaient d’ordinaire par des accès de complète prostration.

“ Enfin le jour vint où le ménage fut complet. Qu’en faire ? L’idée de le forcer à accepter un service, à être son obligé en quelque chose, s’empara d’elle absolument. Elle voulait, si j’ose le dire, voler sa reconnaissance, l’amener par violence à lui savoir gré de quelque chose. Voici ce qu’elle imagina. Cela n’avait pas le sens commun, c’était cousu de fil blanc ;¹ mais sa raison sommeillait, et depuis longtemps

¹ “ Palpably absurd.”

elle ne suivait plus que les feux follets de son imagination détraquée.

“On était à l'époque des fêtes de Noël. Après la messe de minuit, le vicaire avait coutume de recevoir au presbytère
5 le maire et les notables pour leur donner une collation. Le presbytère touchait à l'église. Outre l'entrée principale sur la place du village, il avait deux issues : l'une donnant à l'intérieur de la sacristie et mettant ainsi l'église et la cure en communication ; l'autre, au fond du jardin, débouchant
10 sur les champs. Le manoir de Kermelle était à un demi-quart de lieue de là. Pour épargner un détour au jeune garçon qui venait prendre les leçons du vicaire, on lui avait donné la clef de cette porte de derrière. La pauvre obsédée s'empara de cette clef pendant la messe de minuit et entra
15 dans la cure. La servante du vicaire, pour pouvoir assister à la messe, avait mis le couvert d'avance. Notre folle enleva rapidement tout le linge et le cacha dans le manoir.

“Au sortir de la messe, le vol se révéla sur-le-champ. L'émoi fut extrême. On s'étonna tout d'abord que le linge
20 seul eût disparu. Le vicaire ne voulut pas renvoyer ses hôtes sans collation. Au moment du plus vif embarras, la fille apparaît : “Ah ! pour cette fois, vous accepterez nos services, monsieur le curé. Dans un quart d'heure, notre linge va être porté chez vous.” Le vieux Kermelle se joignit à elle, et le vicaire laissa faire, ne se doutant pas
25 naturellement d'un pareil raffinement de supercherie chez une créature à laquelle on n'accordait que l'esprit le plus borné.

“Le lendemain, on réfléchit à ce vol singulier. Il n'y avait nulle trace d'effraction. La principale porte du pres-
30 bytère et celle du jardin étaient intactes, fermées comme elles devaient l'être. Quant à l'idée que la clef confiée à

Kermelle eût pu servir à l'exécution du vol, une pareille idée eût semblé extravagante ; elle ne vint à personne. Restait la porte de la sacristie ; il parut évident que le vol n'avait pu se faire que par là. Le sacristain avait été vu dans l'église tout le temps de l'office. La sacristine, au contraire, avait fait des absences ; elle avait été à l'âtre du presbytère chercher des charbons pour les encensoirs ; elle avait vaqué à deux ou trois autres petits soins ; le soupçon se porta donc sur elle. C'était une excellente femme, sa culpabilité paraissait souverainement invraisemblable ; mais que faire contre des coïncidences accablantes ? On ne sortait pas de ce raisonnement : " Le voleur est entré par la porte de la sacristie ; or la sacristine seule a pu passer par cette porte, et il est prouvé qu'elle y a passé en réalité ; elle-même l'avoue." On céda trop alors à l'idée qu'il était bon que tout crime fût suivi d'une arrestation. Cela donnait une haute idée de la sagacité extraordinaire de la justice, de la promptitude de son coup d'œil, de la sûreté avec laquelle elle saisissait la piste d'un crime. On emmena l'innocente femme à pied entre les gendarmes. L'effet de la gendarmerie, quand elle arrivait dans un village, avec ses armes luisantes et ses belles buffleteries, était immense. Tout le monde pleurait ; la sacristine seule restait calme et disait à tous qu'elle était certaine que son innocence éclaterait.

" Effectivement, dès le lendemain ou le surlendemain, on reconnut l'impossibilité de la supposition qu'on avait faite. Le troisième jour, les gens du village osaient à peine s'aborder, se communiquer leurs réflexions. Tous, en effet, avaient la même pensée et n'osaient se la dire. Cette pensée leur paraissait à la fois évidente et absurde : c'est que la clef du broyeur de lin avait seule pu servir au vol. Le vicaire

évitait de sortir pour n'avoir pas à exprimer un doute qui l'obsédait. Jusque-là, il n'avait pas examiné le linge que l'on avait substitué au sien. Ses yeux tombèrent par hasard sur les marques ; il s'étonna, réfléchit tristement, ne se ren-
5 dit pas compte du mystère des deux lettres, tant les bizarres hallucinations d'une pauvre folle étaient impossibles à deviner.

“ Il était plongé dans les plus sombres pensées, quand il vit entrer le broyeur de lin, droit en sa haute taille et plus pâle
10 que la mort. Le vieillard resta debout, fondit en larmes. “ C'est elle,” dit-il, “ oh ! la malheureuse ! J'aurais dû la surveiller davantage, entrer mieux dans ses pensées ; mais, toujours mélancolique, elle m'échappait.” Il révéla le mystère ; un instant après, on rapportait au presbytère le linge
15 qui avait été volé.

“ La pauvre fille, vu son peu de raison, avait espéré que l'esclandre s'apaiserait et qu'elle jouirait doucement de son petit stratagème amoureux. L'arrestation de la sacristine et l'émotion qui en fut la suite gâtèrent toute son intrigue. Si
20 le sens moral n'avait pas été chez elle aussi oblitéré qu'il l'était, elle n'eût pensé qu'à délivrer la sacristine ; mais elle n'y songeait guère. Elle était plongée dans une sorte de stupeur, qui n'avait rien de commun avec le remords. Ce qui l'abattait, c'était l'avortement évident de sa tentative sur
25 l'esprit du vicaire. Toute autre âme que celle d'un prêtre eût été touchée de la révélation d'un si violent amour. Celle du vicaire n'éprouva rien. Il s'interdit de penser à cet événement extraordinaire, et, dès qu'il vit clairement l'innocence de la sacristine, il dormit, dit sa messe et son
30 bréviaire avec le même calme que tous les jours.

“ La maladesse qu'on avait faite en arrêtant la sacristine

parut alors dans son énormité. Sans cela, l'affaire aurait pu être étouffée. Il n'y avait pas eu vol réel ; mais, après qu'une innocente avait fait plusieurs jours de prison pour un fait qualifié de vol, il était bien difficile de laisser impunie la vraie coupable. La folie n'était pas évidente ; il faut même 5 dire que cette folie n'était qu'intérieure. Avant cela, il n'était venu à la pensée de personne que la fille de Kermelle fût folle. Extérieurement elle était comme tout le monde, sauf son mutisme presque absolu. On pouvait donc contester l'aliénation mentale ; en outre, l'explication vraie 10 était si bizarre, si incroyable, qu'on n'osait même pas la présenter. La folie n'étant pas constatée, le fait d'avoir laissé arrêter la sacristine était impardonnable. Si le vol n'avait été qu'un jeu, l'auteur de l'espièglerie aurait dû la faire cesser plus tôt, dès qu'une tierce personne en était 15 victime. La malheureuse fut arrêtée et conduite à Saint-Briec pour les assises. Elle ne sortit pas un moment de son complet anéantissement ; elle semblait hors du monde. Son rêve était fini ; l'espèce de chimère qu'elle avait nourrie quelque temps et qui l'avait soutenue étant tombée à plat, 20 elle n'existait plus. Son état n'avait rien de violent, c'était un silence morne ; les médecins alors la virent et jugèrent son fait avec discernement.

“ Aux assises, la cause fut entendue. On ne put tirer d'elle une seule parole. Le broyeur de lin entra, droit et 25 ferme, la figure résignée. Il s'approcha de la table du prétoire, y déposa ses gants, sa croix de Saint-Louis, son écharpe. “ Messieurs,” dit-il, “ je ne peux les reprendre que si vous l'ordonnez ; mon honneur vous appartient. C'est elle qui a tout fait, et pourtant ce n'est pas une vo- 30 leuse. . . . Elle est malade.” Le brave homme fondait

en larmes, il suffoquait. "Assez, assez!" entendit-on de toutes parts. L'avocat général montra du tact, et sans faire une dissertation sur un cas de rare physiologie amoureuse, il abandonna l'accusation.

5 "La délibération du jury ne fut pas longue non plus. Tous pleuraient. Quand l'acquittement fut prononcé, le broyeur de lin reprit ses insignes, se retira rapidement, emmenant sa fille, et revint au village de nuit.

"Au milieu de cet éclat public, le vicaire ne put éviter
10 d'apprendre la vérité sur une foule de points qu'il se dissimulait. Il n'en fut pas plus ému. Les faits évidents dont tout le monde s'entretenait, il feignait de les ignorer. Il ne demanda pas son changement; l'évêque ne songea pas à le lui proposer. On pourrait croire que, la première fois qu'il
15 revit Kermelle et sa fille, il éprouva quelque trouble. Il n'en fut rien. Il se rendit au manoir à l'heure où il savait devoir rencontrer le père et la fille. "Vous avez péché gravement," dit-il à celle-ci, "moins par votre folie, que Dieu vous pardonnera, qu'en laissant emprisonner la meilleure
20 des femmes. Une innocente, par votre faute, a été traitée pendant plusieurs jours comme une voleuse. La plus honnête femme de la paroisse a été emmenée par les gendarmes, à la vue de tous. Vous lui devez réparation. Dimanche, la sacristine sera à son banc, au dernier rang, près de la porte
25 de l'église; au *Credo*,¹ vous irez la prendre, et vous la conduirez par la main à votre banc d'honneur, qu'elle mérite plus que vous d'occuper."

"La pauvre folle fit machinalement ce qui lui était enjoint. Ce n'était plus un être sentant. Depuis ce temps, on ne vit

¹ The Apostles' Creed (beginning with the word *credo*) is usually chanted during Mass. *Credo* is also used in French of any confession of faith.

presque plus le broyeur de lin ni sa famille. Le manoir était devenu une sorte de tombeau, d'où l'on n'entendait sortir aucun signe de vie.

“ La sacristine mourut la première. L'émotion avait été trop forte pour cette simple femme. Elle n'avait pas douté 5 un moment de la Providence ; mais tout cela l'avait ébranlée. Elle s'affaiblit peu à peu. C'était une sainte. Elle avait un sentiment exquis de l'église. On ne comprendrait plus cela maintenant à Paris, où l'église signifie peu de chose. Un samedi soir, elle sentit venir sa fin. Sa joie fut grande. 10 Elle fit appeler le vicaire ; une faveur inouïe occupait son imagination : c'était que, pendant la grand'messe du dimanche, son corps restât exposé sur le petit appareil qui sert à porter les cercueils. Assister à la messe encore une dernière fois, quoique morte ; entendre ces paroles conso- 15 lantes, ces chants qui sauvent ; être là sous le drap mortuaire, au milieu de l'assemblée des fidèles, famille qu'elle avait tant aimée, tout entendre sans être vue, pendant que tous penseraient à elle, prieraient pour elle, seraient occupés d'elle ; communier encore une fois avec les personnes 20 pieuses avant de descendre sous la terre, quelle joie ! Elle lui fut accordée. Le vicaire prononça sur sa tombe des paroles d'édification.

“ Le vieux vécut encore quelques années, mourant peu à peu, toujours renfermé chez lui, ne causant plus avec le 25 vicaire. Il allait à l'église, mais il ne se mettait pas à son banc. Il était si fort, qu'il résista huit ou dix ans à cette morne agonie.

“ Ses promenades se bornaient à faire quelques pas sous les hauts tilleuls qui abritaient le manoir. Or, un jour, il 30 vit à l'horizon quelque chose d'insolite. C'était le drapeau

tricolore qui flottait sur le clocher de Tréguier ; la révolution de juillet¹ venait de s'accomplir. Quand il apprit que le roi était parti, il comprit mieux que jamais qu'il avait été de la fin d'un monde. Ce devoir professionnel, auquel il avait
5 tout sacrifié, devenait sans objet. Il ne regretta pas de s'être attaché à une idée trop haute du devoir ; il ne songea pas qu'il aurait pu s'enrichir comme les autres ; mais il douta de tout, excepté de Dieu. Les carlistes² de Tréguier allaient répétant partout que cela ne durerait pas, que le roi
10 légitime allait revenir. Il souriait de ces folles prédictions. Il mourut peu après, assisté par le vicaire, qui lui commenta ce beau passage qu'on lit à l'office des morts : " Ne soyez pas comme les païens, qui n'ont pas d'espérance."

"Après sa mort, sa fille se trouva sans ressources. On
15 s'entendit pour qu'elle fût placée à l'hospice ; c'est là que tu l'as vue. Maintenant, sans doute, elle est morte aussi, et d'autres ont occupé son lit à l'hôpital général."

¹ The Revolution of July, 1830, resulted in the overthrow of the elder branch of the Bourbon family. Charles X. was driven into exile and Louis-Philippe came to the throne.

² *I. e.* the extreme royalists. The Carlists are, properly speaking, the faction in Spain which has tried on various occasions to place Don Carlos (1788-1855) or his descendants of the same name upon the throne.

II

PRIÈRE SUR L'ACROPOLE — SAINT RENAN — MON ONCLE PIERRE — LE BONHOMME SYSTÈME ET LA PETITE NOËMI

I

JE n'ai commencé d'avoir des souvenirs que fort tard. L'impérieux devoir qui m'obligea, durant les années de ma jeunesse, à résoudre pour mon compte, non avec le laisser aller du spéculatif, mais avec la fièvre de celui qui lutte pour la vie, les plus hauts problèmes de la philosophie et de la religion, ne me laissait pas un quart d'heure pour regarder en arrière. Jeté ensuite dans le courant de mon siècle, que j'ignorais totalement, je me trouvai en face d'un spectacle en réalité aussi nouveau pour moi que le serait la société de Saturne ou de Vénus pour ceux à qui il serait donné de la voir. Je trouvais tout cela faible, inférieur moralement à ce que j'avais vu à Issy et à Saint-Sulpice ; cependant la supériorité de science et de critique d'hommes tels qu'Eugène Burnouf,¹ l'incomparable vie qui s'exhalait de la conversation de M. Cousin, la grande rénovation que l'Allemagne opérait dans presque toutes les sciences historiques, puis les voyages, puis l'ardeur de produire, m'entraînèrent et ne me permirent pas de songer à des années qui étaient déjà loin de moi. Mon séjour en Syrie m'éloigna

¹ Eugène Burnouf (1801-1852), eminent Orientalist, professor at the *Collège de France*. An article on him by Renan will be found in *Questions contemporaines*, p. 155.

encore davantage de mes anciens souvenirs. Les sensations entièrement nouvelles que j'y trouvai, les visions que j'y eus d'un monde divin, étranger à nos froides et mélancoliques contrées, m'absorbèrent tout entier. Mes rêves, pendant quelque temps, furent la chaîne brûlée de Galaad, le pic de Safed, où apparaîtra le Messie ; le Carmel et ses champs d'anémones semés par Dieu ; le gouffre d'Aphaca, d'où sort le fleuve Adonis. Chose singulière ! ce fut à Athènes, en 1865, que j'éprouvai pour la première fois un vif sentiment de retour en arrière, un effet comme celui d'une brise fraîche, pénétrante, venant de très loin.

L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux : c'est celui-là. Je n'avais jamais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi. Jusque-là, j'avais cru que la perfection n'est pas de ce monde ; une seule révélation me paraissait se rapprocher de l'absolu. Depuis longtemps, je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot ; cependant la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Évangile,

en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoun. Le monde entier alors me parut barbare. L'Orient me choqua par sa pompe, son ostentation, ses impostures. Les Romains ne furent que de grossiers soldats ; la majesté du plus beau Romain, d'un Auguste, d'un Trajan, ne me sembla 5 que pose auprès de l'aisance, de la noblesse simple de ces citoyens fiers et tranquilles. Celtes, Germains, Slaves m'apparurent comme des espèces de Scythes consciencieux, mais péniblement civilisés. Je trouvai notre moyen âge sans élégance ni tournure, entaché de fierté déplacée et de 10 pédantisme. Charlemagne m'apparut comme un gros palefrenier allemand ; nos chevaliers me semblèrent des lourdauds, dont Thémistocle et Alcibiade eussent souri. Il y a eu un peuple d'aristocrates, un public tout entier composé de connaisseurs, une démocratie qui a saisi des nuances 15 d'art tellement fines que nos raffinés les aperçoivent à peine. Il y a eu un public pour comprendre ce qui fait la beauté des Propylées¹ et la supériorité des sculptures du Parthénon. Cette révélation de la grandeur vraie et simple m'atteignit jusqu'au fond de l'être. Tout ce que j'avais connu jusque- 20 là me sembla l'effort maladroit d'un art jésuitique, un rococo composé de pompe niaise, de charlatanisme et de caricature.

C'est principalement sur l'Acropole que ces sentiments m'assiégeaient. Un excellent architecte avec qui j'avais voyagé avait coutume de me dire que, pour lui, la vérité des 25 dieux était en proportion de la beauté solide des temples qu'on leur a élevés. Jugée sur ce pied-là, Athénée serait au-dessus de toute rivalité. Ce qu'il y a de surprenant, en effet, c'est que le beau n'est ici que l'honnêteté absolue, la

¹ Propylæa, the magnificent "entrances" or gates to the Acropolis built by Pericles.

raison, le respect même envers la divinité. Les parties cachées de l'édifice sont aussi soignées que celles qui sont vues. Aucun de ces trompe-l'œil¹ qui, dans nos églises en particulier, sont comme une tentative perpétuelle pour induire
 5 la divinité en erreur sur la valeur de la chose offerte. Ce sérieux, cette droiture, me faisaient rougir d'avoir plus d'une fois sacrifié à un idéal moins pur. Les heures que je passais sur la colline sacrée étaient des heures de prière. Toute ma
 10 vie repassait, comme une confession générale, devant mes yeux. Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'en confessant mes péchés, j'en venais à les aimer ; mes résolutions de devenir classique finissaient par me précipiter plus que jamais au pôle opposé. Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci :

PRIÈRE QUE JE FIS SUR L'ACROPOLE QUAND JE FUS ARRIVÉ
 A EN COMPRENDRE LA PARFAITE BEAUTÉ

15 "O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches
 20 infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

"Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens² bons et vertueux qui habitent au bord

¹ "Shams."

² For the Cimmericians, a people living in a far land to the west, and unblest by the rays of the sun, see the *Odyssey*, XI. 14. They have been identified by some with the Kymris, the branch of the Celts to which Renan belonged.

d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

“ Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

“ Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie,¹ et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans ; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : “ Salut, étoile de la mer, . . . reine

¹ Eurhythmia, *i.e.* Goddess of Proportion. Note in the following pages that each epithet of Athene is usually explained in the French phrase that accompanies it.

de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes." ou bien :
 "Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Étoile du
 matin. . . ." Tiens, déesse, quand je me rappelle ces
 chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat.
 5 Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme
 que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien
 il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

"Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te
 servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis
 10 le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il
 n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés
 dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers
 ceux qui te servent. . . . Une *pambéotie*¹ redoutable, une
 ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle
 15 de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent,
 qu'ils doivent te faire pitié ! Te souviens-tu de ce Calé-
 donien² qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups
 de marteau pour l'emporter à Thulé ? Ainsi font-ils tous. . . .
 J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô
 20 Théonoé, la vie du jeune dieu que je servis dans mon en-

¹ Pan-Bœotia. The dulness of the Bœotians, supposed to show itself especially in matters of taste, was attributed in antiquity to their thick and foggy atmosphere. Cf. Horace, 2 Ep., I. 242 : —

"Take him to books and poetry, you'll swear
 This king was born in thick Bœotian air."

² The friezes and metopes from the Parthenon, now in the British Museum, were taken to England by Lord Elgin (1766-1841) between 1801 and 1806. Lord Byron wrote a poem, *The Curse of Minerva*, in execration of this deed. See also the well-known stanzas in *Childe Harold* (Canto II., 11-15) : —

"The last, the worst, dull spoiler, who was he ?
 Blush, Caledonia ! such thy son could be !
 England ! I joy no child he was of thine : " etc.

fance ; ils me traitent comme un Évhémère ;¹ ils m'écrivent pour me demander quel but je me suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites.² Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer ; que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

“ Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore,³ où un laid petit Juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout 10 de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait *le Dieu inconnu*.⁴ Eh bien, ce petit Juif l'a emporté ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx,⁵ clairon 15 de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon. 20

“ Toi seule es jeune, ô Cora ;⁶ toi seule es pure, ô

¹ Euhemerus, a Sicilian Greek who lived in the fourth century B.C. and wrote a treatise (now lost) entitled *A History of Things Sacred*, translated into Latin by Ennius. He tried to rationalize mythology and show that the gods of paganism were only superior men who had actually lived and been deified by the fear or admiration of their fellows. His proofs, however, were fantastic, and his *History* has been called a “religious romance,” a phrase that has also been applied to Renan's *Vie de Jésus*.

² From Gr. *τραπεζίτης*, “keeper of an exchange table,” a “banker.” Render the whole phrase: “Forward their commercial interests.”

³ A.D. 53.

⁴ Cf. Acts xvii. 23. For an account of Paul's visit to Athens, see Renan (*Saint Paul*, Ch. VII.).

⁵ Athene is said to have invented the trumpet.

⁶ An unusual epithet for Athene. The name Kora (maiden) was usually given in Attica to Proserpine.

Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos ;¹ tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes : Démocratie,*
 5 toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô
 10 Ergané,² toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sageesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ;³ toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa
 15 conscience ; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisiss d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père
 20 cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches ; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.
 25 "Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe.

* ΑΘΗΝΑΣ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑΣ. Le Bas, *Inscr.*, I. 32^a.

¹ "Champion" or "Defender."

² Literally "Worker," *i.e.* "Patron of the useful arts," one of the most ancient epithets of Athene.

³ Among the groups of statuary on the Acropolis was one representing the birth of Athene from the head of Zeus. See Pausanias, I. 24, 2.

Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories¹ sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : " Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mau- 5
vais génies de la nuit," et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre !² Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

" Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à 10
mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète,³
idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, 15
j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate⁴ de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite⁵ sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, in- 20
tolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à

¹ " Embassies."

² At the end of the Peloponnesian War (B.C. 404), the long walls of Athens were torn down by Lysander to the sound of joyful music.

³ " Primal Leader " (Ἀρχηγέτης). The thought is similar to Dante's " Tu duca," etc. (*Inf.*, II. 140).

⁴ A stylobate is a basement supporting a row of pillars.

⁵ The most famous stylite or pillar-hermit is St. Simeon (d. A.D. 459).

Érechthée,¹ je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippias, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon
5 cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves !

“ Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes
10 d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le
15 plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé
20 la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance croire que l'avenir ne nous jugera pas
25 comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

¹ “ . . . Erechtheus, mighty-souled, whom erst . . .

Athené reared, daughter of Zeus, and placed

At Athens in her own rich-gifted shrine.” — *Iliad*, II. 546-549.

“ Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui. . . . Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

“ Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia,¹ qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella² devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

“ Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.”

¹ Literally “ Church of the Divine Wisdom,” now Mosque of St. Sophia, built in the sixth century at Constantinople (ancient Byzantium).

² The cella is the central room or chamber of an ancient temple.

II

Au fond, quand je m'étudie, j'ai en effet très peu changé ; le sort m'avait en quelque sorte rivé dès l'enfance à la fonction que je devais accomplir. J'étais fait en arrivant à Paris ; avant de quitter la Bretagne, ma vie était écrite d'avance. 5 Bon gré, mal gré, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens contraire, j'étais prédestiné à être ce que je suis, un romantique protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre-à-terre, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bourgeois, 10 un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerv*¹ de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias² qui se mangeait les pattes sans s'en douter. C'est ce que ce grand observateur, Challemeil-Lacour,³ a dit 15 excellentement : " Il pense comme un homme, il sent comme une femme, il agit comme un enfant." Je ne m'en plains pas, puisque cette constitution morale m'a procuré les plus vives jouissances intellectuelles qu'on puisse goûter.

Ma race, ma famille, ma ville natale, le milieu si particulier où je me développai, en m'interdisant les visées bourgeoises et en me rendant absolument impropre à tout ce qui n'est pas le maniement pur des choses de l'esprit, avaient fait de moi un idéaliste, fermé à tout le reste. L'application eût pu varier ; le fond eût toujours été le

¹ Duns Scotus (1274-1308) maintained that " the idea of the *hircocervus* (' stag-goat ') is as real as that of Socrates or Callias," etc. The energy of the Renaissance reaction against scholastic reasoning of this kind appears in the present meaning of the word " dunce " (from Duns).

² A Greek physician of the fifth century B.C., who wrote a work on India.

³ Publicist and statesman (1827-1896).

même. La vraie marque d'une vocation est l'impossibilité d'y forfaire, c'est-à-dire de réussir à autre chose que ce pour quoi l'on a été créé. L'homme qui a une vocation sacrifie tout involontairement à sa maîtresse œuvre. Des circonstances extérieures auraient pu, comme il arrive souvent, 5 dérouter ma vie et m'empêcher de suivre ma voie naturelle ; mais l'absolue incapacité où j'aurais été de réussir à ce qui n'était pas ma destinée eût été la protestation du devoir contrarié, et la prédestination eût triomphé à sa manière en montrant le sujet qu'elle avait choisi absolument impuissant 10 en dehors du travail pour lequel elle l'avait choisi. Toute application intellectuelle, j'y aurais réussi. Toute carrière ayant pour objet la recherche d'un intérêt quelconque, j'y aurais été nul, maladroit, au-dessous du médiocre.

Le trait caractéristique de la race bretonne, à tous ses 15 degrés, est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle, souvent erronée, toujours désintéressée. Jamais race ne fut plus impropre à l'industrie, au commerce. On obtient tout d'elle par le sentiment de l'honneur ; ce qui est lucre lui paraît peu digne du galant homme ; l'occupation 20 noble est à ses yeux celle par laquelle on ne gagne rien, par exemple celle du soldat, celle du marin, celle du prêtre, celle du vrai gentilhomme qui ne tire de sa terre que le fruit convenu par l'usage sans chercher à l'augmenter, celle du magistrat, celle de l'homme voué au travail de la pensée. 25 Au fond de la plupart de ses raisonnements, il y a cette opinion, fautive sans doute, que la fortune ne s'acquiert qu'en exploitant les autres et en pressurant les pauvres. La conséquence d'une telle manière de voir, c'est que le riche n'est pas très considéré ; on estime beaucoup plus l'homme qui se 30 consacre au bien public ou qui représente l'esprit du pays.

Ces braves gens s'indignent contre la prétention qu'ont ceux qui font leur fortune de rendre par surcroît un service social. Quand on leur avait dit autrefois : " Le roi fait cas des Bretons," cela leur suffisait. Le roi jouissait pour eux, était riche pour eux. Persuadés que ce que l'on gagne est pris sur un autre, ils tenaient l'avidité pour chose basse. Une telle conception d'économie politique est devenue très arriérée ; mais le cercle des opinions humaines y ramènera peut-être un jour. Grâce, au moins, pour les petits groupes de survivants d'un autre monde, où cette inoffensive erreur a entretenu la tradition du sacrifice ! N'améliorez pas leur sort, ils ne seraient pas plus heureux ; ne les enrichissez pas, ils seraient moins dévoués : ne les gênez pas pour les faire aller à l'école primaire, ils y perdraient peut-être quelque chose de leurs qualités et n'acquerraient pas celles que donne la haute culture ; mais ne les méprisez pas. Le dédain est la seule chose pénible pour les natures simples ; il trouble leur foi au bien ou les porte à douter que les gens d'une classe supérieure en soient bons appréciateurs.

Cette disposition, que j'appellerais volontiers romantisme moral, je l'eus au plus haut degré, par une sorte d'atavisme. J'avais reçu, avant de naître, le coup de quelque fée. Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante. " Il veut vivre, il veut vivre ! criait-elle. A peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'est soulevée." Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient : " Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les

deux bras s'élançèrent !” Dès lors, j'étais aimé des fées, et je les aimais. Ne riez pas de nous autres Celtes.¹ Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plon- 5 geons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini. La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme. Cette race a au cœur une éternelle source de folie. Le “ royaume de féerie,”¹⁰ le plus beau qui soit en terre, est son domaine. Seule, elle sait remplir les bizarres conditions que la fée Gloriande impose à qui veut y entrer. Le cor qui ne résonne que touché par des lèvres pures, le hanap magique² qui n'est plein que pour l'amant fidèle, n'appartiennent vraiment qu'à nous. 15

La religion est la forme sous laquelle les races celtiques dissimulent leur soif d'idéal ; mais l'on se trompe tout à fait quand on croit que la religion est pour elles une chaîne, un assujettissement. Aucune race n'a le sentiment religieux plus indépendant. Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle, et par 20 suite de l'appui que les Normands de France donnèrent au siège de Rome, que le christianisme breton fut entraîné bien nettement dans le courant de la catholicité. Il n'eût fallu que quelques circonstances favorables pour que les Bretons de France fussent devenus protestants, comme leurs frères 25

¹ See, for the Celtic character, the important essay of Renan already quoted (*Essais de morale et de critique*, pp. 375-456). A comparison of this essay with Matthew Arnold's essay on the *Study of Celtic Literature* will furnish interesting evidence of Arnold's indebtedness, for the intellectual content of his work, to French sources.

² For the various forms of this legend see Child's *Ballads*, Vol. I., 257-271.

les Gallois¹ d'Angleterre. Au xvii^e siècle, notre Bretagne française fut tout à fait conquise par les habitudes jésuitiques et le genre de piété du reste du monde. Jusque-là, la religion y avait eu un cachet absolument à part.

5 C'est surtout par le culte des saints qu'elle était caractérisée. Entre tant de particularités que la Bretagne possède en propre, l'hagiographie locale est sûrement la plus singulière. Quand on visite à pied le pays, une chose frappe au premier coup d'œil. Les églises paroissiales, où se fait
10 le culte du dimanche, ne diffèrent pas essentiellement de celles des autres pays. Que si l'on parcourt la campagne, au contraire, on rencontre souvent dans une seule paroisse jusqu'à dix et quinze chapelles, petites maisonnettes n'ayant le plus souvent qu'une porte et une fenêtre, et dédiées à
15 un saint dont on n'a jamais entendu parler dans le reste de la chrétienté. Ces saints locaux, que l'on compte par centaines, sont tous du v^e ou du vi^e siècle, c'est-à-dire de l'époque de l'émigration ; ce sont des personnages ayant pour la plupart réellement existé, mais que la légende a
20 entourés du plus brillant réseau de fables. Ces fables, d'une naïveté sans pareille, vrai trésor de mythologie celtique et d'imaginations populaires, n'ont jamais été complètement écrites. Les recueils édifiants faits par les bénédictins et les jésuites, même le naïf et curieux écrit d'Albert Legrand,
25 dominicain de Morlaix, n'en présentent qu'une faible partie. Loin d'encourager ces vieilles dévotions populaires, le clergé ne fait que les tolérer ; s'il le pouvait, il les supprimerait. Il sent bien que c'est là le reste d'un autre monde, d'un monde peu orthodoxe. On vient, une fois par an, dire la
30 messe dans ces chapelles ; les saints auxquels elles sont

¹ "Welsh."

dédiées sont trop maîtres du pays pour qu'on songe à les chasser ; mais on ne parle guère d'eux à la paroisse. Le clergé laisse le peuple visiter ces petits sanctuaires selon les rites antiques, y venir demander la guérison de telle ou telle maladie, y pratiquer ses cultes bizarres ; il feint de s'ignorer. Où donc est caché le trésor de ces vieilles histoires ? Dans la mémoire du peuple. Allez de chapelle en chapelle ; faites parler les bonnes gens, et, s'ils ont confiance en vous, ils vous conteront, moitié sur un ton sérieux, moitié sur le ton de la plaisanterie, d'inappréciables récits, dont la mythologie comparée et l'histoire sauront tirer un jour le plus riche parti.

Ces récits eurent la plus grande influence sur le tour de mon imagination. Les chapelles dont je viens de parler sont toujours solitaires, isolées dans des landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues tout à fait déserts. Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois je prenais la fuite éperdu, comme poursuivi par les génies du passé. D'autres fois, je regardais, par la porte à demi enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêves sans fin. La physionomie étrange, terrible de ces saints, plus druides que chrétiens, sauvages, vindicatifs, me poursuivait comme un cauchemar. Tout saints qu'ils étaient, ils ne laissaient pas d'être parfois sujets à d'étranges faiblesses. Grégoire de Tours¹ nous a conté l'histoire de ce Winnoch, qui passa par Tours en allant à Jérusalem, portant pour tout vêtement des peaux de brebis dépouillées de leur laine. Il

¹ Gregory, Bishop of Tours (573-595), and author of a *Historia ecclesiastica Francorum*.

parut si pieux, qu'on le garda et qu'on le fit prêtre. Il ne mangeait que des herbes sauvages et portait le vase de vin à sa bouche de telle façon qu'on aurait dit que c'était seulement pour l'effleurer. Mais la libéralité des dévots lui
 5 ayant souvent apporté des vases remplis de cette liqueur, il prit l'habitude d'en boire, et on le vit plusieurs fois ivre. Le diable s'empara de lui à tel point qu'armé de couteaux, de pierres, de bâtons, de tout ce qu'il pouvait saisir, il poursuivait les gens qu'il voyait. On fut obligé de l'attacher
 10 avec des chaînes dans sa cellule. Ce fut un saint tout de même. Saint Cadoc, saint Iltud, saint Conéry, saint Renan ou Ronan,¹ m'apparaissaient de même comme des espèces de géants. Plus tard, quand je connus l'Inde, je vis que mes saints étaient de vrais *richis*,² et que par eux j'avais
 15 touché à ce que notre monde aryen a de plus primitif, à l'idée de solitaires maîtres de la nature, la dominant par l'ascétisme et la force de la volonté.

Naturellement, le dernier saint que je viens de citer était celui qui me préoccupait le plus ; puisque son nom était celui
 20 que je portais.* Entre tous les saints de Bretagne il n'y en a pas, du reste, de plus original. On m'a raconté deux ou trois fois sa vie, et toujours avec des circonstances plus extraordinaires les unes que les autres. Il habitait la Cornouaille, près de la petite ville qui porte son nom (Saint-Renan). C'était
 25 un esprit de la terre plus qu'un saint. Sa puissance sur les éléments était effrayante. Son caractère était violent et un peu bizarre ; on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce

* La forme ancienne est Ronan, qui se retrouve dans les noms de lieu, *Loc-Ronan*, les eaux de Saint-Ronan (pays de Galles), etc.

¹ Cf. title of Scott's novel, *St. Ronan's Well*.

² *Rishi*, a patriarchal sage ; tradition assigns to different *rishis* the authorship of the Vedic hymns, etc.

qu'il voudrait. On le respectait ; mais cette obstination à marcher seul dans sa voie inspirait une certaine crainte ; si bien que, le jour où on le trouva mort sur le sol de sa cabane, la terreur fut grande alentour. Le premier qui, en passant, regarda par la fenêtre ouverte et le vit étendu par terre, s'en- 5
fuit à toutes jambes. Pendant sa vie, il avait été si volontaire, si particulier, que nul ne se flattait de pouvoir deviner ce qu'il désirait que l'on fit de son corps. Si l'on ne tombait pas juste, on craignait une peste, quelque engloutissement de ville, un pays tout entier changé en marais, tel ou tel de ces fléaux 10
dont il disposait de son vivant. Le mener à l'église de tout le monde eût été chose peu sûre. Il semblait parfois l'avoir en aversion. Il eût été capable de se révolter, de faire un scandale. Tous les chefs étaient assemblés dans la cellule, autour du grand corps noir, gisant à terre, quand l'un d'eux 15
ouvrit un sage avis : " De son vivant, nous n'avons jamais pu le comprendre ; il était plus facile de dessiner la voie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées ; mort, qu'il fasse encore à sa tête. Abattons quelques arbres ; faisons un chariot, où nous attellerons quatre bœufs. Il 20
saura bien les conduire à l'endroit où il veut qu'on l'enterre." Tous approuvèrent. On ajusta les poutres, on fit les roues avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes,¹ et on posa le saint dessus.

Les bœufs, conduits par la main invisible de Ronan, mar- 25
chèrent droit devant eux, au plus épais de la forêt. Les arbres s'inclinaient ou se brisaient sous leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivé enfin au centre de la forêt, à l'endroit où étaient les plus grands chênes, le chariot

¹ *on fit . . . chênes*, " the wheels were made of solid cross-sections sawn out of great oaks."

s'arrêta. On comprit ; on enterra le saint et on bâtit son église en ce lieu.

De tels récits me donnèrent de bonne heure le goût de la mythologie. La naïveté avec laquelle on les prenait reportait
5 à des milliers d'années en arrière. On me conta la façon dont mon père, dans son enfance, fut guéri de la fièvre. Le matin, avant le jour, on le conduisit à la chapelle du saint qui en guérissait. Un forgeron vint en même temps, avec sa forge, ses clous, ses tenailles. Il alluma son fourneau, rougit
10 ses tenailles, et, mettant le fer rouge devant la figure du saint : " Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, dit-il, je vais te ferrer comme un cheval." Le saint obéit sur-le-champ. La sculpture en bois a été longtemps florissante en Bretagne. Ces statues de saints sont d'un réalisme étonnant ; pour des
15 imaginations plastiques, elles vivent. Je me souviens d'un brave homme, pas beaucoup plus fou que les autres, qui s'échappait quand il pouvait, le soir. Le matin, on le trouvait dans les églises en bras de chemise, suant sang et eau. Il avait passé la nuit à déclouer les christes en croix et à tirer
20 les flèches du corps des saint Sébastien.

Ma mère, qui par un côté était Gasconne (mon grand-père du côté maternel était de Bordeaux), racontait ces vieilles histoires avec esprit et finesse, glissant avec art entre le réel et le fictif, d'une façon qui impliquait qu'au
25 fond tout cela n'était vrai qu'en idée. Elle aimait ces fables comme Bretonne, elle en riait comme Gasconne, et ce fut là tout le secret de l'éveil et de la gaieté de sa vie. Quant à moi, ce milieu étrange m'a donné pour les études historiques les qualités que je peux avoir. J'y ai pris une sorte
30 d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que
"notres oreilles n'entendent pas. L'essence de la critique

est de savoir comprendre des états très différents de celui où nous vivons. J'ai vu le monde primitif. En Bretagne, avant 1830, le passé le plus reculé vivait encore. Le xiv^e, le xv^e siècle étaient le monde qu'on avait journallement sous les yeux dans les villes. L'époque de l'émigration galloise (v^e et vi^e siècles) était visible dans les campagnes pour un œil exercé. Le paganisme se dégageait derrière la couche chrétienne, souvent fort transparente. A cela se mêlaient des traits d'un monde plus vieux encore, que j'ai retrouvés chez les Lapons. En visitant, en 1870, avec le prince Napoléon,¹ les huttes d'un campement de Lapons, près de Tromsø, je crus plus d'une fois, dans des types de femmes et d'enfants, dans certains traits, dans certaines habitudes, voir ressusciter devant moi mes plus anciens souvenirs. L'idée me vint que, dans les temps antiques, il put y avoir des mélanges entre des branches perdues de la race celtique et les races analogues aux Lapons qui couvraient le sol à leur arrivée. Ma formule ethnique serait de la sorte : " Un Celte, mêlé de Gascon, mâtiné² de Lapon." Une telle formule devrait, je crois, représenter, d'après les théories des anthropologistes, le comble du crétinisme et de l'imbécillité ; mais ce que l'anthropologie traite de stupidité chez les vieilles races incomplètes n'est souvent qu'une force extraordinaire d'enthousiasme et d'intuition.

¹ Prince Napoleon (cousin of Napoleon III.) and Renan were summoned back abruptly from this trip by the outbreak of the Franco-Prussian War (July, 1870). " J'étais à Tromsø, où le plus splendide paysage de neige des mers polaires me faisait rêver aux fies des Morts de nos ancêtres celtes et germaines, quand j'appris cette horrible nouvelle," etc. (*Ref. intel. et mor.*, p. 175.)

² " With a mongrel dash of Laplander."

III

Tout me prédestinait donc bien réellement au romantisme, je ne dis pas au romantisme de la forme (je compris assez vite que le romantisme de la forme est une erreur ; que, s'il y a deux manières de sentir et de penser, il n'y a
 5 qu'une seule forme pour exprimer ce qu'on pense et ce qu'on sent), mais au romantisme de l'âme et de l'imagination, à l'idéal pur. Je sortais de la vieille race idéaliste en ce qu'elle avait de plus authentique. Il y a dans le pays de
 10 Goëlo où d'Avaugour, sur le Trieux, un endroit que l'on appelle le Lédano, parce que, là, le Trieux s'élargit et forme une lagune avant de se jeter dans la mer. Sur le bord du Lédano est une grande ferme qui s'appelait Keranbélec ou Meskanbélec. Là était le centre du clan des Renan, bonnes
 15 gens venues du Cardigan, sous la conduite de Fragan, vers l'an 480. Ils vécurent là treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations, dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi. Pas un de ces braves gens n'a
 20 cherché, comme disaient les Normands, à *gaaingner* ;¹ aussi restèrent-ils toujours pauvres. Mon incapacité d'être méchant, ou seulement de le paraître, vient d'eux. Ils ne connaissaient que deux genres d'occupations, cultiver la terre et se hasarder en barque dans les estuaires et les archipels de rochers que forme le Trieux à son embouchure. Peu
 25 avant la Révolution, trois d'entre eux grèèrent une barque en commun et se fixèrent à Lézardrieux. Ils vivaient en-

¹ Norman pronunciation of *gagner*. Michelet says of the Normans that their own province being too small for them, "Il leur fallait aller, comme ils disaient, *gaaignant* par l'Europe."

semble sur la barque, le plus souvent retirée dans une anse du Lédano ; ils naviguaient à leur plaisir et quand la fantaisie leur en prenait. Ce n'étaient pas des bourgeois, car ils n'étaient pas jaloux des nobles, c'étaient des marins aisés et ne dépendant de personne. 5

Mon grand-père, l'un d'eux, fit une étape de plus dans la vie citadine ; il vint à Tréguier. Quand éclata la Révolution, il se montra patriote ardent, mais honnête. Il avait quelque argent ; tous ceux qui étaient dans la même situation que lui achetèrent des biens nationaux : ¹ quant à lui, il n'en voulut pas ; il trouvait ces biens mal acquis. Il n'estimait pas honorable de faire par surprise de grands gains n'impliquant aucun travail. Les événements de 1814 et 1815 le mirent hors de lui. Hegel ² n'avait pas encore découvert que le vainqueur a toujours raison, et, en tout cas, ¹⁵ le bonhomme aurait eu peine à comprendre que c'était la France qui avait vaincu à Waterloo.³ Il me réservait le

¹ Property confiscated at the time of the Revolution, chiefly from the clergy and the *émigrés* (see note, p. 36). The church property, which alone amounted, according to a recent estimate, to a fifth of the total wealth of France, was in part sold by the government at auction and in part used to guarantee its issues of paper money (*assignats*). The clergy, deprived of their belongings, were made into a body of state officials (*constitution civile du clergé*, July, 1790), and as such forced to take an oath of allegiance. A great majority of the priests, however, refused (*prêtres insermentés*). An outer reconciliation between church and state was reached in the "Concordat" of 1801 (see note, p. 22). But the confiscations of the Revolution are at the beginning of that warfare which has been carried on almost unremittingly during the past century between the radicals (*anticléricals*) and the church party (*cléricaux*),—a warfare which is perhaps the most prominent and certainly the most unfortunate feature of French politics.

² 1770-1831. Next to Kant, the most important of modern German philosophers. The writings of Renan himself are one of the chief channels through which Hegelian influences penetrated into France.

³ The reference is to a passage of Cousin who, when a young man, interpreted Hegel to the French public: "Il n'y a eu à Waterloo ni vainqueurs

privilège de ces belles théories, dont je commence du reste à me déguster. Le soir du 19 mars 1815, il vint voir ma mère : "Demain matin, dit-il, lève-toi de bonne heure et regarde la tour." Effectivement, pendant la nuit, le sacristain n'ayant pas voulu donner la clef de la tour, il avait
5 escaladé, avec quelques autres patriotes, une forêt d'arcs-boutants et de clochetons, au risque de se rompre vingt fois le cou, pour arborer le drapeau national. Quelques mois après, quand le drapeau contraire l'eut emporté, à la lettre
10 il perdit la raison. Il sortit dans la rue avec une énorme cocarde tricolore. "Je voudrais bien savoir, dit-il, qui est-ce qui va venir m'arracher cette cocarde." On l'aimait dans le quartier. "Personne, capitaine, personne," lui répondit-on, et on le ramena doucement par le bras à la maison. Mon
15 père partageait les mêmes sentiments. Il fit les campagnes de l'amiral Villaret-Joyeuse.¹ Pris par les Anglais, il passa plusieurs années sur les pontons. Chaque année, sa jouissance était d'aller, le jour où l'on tirait au sort, humilier les recrues nouvelles de ses souvenirs de volontaire. Regardant
20 d'un œil de mépris ceux qui mettaient la main dans l'urne : "Autrefois, disait-il, nous ne faisons pas ainsi." Et il haussait ostensiblement les épaules sur la décadence des temps.

C'est par ce que j'ai vu de ces excellents marins et ce que j'ai lu et entendu des paysans de Lithuanie ou même de Po-
25 logne, que j'ai formé mes idées sur la vertu innée de nos races, quand elles sont organisées selon le type du clan primitif. On ne comprendra jamais ce qu'il y avait de bonté

ni vaincus; ce qui a triomphé, c'est la civilisation européenne et la charte," etc.

¹ 1750-1812. He made a gallant but unsuccessful defence of Martinique against the English (1809).

dans ces vieux Celtes, et même de politesse et de douceur de mœurs. J'en ai vu encore le modèle expirant, il y a une trentaine d'années, dans la jolie petite île de Bréhat, avec ses mœurs patriarcales, dignes du temps des Phéaciens.¹ Le désintéressement, l'incapacité pratique de ces braves 5 gens, dépassaient toute imagination. Ce qui montrait leur noblesse, c'est que, dès qu'ils voulaient faire quelque chose qui ressemblât à un négoce, ils étaient sûrement trompés. Depuis que le monde existe, jamais on ne se ruina avec plus de fougue, plus d'imagination, plus d'entrain, plus de gaieté. 10 C'était un feu roulant de paradoxes pratiques, d'amusantes fantaisies. Impossible de mépriser plus joyeusement toutes les lois du bon sens positif et de la saine économie.

— Maman, demandai-je un jour à ma mère, dans les dernières années de sa vie, est-ce que vraiment tous ceux de 15 notre famille que vous avez connus étaient aussi réfractaires à la fortune que ceux que j'ai connus moi-même ?

— Tous pauvres comme Job, me répondit-elle. A quoi penses-tu donc ? Comment veux-tu qu'il en fût autrement ? Aucun d'eux ne naquit riche et aucun d'eux n'a pillé ni ran- 20 çonné personne. En ce temps-là, il n'y avait de riches que le clergé et les nobles. Il y a pourtant une exception, c'est Z... , qui est devenu millionnaire. Ah ! celui-là est un homme considéré, bien établi dans le monde, presque un député, susceptible au moins de l'être. 25

— Comment donc Z... a-t-il fait une fortune considérable, quand tous autour de lui sont restés pauvres ?

— Je ne peux pas te dire cela... Il y a des gens qui naissent pour être riches, d'autres qui ne le seront jamais. Il faut avoir des griffes, se servir le premier. Or c'est ce que 30

¹ For the idyllic manners of the Pheacians see the *Odyssey*, *passim*.

nous n'avons jamais su faire. Dès qu'il s'agit de prendre la meilleure portion sur le plat qui passe, notre politesse naturelle s'y oppose. Aucun de tes ascendants n'a gagné d'argent. Ils n'ont rien pris à la masse, n'ont pas appauvri le monde. Ton grand-père ne voulut pas suivre l'exemple des autres, acheter des biens nationaux. Ton père était comme tous les marins. La preuve qu'il était né pour naviguer et se battre, c'est qu'il avait une complète inaptitude pour les affaires. Quand tu vins au monde, nous étions si tristes, que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement. Les marins, vois-tu, ne ressemblent pas au reste du monde. J'en ai vu qui, au début de leur engagement, avaient entre les mains des sommes assez fortes. Ils imaginaient un divertissement singulier. Ils faisaient chauffer les écus dans un poêlon, puis les jetaient dans la rue, riant aux éclats des efforts de la canaille pour s'en saisir. C'était une façon de marquer qu'on ne se fait pas tuer pour des pièces de six francs, et que le courage et le devoir ne se payent pas. Et ton pauvre oncle Pierre, en voilà encore un qui m'a donné du souci. O ciel !

— Parlez-moi de lui, dis-je ; je ne sais pourquoi je l'aime.

— Tu l'as vu un jour ; il nous rencontra près du pont ; il te salua ; mais tu étais trop respecté dans le pays ; il n'osa te parler, et je ne voulus pas te dire. C'était la meilleure créature de Dieu ; mais on ne put jamais l'astreindre à travailler. Il était toujours par voies et par chemins, passant ses jours et ses nuits dans les cabarets ; avec cela, bon et honnête ; mais il fut impossible de lui donner un état. Tu ne peux te figurer comme il était charmant avant que la vie qu'il menait l'eût épuisé. Il était adoré dans le pays, on se l'arrachait. Ce qu'il savait de contes, de proverbes,

d'histoires à faire mourir de rire ne peut se concevoir. Tout le pays le suivait. Avec cela, assez instruit ; il avait beaucoup lu. Dans les cabarets, on faisait cercle autour de lui, on l'applaudissait. Il était la vie, l'âme, le boute-en-train de tout le monde.¹ Jusque-là *les Quatre fils d'Aymon*² et *5 Renaud de Montauban*³ avaient eu la vogue. On connaissait tous ces vieux personnages, on savait leur vie par cœur ; chacun avait son héros particulier pour lequel il se passionnait. Pierre fit connaître des histoires moins vieilles, qu'il prenait dans les livres, mais qu'il accommodait au goût du pays. 10

“ Nous avons alors une assez bonne bibliothèque. Quand vinrent les Pères de la mission, sous Charles X, le prédicateur fit un si beau sermon contre les livres dangereux, que chacun brûla tout ce qu'il avait de volumes chez lui. Le missionnaire avait dit qu'il valait mieux en brûler plus que 15 moins, et que d'ailleurs tous pouvaient être dangereux selon les circonstances. Je fis comme tout le monde ; mais ton père en jeta plusieurs sur le haut de la grande armoire. “Ceux-là sont trop jolis,”³ me dit-il. C'étaient *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *le Diable boiteux*.⁴ Pierre les dénicha 20 en cet endroit. Il les lisait aux gens du peuple et aux gens du port. Toute notre bibliothèque y a passé. De la sorte il

¹ Render: “Life and soul of every gathering.”

² Renaud was one of the four sons of Aymon. Both of these stories go back to mediæval *Chansons de geste*. Parts of them have found literary expression in poets like Ariosto. On the other hand, popular versions of them in publications like *la Bibliothèque Bleue* have enjoyed immense popularity among the European peasantry.

³ The whole incident reminds us of the burning of Don Quixote's books by the priest and barber (Pt. I., Chap. VI.). In Cervantes the mediæval tale of adventure, *Amadis of Gaul*, is spared for much the same reasons that Don Quixote itself is spared by Renan's father.

⁴ *Gil Blas* and *le Diable boiteux* are both by Alain-René Lesage (1668-1747). The latter work is imitated from the Spanish of Guevara.

mangea le peu qu'il avait, une petite aisance, et devint un pur vagabond ; ce qui ne l'empêchait pas d'être doux, excellent, incapable de faire du mal à une mouche.

— Mais pourquoi, dis-je, ses tuteurs ne le firent-ils pas embarquer comme marin ? Cela l'eût entraîné et réglé un peu.

— C'aurait été impossible ; tout le peuple l'eût suivi ; on l'aimait trop. Si tu savais comme il avait de l'imagination. Pauvre Pierre ! je l'aimais tout de même ; je l'ai vu parfois
10 si charmant ! Il y avait des moments où un mot de lui vous faisait pâmer de rire. Il possédait une façon d'ironie, une manière de plaisanter sans qu'on fût averti, ni que rien préparât le trait, que je n'ai vues à personne. Je n'oublierai jamais le soir où l'on vint m'avertir qu'on l'avait trouvé
15 mort au bord du chemin de Langoat. J'allai, je le fis habiller proprement. On l'enterra ; le curé me dit de bien bonnes paroles sur la mort de ces vagabonds, dont le cœur n'est pas toujours aussi loin de Dieu que l'on pourrait croire."

20 Pauvre oncle Pierre ! j'ai bien souvent pensé à lui. Cette tardive estime sera sa seule récompense. Le paradis métaphysique ne serait pas sa place. Son imagination, son entrain, sa sensualité vive, firent de lui, dans son milieu, une apparition à part. Le caractère de mon père ne
25 ressemblait nullement au sien. Mon père était plutôt doux et mélancolique. Il me donna le jour, vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie
30 du banc de quart.

IV

Je touchais par ma grand'mère maternelle à un monde de bourgeoisie beaucoup plus rangée. Ma bonne maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle avait été extrêmement jolie. Je l'ai connue dans ses dernières années, gardant toujours 5 la mode du moment où elle devint veuve. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que *mademoiselle*.¹ Les dames nobles l'avaient en haute estime. Quand elles rencontraient ma sœur Henriette, elles la caressaient : "Ma petite, lui 10 disaient-elles, votre grand'mère était une personne bien recommandable, nous l'aimions beaucoup ; soyez comme elle." En effet, ma sœur l'aimait extrêmement et la prit pour exemple ; mais ma mère, rieuse et pleine d'esprit, différait beaucoup d'elle ; la mère et la fille faisaient en 15 tout le contraste le plus parfait.

Cette bonne bourgeoisie de Lannion était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. Beaucoup de mes tantes restèrent sans se marier, mais n'en étaient pas moins heureuses, grâce à un esprit de sainte enfance qui rendait 20 tout léger. On vivait ensemble, on s'aimait ; on participait aux mêmes croyances. Mes tantes X . . . n'avaient d'autre divertissement que, le dimanche, après les offices, de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de toucher terre. Les grands éclats de rire que cela 25 leur causait les approvisionnaient de joie pour huit jours. La piété de ma grand'mère, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures

¹ "Autrefois, titre qu'on donnait à toute femme mariée qui n'était pas noble" (Littre).

images de cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, deux états qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer.

Quand la Révolution éclata, ma bonne maman l'eut en horreur, et bientôt elle fut à la tête des pieuses personnes qui cachaient les prêtres insermentés.¹ La messe se disait dans son salon. Les dames nobles étant dans l'émigration, elle regardait comme son devoir de les remplacer en cela. La plupart de mes oncles, au contraire, étaient grands patriotes. Quand il y avait des deuils publics, par exemple à propos de la trahison de Dumouriez,² mes oncles laissaient croître leur barbe, sortaient avec des mines consternées, des cravates énormes et des vêtements en désordre. Ma bonne maman avait alors de fines railleries, qui n'étaient pas sans danger : " Ah ! mon pauvre Tanneguy, qu'avez-vous ? quel malheur nous est survenu ? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à ma cousine Amélie ? Est-ce que l'asthme de ma tante Augustine va plus mal ? — Non, ma cousine, la République est en danger. — Ce n'est que cela ? Ah ! mon cher Tanneguy, que vous me soulagez ! Vous m'enlevez un véritable poids de dessus le cœur."

Elle joua ainsi pendant deux ans avec la guillotine, et ce fut miracle si elle y échappa. Elle avait pour compagne de son dévouement une dame Taupin, très pieuse comme elle. Les prêtres alternaient entre sa maison et celle de madame Taupin. Mon oncle Y . . . , très révolutionnaire,

¹ See note 1, p. 75.

² Dumouriez (1739-1823) saved France from foreign invasions by the battles of Jemmapes and Valmy (1792); unsuccessful in his Belgian campaign the following year, he was summoned to appear before the Convention, but betrayed the committee despatched from Paris to notify him of this order, along with the French minister of war, into the hands of the Austrians. Shortly after, he himself was forced to take refuge with the enemy and spent the rest of his life in exile, chiefly in England.

au fond excellent homme, lui disait souvent : " Ma cousine, prenez garde ; si j'étais obligé de savoir qu'il y a des prêtres ou des aristocrates cachés chez vous, je vous dénoncerais." Elle répondait qu'elle ne connaissait que de vrais amis de la République, mais ce qui s'appelle de vrais amis ! . . . 5

C'est, en effet, madame Taupin qui fut guillotinée. Ma mère ne me racontait jamais cette scène sans la plus vive émotion. Elle me montra, dans mon enfance, les lieux où tout s'était passé. Le jour de l'exécution, ma bonne maman emmena toute la famille hors de Lannion, pour ne point 10 participer au crime qui allait s'y accomplir. On se rendit avant le jour à une chapelle située à une demi-lieue de la ville, dans un endroit désert, et dédiée à saint Roch. Beaucoup de personnes pieuses s'y rencontrèrent. Un signal devait les avertir du moment où la tête tomberait, pour que 15 tous fussent en prière quand l'âme de la martyre serait présentée par les anges au trône de Dieu.

Tout cela créait des liens d'une profondeur dont nous n'avons plus l'idée. Ma bonne maman aimait les prêtres, leur courage, leur dévouement. Elle éprouva leur glaciale 20 froideur. Sous le Consulat,¹ quand le culte fut rétabli, le prêtre qu'elle avait caché au péril de sa vie fut nommé curé d'une paroisse près de Lannion. Elle prit ma mère, alors enfant, par la main, et elles firent ensemble un voyage de deux lieues, sous un soleil ardent. Revoir celui qu'elle avait 25 vu officier de nuit chez elle, dans de si tragiques circonstances, lui faisait battre le cœur. L'orgueil sacerdotal, peut-être le sentiment du devoir, inspira au prêtre une étrange conduite. Il la reconnut à peine, la reçut debout et la con-

¹ November, 1799, to May, 1804. In August, 1802, Napoleon was appointed consul for life as a preliminary to being made Emperor.

gédia après deux ou trois paroles. Pas un remerciement, pas une félicitation, pas un souvenir. Il ne lui proposa même pas un verre d'eau. Ma grand'mère pensa défaillir ; elle revint à Lannion avec ma mère, fondant en larmes, soit 5 qu'elle se reprochât une erreur de son cœur de femme, soit qu'elle fût révoltée contre tant d'orgueil. Ma mère ne sut jamais si, dans le sentiment qui lui resta de ce jour, le froissement ou l'admiration l'emportèrent. Peut-être finit-elle par comprendre la sagesse profonde de ce prêtre, qui sembla lui 10 dire brusquement : " Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? " et ne voulut pas reconnaître qu'il dût lui savoir quelque gré du bien qu'elle avait fait. Les femmes admettent difficilement ce degré d'abstraction. L'œuvre se personnifie toujours pour elles en quelqu'un, et elles ont peine à trouver 15 naturel qu'on ait combattu côte à côte sans se connaître ni s'aimer.

Ma mère, gaie, ouverte, curieuse, aimait plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait. A l'insu de ma bonne maman, elle écoutait les chansons patriotiques. Le *Chant du Départ*¹ 20 lui avait fait une vive impression, elle ne récitait jamais le beau vers prononcé par les mères : —

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes . . .

sans que sa voix fût émue. Ces grandes et terribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs, indissolublement liés à l'éveil de 25 sa première jeunesse, quand elle se rappelait tant d'enthousiasmes, tant de joies folles, qui alternaient avec les scènes de terreur, sa vie semblait renaître tout entière. J'ai pris d'elle

¹ A famous Revolutionary song by M. J. Chénier (1764-1811). The different stanzas are supposed to be sung by " Une mère de famille," " Deux vieillards," " Un enfant," etc.

un goût invincible de la Révolution, qui me la fait aimer malgré ma raison et malgré tout le mal que j'ai dit d'elle. Je n'efface rien de ce que j'ai dit ; mais, depuis que je vois l'espèce de rage avec laquelle des écrivains étrangers cherchent à prouver que la révolution française n'a été que honte, 5 folie, et qu'elle constitue un fait sans importance dans l'histoire du monde, je commence à croire que c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux, puisqu'on en est si jaloux.¹

V

Un personnage singulier, qui resta longtemps pour nous une énigme, compta pour quelque chose parmi les causes qui 10 firent de moi, en somme, bien plus un fils de la Révolution qu'un fils des croisés. C'était un vieillard dont la vie, les idées, les habitudes, formaient avec celles du pays le plus singulier contraste. Je le voyais tous les jours, couvert d'un manteau râpé, aller acheter chez une petite marchande pour 15 deux sous de lait dans un vase de fer-blanc. Il était pauvre, sans être précisément dans la misère. Il ne parlait à per-

¹ As may be gathered from the foregoing, Renan's attitude toward the Revolution is somewhat contradictory. He declares in the first flush of youthful enthusiasm: "L'année 1789 sera dans l'histoire de l'humanité une année sainte. . . . Le lieu où l'humanité s'est proclamée, le Jeu de Paume, sera un jour un temple; on y viendra comme à Jérusalem," etc. (*Av. de la sc.*, 494.) In contrast with this we find in his later work plenty of sentences like the following: "Au fond, la Révolution française, qu'on prend toujours comme un fait général de l'histoire du monde . . . est un fait très particulier à la France, un fait gaulois, si j'ose le dire, la conséquence de cette vanité qui fait que le Gaulois supporte tout, excepté l'inégalité des rangs sociaux," etc. For the whole passage cf. Matthew Arnold (*Essays in Criticism*, p. 11): "In spite of the crimes and follies in which it lost itself, the French Revolution derives from the force, truth, and universality of the ideas which it took for its law, . . . a unique and still living power; it is—it will probably long remain—the greatest, the most animating event in history."

sonne ; mais son œil timide avait beaucoup de douceur. Les personnes que des circonstances tout à fait exceptionnelles mettaient en rapport avec lui étaient enchantées de son aménité, de son sourire, de sa haute raison.

5 Je n'ai jamais su son nom, et même je crois que personne ne le savait. Il n'était pas du pays et n'avait aucune famille. Sa paix était profonde, et la singularité de sa vie n'excitait plus que de l'étonnement ; mais ce résultat, il ne l'avait pas
 10 conquis tout d'abord. Il avait fait bien des écoles.¹ Un temps fut où il avait eu des rapports avec les gens du pays, leur avait dit quelques-unes de ses idées ; personne n'y comprit rien. Le mot *système*, qu'il prononça deux ou trois fois, parut drôle. On l'appela *Système*,² et bientôt il n'eut plus
 15 d'autre nom. S'il eût continué, cela eût mal tourné, les enfants lui eussent jeté des pierres. En vrai sage, il se tut, ne dit plus mot à personne et eut le repos. Il sortait tous les jours pour aller acheter ses petites provisions ; le soir, il se promenait dans quelque lieu retiré. Son visage était sérieux, mais non triste, plutôt aimable que malveillant. Dans la
 20 suite, quand je lus la *Vie de Spinoza*³ par Colerus, je vis que j'avais eu sous les yeux dans mon enfance un modèle tout semblable au saint d'Amsterdam. On le laissait tout à fait tranquille ; on le respectait même. Sa résignation, sa mine souriante, paraissaient une vision d'un autre monde. On
 25 ne comprenait pas, mais on sentait en lui quelque chose de supérieur ; on s'inclinait.

¹ " Il a fait une école " = " Il a fait une faute de conduite " (Littré).

² Michelet gives an account (*Notre France*, p. 51) of an old man nicknamed M. Système whom he saw at Tréguier — probably the same person that Renan describes, though in Michelet M. Système's chief passion is not eighteenth-century philosophy, but Celtic grammar.

³ Baruch Spinoza (1632-1677). For an estimate of his importance as a philosopher, see Renan (*Nouvelles ét. d'hist. religieuse*, p. 499).

Il n'allait jamais à l'église et évitait toutes les occasions où il eût fallu manifester une foi religieuse matérielle. Le clergé le voyait de très mauvais œil ; on ne parlait pas contre lui au prône, car il n'y avait pas scandale ; mais, en secret, on ne prononçait son nom qu'avec épouvante. Une circonstance particulière augmentait cette animosité et créait autour du vieux solitaire une sorte d'atmosphère de diaboliques terreurs.

Il possédait une bibliothèque très considérable, composée d'écrits du XVIII^e siècle. Toute cette grande philosophie, qui en somme, a plus fait que Luther et Calvin,¹ était là réunie. Le studieux vieillard la savait par cœur et vivait des petits profits que lui rapportait le prêt de ses volumes à quelque personnes qui lisaient. C'était là pour le clergé une sorte de puits de l'abîme, dont on parlait avec horreur. L'interdiction de lui emprunter des livres était absolue. Le grenier de Système passait pour le réceptacle de toutes les impiétés.

Naturellement je partageais cette horreur, et c'est bien plus tard, quand mes idées philosophiques se furent assises, que je songeai que j'avais eu le bonheur dans mon enfance de voir un véritable sage. Ses idées, je les reconstruisis sans peine en rapprochant quelques mots qui m'avaient paru autrefois inintelligibles, et dont je me souvenais. Dieu était pour lui l'ordre de la nature, la raison intime des choses. Il ne souffrait pas qu'on le niât. Il aimait l'humanité comme représentant la raison, et haïssait la superstition comme la négation de la raison. Sans avoir le souffle poétique que le

¹ The reference is to a verse of Voltaire, the chief representative of the eighteenth-century spirit, who says of himself: " J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin."

xix^e siècle a su ajouter à ces grandes vérités, Système, j'en suis sûr, vit très haut et très loin. Il était dans le vrai. Loin de méconnaître Dieu, il avait honte pour ceux qui s'imaginent le toucher. Perdu dans une paix profonde et une sincère humilité, il voyait les erreurs des hommes avec plus de pitié que de haine. Il était évident qu'il méprisait son siècle. La renaissance de la superstition, qu'il avait crue enterrée par Voltaire et Rousseau, lui semblait, dans la génération nouvelle, le signe d'un complet abêtissement.

10 Un matin, on le trouva mort dans sa pauvre chambre, au milieu de ses livres empilés. C'était après 1830 ; le maire lui fit le soir des funérailles décentes. Le clergé acheta toute sa bibliothèque à vil prix et la fit détruire. On ne découvrit dans sa commode aucun papier qui pût aider à
15 percer le mystère qui l'entourait. Seulement, dans un coin, on trouva soigneusement enveloppé un bouquet de fleurs desséchées, liées par un ruban tricolore. On crut d'abord à quelque souvenir d'amour, et plusieurs brodèrent sur ce canevas le roman de l'inconnu : mais le ruban tricolore
20 troublait une telle hypothèse. Ma mère ne croyait nullement que ce fût là l'explication véritable. Quoiqu'elle eût un respect instinctif pour Système, elle me disait toujours : "C'est un vieux terroriste. Je me figure par moments l'avoir vu en 1793. Et puis il a juste les allures et les idées
25 de M. . . , qui terrorisa Lannion et y tint la guillotine en permanence tant que dura Robespierre."

Il y a quinze ou vingt ans, je lus, aux *faits divers* d'un journal, à peu près ce qui suit :

Hier, dans une rue écartée, au fond du faubourg Saint-Jacques, 30 s'est éteint presque sans agonie un vieillard dont l'existence intriguait fort le voisinage. Il était respecté dans le quartier comme un modèle

de bienfaisance et de bonté; mais il évitait tout ce qui eût pu mettre sur la voie de son passé. Quelques livres, le *Catéchisme* de Volney,¹ des volumes dépareillés de Rousseau,² étaient épars sur la table. Une malle composait tout son avoir. Le commissaire de police, appelé à l'ouvrir, n'y a trouvé que quelques pauvres effets, parmi lesquels un bouquet fané, enveloppé avec soin dans un papier sur lequel était écrit : *Bouquet que je portai à la fête de l'Être suprême, 20 prairial, an II.*³

Ce fut là pour moi un trait de lumière. Je ne doutai pas que le bouquet de Système ne se rattachât au même souvenir. Je me rappelai les rares adeptes de l'Église jacobine¹⁰ que j'avais pu connaître, leur ardente conviction, leur attachement sans borne aux souvenirs de 1793 et 1794, leur impuissance à parler d'autre chose. Ce rêve d'une année fut si ardent, que ceux qui l'avaient traversé ne purent désormais rentrer dans la vie. Ils restèrent sous¹⁵ le coup d'une idée fixe, mornes, frappés de stupéfaction; ils avaient le *delirium tremens* des ivresses sanglantes. C'étaient des croyants absolus; le monde, qui n'était plus à leur diapason, leur semblait vide et enfantin. Demeurés seuls debout comme les restes d'un monde de géants,²⁰ chargés de la haine du genre humain, ils n'avaient plus de commerce possible avec les vivants. Je compris l'effet que fit Lakanal⁴ quand il revint d'Amérique en 1833 et qu'il apparut à ses confrères de l'Académie des sciences morales

¹ Volney (1757-1820), chiefly distinguished as a traveller. The work here referred to, *Catéchisme de la loi naturelle*, appeared in 1793.

² Taine says that the *Contrat social* by Rousseau (1712-1778) was the "Bible and Koran" of the Jacobins (Revolutionary radicals) of 1793.

³ June 8, 1794. For a description of this *fête* see Carlyle's *French Revolution*, Book VI., Chap. IV.

⁴ Lakanal (1762-1845) was forced to take refuge in America during the Restoration for having, as member of the Convention, voted the death of Louis XVI. (1793).

et politiques comme un fantôme. . . . Je compris Daunou¹ et son obstination à voir dans M. Cousin, dans M. Guizot,² les plus dangereux des jésuites. Par un contraste assez ordinaire, ces survivants, parfois hideux, de luttes titaniques
 5 étaient devenus des agneaux. L'homme n'a pas besoin, pour être bon, d'avoir trouvé une base logique à sa bonté. Les plus cruels inquisiteurs du moyen âge, Conrad de Marbourg,³ par exemple, étaient les plus doux des hommes. C'est ce qu'on verra quand notre grand maître, M. Victor
 10 Hugo, donnera son *Torquemada*,⁴ et montrera comment on peut devenir brûleur d'hommes par sensibilité, par charité.*

VI

Quoique l'éducation religieuse et prématurément sacerdotale qui m'était donnée ait empêché pour moi les liaisons de jeunesse avec des personnes d'un autre sexe, j'avais des
 15 petites amies d'enfance dont une surtout m'a laissé un profond souvenir. Très tôt, le goût des jeunes filles fut vif en moi. Je les préférais de beaucoup aux petits garçons.

* J'écrivais ceci en 1876. La belle œuvre de M. Victor Hugo a paru depuis.

¹ Pierre Daunou (1761-1840), an uncompromising advocate of the eighteenth-century tradition in philosophy and literature, into which he initiated the youthful Sainte-Beuve.

² Guizot, F.-P.-G. (1787-1874), historian and statesman. Guizot, Cousin (1792-1867), and Villemain (1790-1870) as professors made the Sorbonne famous during the years 1820-1830, carrying the new historical spirit respectively into the study of politics, philosophy, and literary criticism. Later they all three turned to public life, Guizot being practically prime minister of France (1840-1848).

³ A German inquisitor, assassinated in 1233. His motto was, "Rather burn a hundred innocent persons than let one guilty person escape."

⁴ Hugo's *Torquemada* appeared in 1882. For a somewhat similar conception, see Longfellow's *Torquemada* in *Tales of a Wayside Inn*.

Ceux-ci ne m'aimaient pas ; mon air délicat les agaçait. Nous ne pouvions jouer ensemble ; ils m'appelaient *mado-*
moiselle ; il n'y avait taquinerie qu'ils ne me fissent. J'étais,
au contraire, tout à fait bien avec les petites filles de mon
âge : elles me trouvaient tranquille et raisonnable. J'avais 5
douze ou treize ans. Je ne me rendais aucun compte de
l'attrait qui m'attachait à elles. L'idée vague qui m'attirait
me semble avoir été surtout qu'il y a des choses permises
aux hommes qui ne sont pas permises aux femmes, si bien
qu'elles m'apparaissaient comme des créatures faibles et 10
jolies, soumises, pour le gouvernement de leur petite per-
sonne, à des règles qu'elles acceptaient. Toutes celles que
je connaissais étaient d'une modestie charmante. Il y
avait dans le premier éveil qui s'opérait en moi le sentiment
d'une légère pitié, l'idée qu'il fallait aider à une résignation 15
si gentille, aimer leur retenue et la seconder. Je voyais
bien ma supériorité intellectuelle ; mais, dès lors, je sentais
que la femme très belle ou très bonne résout complètement,
pour son compte, le problème qu'avec toute notre force de
tête nous ne faisons que gâcher. Nous sommes des enfants 20
ou des pédants auprès d'elle. Je ne comprenais que vague-
ment, déjà cependant j'entrevois que la beauté est un
don tellement supérieur, que le talent, le génie, la vertu¹
même, ne sont rien auprès d'elle, en sorte que la femme
vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle 25
rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa
personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que
le génie esquisse péniblement en traits faibles, au moyen
d'une fatigante réflexion.

¹ " If any one prefer beauty to virtue," says Plato, " what is this but the real and utter dishonor of the soul ? " (*Laws*, 727 E).

Parmi ces petites camarades, j'ai dit qu'il y en avait une qui avait pour moi un effet particulier de séduction. Elle s'appelait Noémi. C'était un petit modèle de sagesse et de grâce. Ses yeux étaient d'une délicieuse langueur, empreints
5 à la fois de bonté et de finesse; ses cheveux étaient d'un blond adorable. Elle pouvait avoir deux ans de plus que moi, et la façon dont elle me parlait tenait le milieu entre le ton d'une sœur aînée et les confidences de deux enfants. Nous nous entendions à merveille. Quand les petites amies
10 se querellaient, nous étions toujours du même avis. Je m'efforçais de mettre la paix entre les dissidentes. Elle était sceptique sur l'issue de mes tentatives. "Ernest, me disait-elle, vous ne réussirez pas : vous voulez mettre tout le monde d'accord." Cette enfantine collaboration pacifique,
15 qui nous attribuait une imperceptible supériorité sur les autres, établissait entre nous un petit lien très doux. Maintenant encore, je ne peux pas entendre chanter : *Nous n'irons plus au bois*, ou *Il pleut, il pleut, bergère*,¹ sans être pris d'un léger tressaillement de cœur. . . . Certainement, sans l'étau fatal
20 qui m'enserrait, j'eusse aimé Noémi deux ou trois ans après ; mais j'étais voué au raisonnement ; la dialectique religieuse m'occupait déjà tout entier. Le flot d'abstractions qui me montait à la tête m'étourdissait et me rendait, pour tout le reste, absent et distrait.

25 Un singulier défaut, d'ailleurs, qui plus d'une fois dans la vie devait me nuire, traversa cette affection naissante et la fit dévier. Mon indécision est cause que je me laisse facilement

¹ Fabre d'Églantine, the author of this song, which breathes the purest pastoral innocence, played a rather sinister part in the Revolution and was guillotined along with Danton in 1794. The song will be found in Dumer-san et Ségur, *Chansons populaires*, Vol. I., p. 4. For the first song, see *ibid.*, Vol. II., p. 49.

amener à des situations contradictoires, dont je ne sais pas trancher le nœud. Ce trait de caractère se compliqua, en cette circonstance, d'une qualité qui m'a fait commettre autant d'inconséquences que le pire des défauts. Il y avait, parmi ces enfants, une petite fille beaucoup moins belle que 5 Noémi, bonne et aimable sans doute, mais moins fêtée, moins entourée. Elle me recherchait, peut-être même un peu plus que Noémi, et ne dissimulait pas une certaine jalousie. Faire de la peine à quelqu'un a toujours été pour moi une impossibilité. Je me figurais vaguement que la femme qui n'est pas 10 très jolie est malheureuse et doit se dévorer intérieurement, comme si elle avait manqué sa destinée. J'allais avec la moins aimée plus qu'avec Noémi, car je la voyais triste. Je laissai ainsi bifurquer mon premier amour, comme plus tard je laissai bifurquer ma politique, de la façon la plus maladroite. 15 Une ou deux fois, je vis Noémi rire sous cape de ma naïveté. Elle était toujours gentille pour moi ; mais il y avait par moments chez elle une nuance d'ironie qu'elle ne dissimulait pas, et qui ne faisait que me la rendre plus charmante encore.

La lutte qui remplit mon adolescence me la fit oublier à 20 peu près. Plus tard, son image s'est souvent représentée à moi. Je demandai un jour à ma mère ce qu'elle était devenue.

“ Elle est morte, me dit-elle, morte de tristesse. Elle n'avait pas de fortune. Quand elle eut perdu ses parents, sa 25 tante, une très digne femme qui tenait l'hôtellerie de . . . , la plus honnête maison du monde, la prit chez elle. Elle fit de son mieux. Tu ne l'as connue qu'enfant, charmante déjà ; mais, à vingt-deux ans, c'était un miracle. Ses cheveux, qu'elle tenait en vain prisonniers sous un lourd bonnet, 30 s'échappaient en tresses tordues, comme des gerbes de blé

mûr. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour cacher sa beauté. Sa taille admirable était dissimulée par une pèlerine; ses mains, longues et blanches, étaient toujours perdues dans des mitaines. Rien n'y faisait. A l'église, il se formait des groupes de jeunes gens pour la voir prier. Elle était trop belle pour nos pays, et elle était aussi sage que belle."

Cela me toucha vivement. Depuis, j'ai pensé beaucoup plus à elle, et, quand Dieu m'a eu donné¹ une fille, je l'ai appelée Noémi.

VII

10 Le monde, en marchant, n'a pas beaucoup plus de souci de ce qu'il écrase que le char de l'idole de Jugurnath.² Toute cette vieille société dont je viens d'essayer un crayon a maintenant disparu. Bréhat n'existe plus; je l'ai revu il y a six ans, je ne l'ai pas reconnu. On a découvert au chef-
15 lieu du département que certains usages anciens de l'île ne sont pas conformes à je ne sais quel code; on a réduit une population douce et aisée à la révolte et à la misère. La petite marine que fournissaient ces îles et ces côtes n'existe plus. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur l'ont
20 ruinée. Et les vieux bardes! ô ciel! en quel état je les ai vus réduits! J'en trouvai plusieurs, il y a quelques années, parmi les Bas-Bretons qui viennent à Saint-Malo demander aux plus sordides besognes de quoi ne pas mourir de faim. L'un d'eux désira me voir; il était sous-aide balayeur. Il
25 m'exposa en breton (il ne savait pas un mot de français) ses

¹ An unusual tense formation for *m'a donné*. See Chassang, *French Grammar*, § 112.

² See p. 23, note. It is almost certain that the temple of Juggernaut was originally dedicated to Gotama Buddha; so that the shrine of one of the purest of religious reformers has come to be associated with one of the most degraded of superstitions.

idées sur la fin de toute poésie et sur l'infériorité des nouvelles écoles. Il était partisan de l'ancien genre, de la complainte narrative, et il se mit à me chanter celle qu'il tenait pour la plus belle. Le sujet était la mort de Louis XVI. Il fondait en larmes. Arrivé au roulement de tambours de 5 Santerre,¹ il ne put aller plus loin. "S'il lui avait été permis de parler, me dit-il en se levant fièrement, le peuple se serait révolté." Pauvre honnête homme !

En présence de pareils exemples, le cas de l'opulent Z . . . me devenait de plus en plus énigmatique. Quand 10 je demandais à ma mère de me donner l'explication de cette singularité, elle répondait toujours d'une manière évasive, me parlait vaguement d'aventures dans les mers de Madagascar, refusait de répondre. Un jour, je la pressai plus vivement. 15

"Mais comment donc, lui dis-je, le caçotage, qui n'a jamais enrichi personne, a-t-il pu faire un millionnaire ?

— Mon dieu, Ernest, que tu es entêté ! Je t'ai déjà dit de ne pas me demander cela. Z . . . est le seul homme un peu comme il faut de notre entourage ; il a une belle posi- 20 tion ; il est riche, estimé, on ne lui demande pas compte de la manière dont il a pu acquérir sa fortune.

— Dites-le-moi tout de même.

— Eh bien, que veux-tu ? On ne devient pas riche sans se salir un peu. Il avait fait la traite des nègres. . . ." 25

Un peuple noble, bon seulement pour servir des nobles, en harmonie d'idées avec eux, est, de notre temps, un peuple placé à l'antipode de ce qu'on appelle la saine économie

¹ Antoine-Joseph Santerre (1752-1809), a Parisian brewer who became a demagogue during the Revolution, and is supposed to have ordered the roll of drums that drowned the voice of Louis XVI. upon the scaffold.

politique et destiné à mourir de faim. Pour les délicats, retenus par une foule de points d'honneur, la concurrence est impossible avec de prosaïques lutteurs, bien décidés à ne se priver d'aucun avantage dans la bataille de la vie. C'est
5 ce que je découvris bien vite, dès que je commençai à connaître un peu la planète où nous vivons. Alors s'établit en moi une lutte ou plutôt une dualité qui a été le secret de toutes mes opinions. Je n'abandonnai nullement mon goût pour l'idéal; je l'ai plus vif que jamais, je l'aurai toujours.
10 Le moindre acte de vertu, le moindre grain de talent, me paraissent infiniment supérieurs à toutes les richesses, à tous les succès du monde. Mais, comme j'avais l'esprit juste, je vis en même temps que l'idéal et la réalité n'ont rien à faire ensemble; que le monde jusqu'à nouvel ordre, est voué sans
15 appel à la platitude, à la médiocrité; que la cause qui plaît aux âmes bien nées est sûre d'être vaincue; que ce qui est vrai en littérature, en poésie, aux yeux des gens raffinés, est toujours faux dans le monde grossier des faits accomplis. Les événements qui suivirent la révolution de 1848 me forti-
20 fièrent dans cette idée. Il se trouva que les plus beaux rêves,¹ transportés dans le domaine des faits, avaient été funestes, et que les choses humaines ne commencèrent à mieux aller que quand les idéologues cessèrent de s'en occuper. Je m'habituai dès lors à suivre une règle singulière, c'est
25 de prendre pour mes jugements pratiques le contre-pied

¹ We may question whether the social utopias that found expression in the Revolution of 1848 were "beautiful," even as "dreams," resting as they did on fundamentally false conceptions of human nature. Lowell has said of the French that they seem "doomed to try every theory of enlightenment by which the fingers may be burned or the house set on fire." Of these political experiments the one tried in 1848 was perhaps the most futile. See also p. 229, line 25.

exact de mes jugements théoriques, de ne regarder comme possible que ce qui contredisait mes aspirations. Une expérience assez suivie m'avait montré, en effet, que la cause que j'aimais échouait toujours et que ce qui me répugnait était ce qui devait triompher. Plus une solution politique fut chétive, plus elle me parut dès lors avoir de chances pour réussir dans le monde des réalités.

En fait, je n'ai d'amour que pour les caractères d'un idéalisme absolu, martyrs, héros, utopistes, amis de l'impossible. De ceux-là seuls je m'occupe ; ils sont, si j'ose le dire, ma spécialité. Mais je vois ce que ne voient pas les exaltés ; je vois, dis-je, que ces grands accès n'ont plus d'utilité et que, d'ici à longtemps, les héroïques folies que le passé a déifiées ne réussiront plus. L'enthousiasme de 1792 fut une belle et grande chose, mais une chose qui ne peut se renouveler. Le jacobinisme, comme M. Thiers¹ l'a très bien prouvé, a sauvé la France ; maintenant il la perdrait. Les événements de 1870 ne m'ont pas précisément guéri de mon pessimisme. Ce que j'appris cette année-là, c'est le prix de la méchanceté, c'est ce fait que l'aveu éhonté qu'on n'est ni sentimental, ni généreux, ni chevaleresque, plaît au monde, le fait sourire d'aise et réussit toujours. L'égoïsme est juste le contraire de ce que j'avais été habitué à regarder comme beau et bien. Or le spectacle de ce monde nous montre l'égoïsme seul récompensé. L'Angleterre a été jusqu'à ces dernières années la première des nations, parce qu'elle a été la plus égoïste.² L'Alle-

¹ Louis-Adolphe Thiers (1797-1877), historian and statesman. President of the Third Republic, 1871-1873.

² This is a rather summary answer to the question *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons*. Voltaire possibly points the way to a truer explanation even of the material greatness of England when he remarks

magne a conquis l'hégémonie du monde en reniant hautement les principes de moralité politique qu'elle avait autrefois si éloquemment prêchés.

Là est l'explication de cette singularité que, ayant eu
5 quelquefois à émettre des conseils pratiques dans l'intérêt de mon pays, ces conseils ont été au rebours de mes opinions d'artiste. J'ai agi en homme consciencieux. Je me suis défié de la cause ordinaire de mes erreurs ; j'ai pris le contre-pied de mes instincts ; je me suis mis en garde
10 contre mon idéalisme. Je crains toujours que mes habitudes d'esprit ne me trompent, ne me cachent un côté des choses. C'est comme cela qu'il se fait que, tout en aimant beaucoup le bien, j'ai une indulgence peut-être fâcheuse pour ceux qui ont pris la vie par un autre côté, et que, tout en étant fort
15 appliqué, je me demande sans cesse si ce ne sont pas les gens frivoles qui ont raison.

Enthousiaste, je le suis autant que personne ; mais je pense que la réalité ne veut plus d'enthousiasme, et qu'avec le règne des gens d'affaires, des industriels, de la classe
20 ouvrière (la plus intéressée de toutes les classes), des juifs, des Anglais de l'ancienne école, des Allemands de la nouvelle, a été inauguré un âge matérialiste où il sera aussi difficile de faire triompher une pensée généreuse que de produire le son argentin du bourdon de Notre-Dame avec
25 une cloche de plomb ou d'étain. Il est curieux, du reste, que, sans contenter les uns, je n'aie pas trompé les autres. Les bourgeois ne m'ont su aucun gré de mes concessions ;

that "nulle nation n'a traité la morale en vers avec plus d'énergie et de profondeur que la nation anglaise." It is to this moral strain and the sense of conduct that accompanies it that the English themselves are fond of attributing their preëminence over "lesser breeds without the Law."

ils ont vu plus clair que moi en moi-même ; ils ont bien senti que j'étais un faible conservateur, et qu'avec la meilleure foi du monde, je les aurais trahis vingt fois, par faiblesse pour mon ancienne maîtresse, l'idéal. Ils ont senti que les duretés que je lui disais n'étaient qu'ap- 5 parentes, et qu'au premier sourire d'elle, je faiblirais.

Il faut créer le royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'idéal, au dedans de nous. Le temps n'est plus où l'on pouvait former des petits mondes, des Thélèmes¹ délicats, fondés sur l'estime et l'amour réciproques ; mais la vie bien prise 10 et bien pratiquée, dans un petit cercle de personnes qui se comprennent, est à elle-même sa propre récompense. Le commerce des âmes est la plus grande et la seule réalité. Voilà pourquoi j'aime à penser à ces bons prêtres qui furent mes premiers maîtres, à ces excellents marins, qui 15 ne vécurent que du devoir ; à la petite Noëmi, qui mourut parce qu'elle était trop belle ; à mon grand-père, qui ne voulut pas acheter de biens nationaux ; au bonhomme Système, qui fut heureux puisqu'il eut son heure d'illusion. Le bonheur, c'est le dévouement à un rêve ou à un devoir ; le 20 sacrifice est le plus sûr moyen d'arriver au repos. Un des anciens bouddhas antérieurs à Sakya-Mouni² atteignit le *nirvana*³ d'une étrange manière. Il vit un jour un faucon qui poursuivait un petit oiseau.⁴ " Je t'en prie, dit-il à la

¹ The reference is to the *Abbaye de Thélème*, an ideal community of men and women outlined by Rabelais (d. 1553) in *Gargantua*, Ch. LII. ff. It had over its gates the words *Fais ce que voudras*, and symbolized among other things the Renaissance emancipation from mediæval restraint.

² Literally, the sage of the Sakya clan, *i.e.* Gotama Buddha.

³ The *summu bonum* of the Buddhists, a state of mystical quietude, " unshadowable in words." The term is used rather loosely by Renan here and on p. 151.

⁴ The Indian apologue which Renan here relates in part — adding a moral

bête de proie, laisse cette jolie créature ; je te donnerai son poids de ma chair." Une petite balance descendit incon-
 tinent du ciel, et l'exécution du marché commença. L'oi-
 sillon s'installa commodément dans un des plateaux ; dans
 5 l'autre, le saint mit une large tranche de sa chair ; le fléau¹
 de la balance ne bougeait pas. Lambeau par lambeau, le
 corps y passa tout entier ; la balance ne remuait pas encore.
 Au moment où le dernier morceau du corps du saint homme
 fut mis dans le plateau, le fléau s'abaissa enfin, le petit
 10 oiseau s'envola, et le saint entra dans le *nirvana*. Le
 faucon, qui, après tout, avait fait une bonne affaire, se
 gorgea de sa chair.

Le petit oiseau représente les parcelles de beauté et d'in-
 nocence que notre triste planète recèlera toujours, quels que
 15 soient ses épuisements. Le faucon est la part infiniment
 plus forte d'égoïsme et de grossièreté qui constitue le train
 du monde. Le sage rachète la liberté du bien et du beau
 en abandonnant sa chair aux avides, qui, tandis qu'ils man-
 gent ces dépouilles matérielles, le laissent en repos, ainsi que
 20 ce qu'il aime. Les balances descendues du ciel sont la
 fatalité : on ne la fléchit pas, on ne lui fait point sa part ;
 mais, au moyen de l'abnégation absolue, en lui jetant sa
 proie, on lui échappe ; car elle n'a plus alors de prise sur
 nous. Quant au faucon, il se tient tranquille dès que la
 25 vertu, par ses sacrifices, lui procure des avantages supérieurs
 à ceux qu'il atteindrait par sa propre violence. Tirant profit
 de la vertu, il a intérêt à ce qu'il y en ait ; ainsi, au prix de
 l'abandon de sa partie matérielle, le sage atteint son but
 unique, qui est de jouir en paix de l'idéal.

of his own—is old and famous. For a partial list of the places where
 it occurs, see Benfey's *Pañcatantra*, I., p. 388 f. ¹ "beam."

III

LE PETIT SÉMINAIRE SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET

I

BEAUCOUP de personnes qui m'accordent un esprit clair s'étonnent que j'aie pu, dans mon enfance et dans ma jeunesse, adhérer à des croyances dont l'impossibilité s'est ensuite révélée à moi d'une façon évidente. Rien de plus simple cependant, et il est bien probable que, si un incident extérieur n'était venu me tirer brusquement du milieu honnête, mais borné, où s'était passée mon enfance, j'aurais conservé toute ma vie la foi qui m'était apparue d'abord comme l'expression absolue de la vérité. J'ai raconté comment je reçus mon éducation dans un petit collège d'excellents prêtres, qui m'apprirent le latin à l'ancienne manière (c'était la bonne), c'est-à-dire avec des livres élémentaires détestables, sans méthode, presque sans grammaire, comme l'ont appris, au xv^e et au xvi^e siècles, Érasme¹ et les humanistes qui, depuis l'antiquité, l'ont le mieux su. Ces dignes ecclésiastiques étaient les hommes les plus respectables du monde. Sans rien de ce qu'on appelle maintenant *pédagogie*, ils pratiquaient la première règle de l'éducation, qui est de ne pas trop faciliter des exercices dont le but est la difficulté vaincue. Ils cherchaient, par-dessus tout, à former d'honnêtes

¹ Erasmus (1467-1536), besides being an eminent humanist, attempted to play the part of mediator in the Reformation.

gens. Leurs leçons de bonté et de moralité, qui me semblaient la dictée même du cœur et de la vertu, étaient pour moi inséparables du dogme qu'ils enseignaient. L'éducation historique qu'ils me donnèrent consista uniquement à
 5 me faire lire Rollin.¹ De critique, de sciences naturelles, de philosophie, il ne pouvait naturellement être question encore. Quant au XIX^e siècle, à ces idées neuves en histoire et en littérature, déjà professées par tant de bouches éloquentes, c'était ce que mes excellents maîtres igno-
 10 raient le plus. On ne vit jamais un isolement plus complet de l'air ambiant. Un légitimisme implacable écartait jusqu'à la possibilité de nommer sans horreur la Révolution et Napoléon. Je ne connus guère l'Empire que par le concierge du collège. Il avait dans sa loge beaucoup d'images popu-
 15 laires : " Regarde *Bonaparte*, me dit-il un jour en me montrant une de ces images ; ah ! c'était un patriote, celui-là ! " De la littérature contemporaine, jamais un mot. La littérature française finissait à l'abbé Delille.² On connaissait Chateaubriand ;³ mais, avec un instinct plus juste que celui
 20 des prétendus néo-catholiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien⁴ égayant son Apologétique par *Atala* et *René* leur inspirait peu

¹ Charles Rollin (1661-1741), best known as a historian. His *Traité des Études* (see p. 103, line 5) appeared in 1726.

² 1738-1813. One of the best known versifiers of the pseudo-classical school, author of a translation of the *Georgics* and of a poem entitled *les Jardins*.

³ François-René de Chateaubriand (1768-1848), next to Rousseau, the most important precursor of romanticism. *René* and *Atala*, the former a tale of rather unhallowed passion, are now published separately, but appeared originally as episodes of Chateaubriand's defence of Christianity (*Génie du Christianisme*, 1802).

⁴ A church father of the third century who wrote a defence (*Apologia*) of Christianity. See also p. 166, line 3 and note.

de confiance. Lamartine¹ les troublait encore plus ; ils devinaient chez lui une foi peu solide ; ils voyaient ses fugues ultérieures. Toutes ces observations faisaient honneur à leur sagacité orthodoxe ; mais il en résultait pour leurs élèves un horizon singulièrement fermé. Le *Traité des Études* de Rollin est un livre plein de vues larges auprès du cercle de pieuse médiocrité où s'enfermaient par devoir ces maîtres exquis.

Ainsi, au lendemain de la révolution de 1830, l'éducation que je reçus fut celle qui se donnait, il y a deux cents ans, dans les sociétés religieuses les plus austères. Elle n'en était pas plus mauvaise pour cela ; c'était la forte et sobre éducation, très pieuse, mais très peu jésuitique, qui forma les générations de l'ancienne France, et d'où l'on sortait à la fois si sérieux et si chrétien. Élevé par des maîtres qui renouelaient ceux de Port-Royal,² moins l'hérésie, mais aussi moins le talent d'écrire, je fus donc excusable, à l'âge de douze ou quinze ans, d'avoir, comme un élève de Nicole³ ou de M. Hermant,⁴ admis la vérité du christianisme. Mon état ne différait pas de celui de tant de bons esprits du XVII^e siècle, mettant la religion hors de doute ; ce qui n'empêchait pas qu'ils n'eussent sur tout le reste des idées fort

¹ Alphonse de Lamartine (1790-1869). The great success of his *Méditations* (1820) marks the triumph of romantic form and sentiment in French poetry.

² A name given in the seventeenth century to no less than three religious communities, all in close relations with one another and famous for their defence of Jansenism. Attacked by the Jesuits and condemned by the Pope, the original *Port-Royal des Champs* was suppressed by Louis XIV. in 1709. For two articles on Port-Royal by Renan, see his *Nouvelles études d'histoire religieuse*.

³ A Jansenist writer and moralist (1725-1795).

⁴ Canon at Beauvais, persecuted for his relations with Port-Royal (1617-1690).

claires. J'appris plus tard des choses qui me firent renoncer aux croyances chrétiennes; mais il faut profondément ignorer l'histoire et l'esprit humain pour ne pas savoir quelle chaîne ces simples, fortes et honnêtes disciplines créaient
5 pour les meilleurs esprits.

La base de ces anciennes éducations était une sévère moralité, tenue pour inséparable de la pratique religieuse, une manière de prendre la vie comme impliquant des devoirs envers la vérité. La lutte même pour se débarrasser
10 d'opinions en partie peu rationnelles avait ses avantages. De ce qu'un gamin de Paris écarte par une plaisanterie des croyances dont la raison d'un Pascal¹ ne réussit pas à se dégager, il ne faut cependant pas conclure que Gavroche² est supérieur à Pascal. Je l'avoue, je me sens parfois humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes,
15 l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius,³ Ewald,⁴ pour arriver juste au résultat que ce petit drôle atteint tout d'abord. Ces entassements d'Ossa sur Pélion m'apparaissent alors comme une énorme illusion. Mais le Père Har-
20 douin⁵ disait qu'il ne s'était pas levé quarante ans à quatre heures du matin pour penser comme tout le monde. Je ne puis admettre non plus que je me sois donné tant de mal pour combattre une pure *chimæra bombinans*.⁶ Non, je ne

¹ Blaise Pascal (1623-1662), the first great master of modern French prose. He attacked the Jesuits and defended Port-Royal in *les Provinciales* (1656-1657). His *Pensées* did not appear until 1670.

² Name of the *gamin* in Hugo's *les Misérables*, — now applied to street urchins in general.

³ German theologian, author of a standard Hebrew grammar and lexicon (1786-1842).

⁴ One of the most active representatives of the "Higher Criticism" in Germany (1803-1875).

⁵ Learned Jesuit (1646-1729).

⁶ The phrase occurs in an enumeration of books with burlesque titles in Rabelais (*Pantagruel*, II., Ch. VII.) and is intended in derision of scho-

peux croire que mes labeurs aient été vains, ni qu'en théologie on puisse avoir raison à aussi bon marché que le croient les rieurs. En réalité, peu de personnes ont le droit de ne pas croire au christianisme. Si tous savaient combien le filet tissé par les théologiens est solide, comme il est 5 difficile d'en rompre les mailles, quelle érudition on y a déployée, quelle habitude il faut pour dénouer tout cela! . . . J'ai remarqué que d'excellents esprits, qui s'étaient mis trop tard à cette étude, se sont pris à la glu et n'ont pu s'en détacher. 10

Mes maîtres m'enseignèrent, d'ailleurs, quelque chose qui valait infiniment mieux que la critique ou la sagacité philosophique : ils m'apprirent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Voilà la seule chose en moi 15 qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs mains avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves, que la légèreté parisienne put ensuite patiner¹ ce bijou sans l'altérer.² Je fus fait de telle sorte pour le bien, pour le vrai, qu'il m'eût été impossible de suivre une carrière non vouée aux choses de l'âme. Mes maîtres me rendirent tellement impropre à 20 toute besogne temporelle, que je fus frappé d'une marque irrévocable pour la vie spirituelle. Cette vie m'apparaissait comme la seule noble ; toute profession lucrative me semblait servile et indigne de moi. Ce bon et sain programme de l'existence, que mes professeurs m'inculquèrent, je n'y ai 25

lasticism. "Quæstio subtilissima, utrum chimæra in vacuo bombinans, etc." "A most subtle inquiry, whether a *Chimæra bussing in a void* can devour second intentions — debated for ten weeks at the Council of Constance."

¹ "Coat over." Patina is the green coating that has formed on ancient bronzes; it is sometimes applied artificially.

² *altérer*, to alter for the worse, to "deteriorate."

jamais renoncé. Je ne crois plus que le christianisme soit le résumé surnaturel de ce que l'homme doit savoir ; mais je persiste à croire que l'existence est la chose du monde la plus frivole, si on ne la conçoit comme un grand et continu
5 devoir. Vieux et chers maîtres, maintenant presque tous morts, dont l'image m'apparaît souvent dans mes rêves, non comme un reproche, mais comme un doux souvenir, je ne vous ai pas été aussi infidèle que vous croyez. Oui, j'ai reconnu que votre histoire était insuffisante, que votre critique
10 n'était pas née, que votre philosophie naturelle était tout à fait au-dessous de celle qui nous fait accepter comme un dogme fondamental : " Il n'y a pas de surnaturel particulier " ; néanmoins je suis toujours votre disciple. La vie n'a de prix que par le dévouement à la vérité et au bien. Ce bien, vous
15 l'entendiez d'une manière un peu étroite. Cette vérité, vous la faisiez trop matérielle, trop concrète ; au fond, cependant, vous aviez raison, et je vous remercie d'avoir imprimé en moi comme une seconde nature ce principe, funeste à la réussite mondaine, mais fécond pour le bonheur, que le but d'une vie
20 noble doit être une poursuite idéale et désintéressée.

Tout le milieu où je vivais m'inspirait les mêmes sentiments, la même façon de prendre la vie. Mes condisciples étaient pour la plupart de jeunes paysans des environs de Tréguier, vigoureux, bien portants, braves, et, comme tous
25 les individus placés à un degré de civilisation inférieure, portés à une sorte d'affectation virile, à une estime exagérée de la force corporelle, à un certain mépris des femmes et de ce qui leur paraît féminin. Presque tous travaillaient pour être prêtres. Ce que j'ai vu alors m'a donné une grande
30 aptitude pour comprendre les phénomènes historiques qui se passent au premier contact d'une barbarie énergique avec

la civilisation. La situation intellectuelle des Germains à l'époque carlovingienne, l'état psychologique et littéraire d'un Saxo Grammaticus,¹ d'un Hrabanus Maurus,² sont choses très claires pour moi. Le latin produisait sur ces natures fortes des effets étranges. C'étaient comme des mastodontes faisant leurs humanités. Ils prenaient tout au sérieux, ainsi que font les Lapons quand on leur donne la Bible à lire. Nous nous communiquions sur Salluste, sur Tite-Live, des réflexions qui devaient fort ressembler à celles qu'échangeaient entre eux les disciples de saint Gall³ ou de saint Colomban³ apprenant le latin. Nous décidions que César n'était pas un grand homme, parce qu'il n'avait pas été vertueux ; notre philosophie de l'histoire était celle d'un Gépide⁴ ou d'un Hérule⁵ par sa naïveté et sa simplicité.

Les mœurs de cette jeunesse, livrée à elle-même, sans surveillance, étaient à l'abri de tout reproche. Il y avait alors au collège de Tréguier très peu d'internes. La plupart des élèves étrangers à la ville vivaient dans les maisons des particuliers ; leurs parents de la campagne leur apportaient, le jour du marché, leurs petites provisions. Je me rappelle une de ces maisons, voisine de celle de ma famille, et où j'avais plusieurs condisciples. La maîtresse, courageuse femme s'il en fût, vint à mourir. Son mari avait aussi peu de tête que possible, et le peu qu'il en avait il le perdait tous les soirs dans les pots de cidre. Une petite servante, une enfant

¹ Lived about the end of the twelfth century, and wrote in Latin a history of Denmark.

² Pupil of Alcuin and Abbot of Fulda (776-856). Dante places him in paradise (*Par.* XII., v. 139).

³ Irish saints of the end of the sixth century, who both died on the continent, where they travelled together and founded several monasteries.

⁴ Gepidæ, a Gothic tribe which fought under Attila.

⁵ The Herulians under Odoacer destroyed the Western Empire in 476.

extrêmement sage, sauva la situation. Les jeunes étudiants résolurent de la seconder ; la maison continua de marcher, nonobstant le vieil ivrogne. J'entendais toujours mes camarades parler avec une rare estime de cette petite servante, 5 qui était en effet un modèle de vertu, et joignait à cela la figure la plus agréable et la plus douce.

Le fait est que ce qu'on dit des mœurs cléricales est, selon mon expérience, dénué de tout fondement. J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres, je n'ai pas 10 vu l'ombre d'un scandale ; je n'ai connu que de bons prêtres. La confession peut avoir, dans certains pays, de graves inconvénients. Je n'en ai pas vu une trace dans ma jeunesse ecclésiastique. Le vieux livre où je faisais mes examens de conscience était l'innocence même. Un seul péché excitait 15 ma curiosité et mon inquiétude. Je craignais de l'avoir commis sans le savoir. Un jour, je pris mon courage à deux mains, et je montrai à mon confesseur l'article qui me troublait. Voici ce qu'il y avait : " Pratiquer la simonie¹ dans la collation des bénéfices." Je demandai à mon confesseur 20 ce que cela signifiait, si je pouvais avoir commis ce péché-là. Le digne homme me rassura et me dit qu'un tel acte était tout à fait hors de ma portée.

Persuadé par mes maîtres de deux vérités absolues : la première, que quelqu'un qui se respecte ne peut travailler 25 qu'à une œuvre idéale, que le reste est secondaire, infime, presque honteux, *ignominia seculi* ;² la seconde, que le christianisme est le résumé de tout idéal, il était inévitable que je me crusse destiné à être prêtre. Cette pensée ne fut

¹ See Acts viii. 18 ff. The whole of the nineteenth canto of Dante's *Inferno* is devoted to the sin of simony.

² " The ignominy of the world," *i.e.* the world and the flesh.

pas le résultat d'une réflexion, d'une impulsion, d'un raisonnement. Elle allait en quelque sorte sans le dire. La possibilité d'une carrière profane ne me vint même pas à l'esprit. Étant, en effet, entré avec le sérieux et la docilité la plus parfaite dans les principes de mes maîtres, envisageant 5 comme eux toute profession bourgeoise ou lucrative comme inférieure, basse, humiliante, bonne tout au plus pour ceux qui ne réussissent pas dans leurs études, il était naturel que je voulusse être ce qu'ils étaient. Ils devinrent le type de ma vie, et je n'eus d'autre rêve que d'être, comme eux, pro- 10 fesseur au collège de Tréguier, pauvre, exempt de souci matériel, estimé, respecté comme eux.

Ce n'est pas que les instincts qui plus tard m'entraînèrent hors de ces sentiers paisibles n'existassent déjà en moi ; mais ils dormaient. Par ma race, j'étais partagé et comme 15 écartelé entre des forces contraires. Il y avait, comme je l'ai dit, dans la famille de ma mère des éléments de sang basque et bordelais. Un Gascon, sans que je le susse, jouait en moi des tours incroyables au Breton et lui faisait des mines de singe. . . . Ma famille elle-même était partagée. 20 Mon père, mon grand-père paternel, mes oncles, n'étaient rien moins que cléricaux. Mais ma grand-mère maternelle était le centre d'une société où le royalisme ne se séparait pas de la religion.

Cette complexité d'origine est en grande partie, je crois, 25 la cause de mes apparentes contradictions. Je suis double ; quelquefois une partie de moi rit quand l'autre pleure. C'est là l'explication de ma gaieté. Comme il y a deux hommes en moi, il y en a toujours un qui a lieu d'être content. Pendant que, d'un côté, je n'aspirais qu'à être 30 curé de campagne ou professeur de séminaire, il y avait en

moi un songeur. Durant les offices, je tombais dans de véritables rêves ; mon œil errait aux voûtes de la chapelle ; j'y lisais je ne sais quoi ; je pensais à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres. Un jour (j'avais six ans),
 5 je jouais avec un de mes cousins et avec d'autres camarades ; nous nous amusions à choisir notre état pour l'avenir : —
 " Et toi, qu'est-ce que tu seras ? me demanda mon cousin.
 — Moi, répondis-je, je ferai des livres. — Ah ! tu veux être libraire ? — Oh ! non, dis-je, je veux faire des livres, en
 10 composer."

Pour se développer, ces dispositions à l'éveil avaient besoin de temps et de circonstances favorables. Ce qui manquait totalement autour de moi, c'était le talent. Mes vertueux maîtres n'avaient rien de ce qui séduit. Avec
 15 leur solidité morale inébranlable, ils étaient en tout le contraire de l'homme du Midi, du Napolitain, par exemple, pour qui tout brille et tout sonne. Les idées ne se choquaient pas dans leur esprit par leurs parties sonores. Leur tête était ce que serait un bonnet chinois sans clochettes ;
 20 on aurait beau le secouer, il ne tinterait pas. Ce qui constitue l'essence du talent, le désir de montrer la pensée sous un jour avantageux, leur eût semblé une frivolité, comme la parure des femmes, qu'ils traitaient nettement de péché. Cette abnégation exagérée, cette trop grande facilité à
 25 repousser ce qui plaît au monde par un *Abrenuntio tibi, Satana*,¹ est mortelle pour la littérature. Mon Dieu ! peut-être la littérature implique-t-elle un peu de péché.² Si le

¹ "I renounce thee, Satan." In the early church a person receiving baptism was asked whether he renounced the devil, and answered, "*Abrenuntio diabolo*," etc. Renan seems also to have had in mind here St. Luke iv. 8.

² A half-ironical reference to the ascetic distrust of art and beauty that

penchant gascon à trancher beaucoup de difficultés par un sourire, que ma mère avait mis en moi, eût dormi éternellement, peut-être mon salut eût-il été plus assuré. En tout cas, si j'étais resté en Bretagne, je serais toujours demeuré étranger à cette vanité que le monde a aimée, encouragée, 5 je veux dire à une certaine habileté dans l'art d'amener le cliquetis des mots et des idées. En Bretagne, j'aurais écrit comme Rollin.¹ A Paris, sitôt que j'eus montré le petit carillon qui était en moi, le monde s'y plut, et, peut-être pour mon malheur, je fus engagé à continuer. 10

Je raconterai plus tard comment des circonstances particulières amenèrent ce changement, où je restai au fond très conséquent avec moi-même. L'idée sérieuse que je m'étais faite de la foi et du devoir fut cause que, la foi étant perdue, il ne m'était pas possible de garder un masque auquel tant 15 d'autres se résignent. Mais le pli était pris. Je ne fus pas prêtre de profession, je le fus d'esprit. Tous mes défauts tiennent à cela ; ce sont des défauts de prêtre. Mes maîtres m'avaient appris le mépris du laïque et inculqué cette idée que l'homme qui n'a pas une mission noble est le goujat de 20 la création. J'ai toujours ainsi été très injuste d'instinct envers la bourgeoisie. Au contraire, j'ai un goût vif pour le peuple, pour le pauvre. J'ai pu, seul en mon siècle, comprendre Jésus et François d'Assise.² Il était à craindre que cela ne fit de moi un démocrate à la façon de Lamennais.³ 25

has so often appeared in Christianity. See Renan's *les Apôtres*, p. 372, etc., and cf. the early Christian maxim: *Quot artes tot concupiscentia.*

¹ See p. 102.

² Saint Francis of Assisi (1182-1226). For an article on him see Renan (*Nouv. ét. d'hist. religieuse*, p. 323).

³ L'Abbé de Lamennais (1782-1854), had one of the most stormy careers of the last century. An absolutist by temperament, he passed at a single bound from ultra-Catholicism to the opposite extreme of radical

Mais Lamennais échangea une foi pour une autre ; il n'arriva que dans sa vieillesse à la critique et à la froideur d'esprit, tandis que le travail qui me détacha du christianisme me rendit du même coup impropre à tout enthousiasme pratique. Ce fut la philosophie même de la connaissance qui, dans ma révolte contre la scolastique, fut profondément modifiée en moi.

Un inconvénient plus grave, c'est que, ne m'étant pas amusé quand j'étais jeune, et ayant pourtant dans le caractère beaucoup d'ironie et de gaieté, j'ai dû, à l'âge où on voit la vanité de toute chose, devenir d'une extrême indulgence pour des faiblesses que je n'avais point eu à me reprocher ; si bien que des personnes qui n'ont peut-être pas été aussi sages que moi ont pu quelquefois se montrer scandalisées de ma mollesse. En politique surtout, les puritains n'y comprennent rien ; c'est l'ordre de choses où je suis le plus content de moi, et cependant une foule de gens m'y tiennent pour très relâché. Je ne peux m'ôter de l'idée que c'est peut-être après tout le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie. De là quelques surprises, quelques admirations exagérées.¹ Sainte-Beuve,² Théophile Gautier,³ me plurent un peu trop. Leur affectation d'immoralité m'empêcha de voir le décousu de

democracy, thus "finding again the absolute he had lost" (p. 141, line 17). See also p. 153, line 18.

¹ Render freely: "And so I have been betrayed at times into exaggerated admirations."

² Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), best known by the literary criticism contained in the twenty-eight volumes of his *Lundis*. His history of Port-Royal, in six volumes, is perhaps the masterpiece of nineteenth-century criticism. See also p. 240.

³ 1811-1872. He marks in literature the transition from the pure romantics of 1830 to the *Parnassiens* and the school of *l'art pour l'art*.

leur philosophie. La peur de sembler un pharisien, l'idée, tout évangélique du reste, que l'immaculé a le droit d'être indulgent, la crainte de tromper si, par hasard, tout ce que disent les professeurs de philosophie n'était pas vrai, ont donné à ma morale un air chancelant. En réalité, c'est 5 qu'elle est à toute épreuve. Ces petites libertés sont la revanche que je prends de ma fidélité à observer la règle commune. De même, en politique, je tiens des propos réactionnaires pour n'avoir pas l'air d'un sectaire libéral. Je ne veux pas qu'on me croie plus dupe que je ne le suis 10 en réalité ; j'aurais horreur de bénéficier de mes opinions ; je redoute surtout de me faire à moi-même l'effet d'un placeur de faux billets de banque. Jésus, sur ce point, a été mon maître plus qu'on ne pense, Jésus, qui aime à provoquer, à narguer l'hypocrisie, et qui, par la parabole 15 de l'Enfant prodigue, a posé la morale sur sa vraie base, la bonté du cœur, en ayant l'air d'en renverser les fondements.

A la même cause se rattache un autre de mes défauts, une sorte de mollesse dans la communication verbale de ma pensée qui m'a presque annulé en certains ordres. Le 20 prêtre porte en tout sa politique sacrée ; ce qu'il dit implique beaucoup de convenu. Sous ce rapport, je suis resté prêtre, et cela est d'autant plus absurde que je n'en retire aucun bénéfice ni pour moi, ni pour mes opinions. Dans mes écrits, j'ai été d'une sincérité absolue. Non seulement 25 je n'ai rien dit que ce que je pense ; chose bien plus rare et plus difficile, j'ai dit tout ce que je pense. Mais, dans ma conversation et ma correspondance, j'ai parfois d'étranges défaillances. Je n'y tiens presque pas, et, sauf le petit nombre de personnes avec lesquelles je me reconnais une fraternité 30 intellectuelle, je dis à chacun ce que je suppose devoir lui

faire plaisir. Ma nullité avec les gens du monde dépasse toute imagination. Je m'embarque, je m'embrouille, je patauge, je m'é gare en un tissu d'inepties. Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée, une politesse de prêtre, 5 je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise. Mon attention, quand je suis avec quelqu'un, est de deviner ses idées et, par excès de déférence, de les lui servir anticipées. Cela se rattache à la supposition que très peu d'hommes sont assez détachés de leurs propres 10 idées pour qu'on ne les blesse pas en leur disant autre chose que ce qu'ils pensent. Je ne m'exprime librement qu'avec les gens que je sais dégagés de toute opinion et placés au point de vue d'une bienveillante ironie universelle. Quant à ma correspondance, ce sera ma honte après ma 15 mort, si on la publie. Écrire une lettre est pour moi une torture. Je comprends qu'on fasse le virtuose¹ devant dix comme devant dix mille personnes ; mais devant une personne ! . . . Avant d'écrire, j'hésite, je réfléchis, je fais un plan pour un chiffon² de quatre pages ; souvent je m'endors. 20 Il n'y a qu'à regarder ces lettres lourdement contournées, inégalement tordues par l'ennui, pour voir que tout cela a été composé dans la torpeur d'une demi-somnolence. Quand je relis ce que j'ai écrit, je m'aperçois que le morceau est très faible, que j'y ai mis une foule de choses 25 dont je ne suis pas sûr. Par désespoir, je ferme la lettre, avec le sentiment de mettre à la poste quelque chose de pitoyable.

En somme, dans tous mes défauts actuels, je retrouve les défauts du petit séminariste de Tréguier. J'étais né prêtre

1 " Make a display of one's skill."

2 " Scrawl."

a priori, comme tant d'autres naissent militaires, magistrats. Le seul fait que je réussissais dans mes classes était un indice. A quoi bon si bien apprendre le latin, sinon pour l'Église? Un paysan, voyant un jour mes dictionnaires : "Ce sont là, sans doute, me dit-il, les livres qu'on étudie quand on doit 5 être prêtre." Effectivement, au collège, tous ceux qui apprenaient quelque chose se destinaient à l'état ecclésiastique. La prêtrise égalait celui qui en était revêtu à un noble. "Quand vous rencontrez un noble, entendais-je dire, vous le saluez, car il représente le roi ; quand vous 10 rencontrez un prêtre vous le saluez, car il représente Dieu." Faire un prêtre était l'œuvre par excellence ; les vieilles filles qui avaient quelque bien n'imaginaient pas de meilleur emploi de leur petite fortune que d'entretenir au collège un jeune paysan pauvre et laborieux. Ce prêtre était ensuite 15 leur gloire, leur enfant, leur honneur. Elles le suivaient dans sa carrière, et veillaient sur ses mœurs avec une sorte de soin jaloux.

La prêtrise était donc la conséquence de mon assiduité à l'étude. Avec cela, j'étais sédentaire, impropre par ma fai- 20 blesse musculaire à tous les exercices du corps. J'avais un oncle voltairien,¹ le meilleur des hommes, qui voyait cela de mauvais œil. Il était horloger, et m'envisageait comme devant être le continuateur de son état. Mes succès le désolaient ; car il sentait bien que tout ce latin contremainait 25 sourdement ses projets et allait faire de moi une colonne de l'Église, qu'il n'aimait pas. Il ne manquait jamais l'occasion de placer devant moi son mot favori : "Un âne chargé de latin !" Plus tard, lors de la publication de mes premiers écrits, il triompha. Je me reproche quelquefois d'avoir 30

¹ Here simply "free-thinking."

contribué au triomphe de M. Homais¹ sur son curé. Que voulez-vous? c'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais, nous serions tous brûlés vifs. Mais, je le répète, quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte
 5 d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin² ou saint Thomas d'Aquin,³ qui sont les vrais sages. Gavroche⁴ et M. Homais arrivant d'emblée et avec si peu de peine au dernier mot de la philosophie! c'est bien dur à penser.

10 Mon jeune compatriote et ami, M. Quellien, poète breton d'une verve si originale, le seul homme de notre temps chez lequel j'aie trouvé la faculté de créer des mythes, a rendu ce tour de ma destinée par une fiction très ingénieuse. Il prétend que mon âme habitera, après ma mort, sous la forme
 15 d'une mouette blanche, autour de l'église ruinée de Saint-Michel, vieille mesure frappée par la foudre, qui domine Tréguier. L'oiseau volera toutes les nuits avec des cris plaintifs autour de la porte et des fenêtres barricadées, cherchant à pénétrer dans le sanctuaire, mais ignorant l'entrée
 20 secrète; et ainsi, durant toute l'éternité, sur cette colline, ma pauvre âme gémera d'un gémissement sans fin. — "C'est l'âme d'un prêtre qui veut dire sa messe," murmurer le paysan qui passe. — "Il ne trouvera jamais d'enfant pour la lui servir," répliquera un autre. Effectivement, voilà ce

¹ A free-thinking apothecary in Flaubert's *Madame Bovary*, who has become the type of the Philistine and shallow rationalist.

² Saint Augustine, Bishop of Hippo (354-430), perhaps the greatest of the church fathers, and at the same time one of those who did the most to introduce the spirit of persecution and vain theological subtlety into early Christianity.

³ Saint Thomas Aquinas (? 1225-1274), the "angelical doctor"; his *Summa Theologiæ* is still the basis of Catholic doctrinal teaching.

⁴ See p. 104, note 2.

que je suis : un prêtre manqué. Quellien a très bien compris ce qui fera toujours défaut à mon Église, c'est l'enfant de chœur. Ma vie est comme une messe sur laquelle pèse un sort, un éternel *Introïbo ad altare Dei*,¹ et personne pour répondre : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam*.¹ Ma 5 messe n'aura pas de servant. Faute de mieux, je me la répons à moi-même ; mais ce n'est pas la même chose.

Ainsi tout me prédestinait à une modeste carrière ecclésiastique en Bretagne. J'eusse été un très bon prêtre, indulgent, paternel, charitable, sans reproche en mes mœurs. 10 J'aurais été en prêtre ce que j'ai été en père de famille, très aimé de mes ouailles, aussi peu gênant que possible dans l'exercice de mon autorité. Certains défauts que j'ai fussent devenus des qualités. Certaines erreurs que je professe eussent été le fait d'un homme qui a l'esprit de son état. 15 J'aurais supprimé quelques verrues, que je n'ai pas pris la peine, n'étant que laïque, d'extirper sérieusement, mais qu'il n'eût dépendu que de moi d'arracher.

Ma carrière eût été celle-ci : à vingt-deux ans, professeur au collège de Tréguier ; vers cinquante ans, chanoine, peut- 20 être grand vicaire à Saint-Brieuc, homme très consciencieux, très estimé, bon et sûr directeur. Médiocrement partisan des dogmes nouveaux, j'aurais poussé la hardiesse jusqu'à dire, comme beaucoup de bons ecclésiastiques, après le concile du Vatican : ² *Posui custodiam ori meo*.³ Mon anti- 25

¹ "Then will I go unto the altar of God, unto God my exceeding joy."—Psal. xliii. 4.

² The ecumenical council held at Rome (1869-1870) which decreed the infallibility of the Pope. This was a decisive triumph for the ultramontane party and drove out of the church a number of those opposed to papal centralization. See p. 191, note.

³ "I will keep my mouth with a bridle."—Psal. xxxix. 1.

pathie pour les jésuites se fût exprimée en ne parlant jamais d'eux ; un fond de gallicanisme¹ mitigé se fût dissimulé sous le couvert d'une profonde connaissance du droit canonique.

Un incident extérieur vint changer tout cela. De la
 5 petite ville la plus obscure de la province la plus perdue, je
 fus jeté, sans préparation, dans le milieu parisien le plus
 vivant. Le monde me fut révélé ; mon être se dédoubla ;
 le Gascon prit le dessus sur le Breton ; plus de *custodia oris*
mei ; adieu le cadenas que j'aurais sans cela mis à ma
 10 bouche ! Pour le fond, je restai le même. Mais, ô ciel ! com-
 bien les applications furent changées ! J'avais vécu jusque-là
 dans un hypogée, éclairé de lampes fumeuses ; maintenant,
 le soleil et la lumière allaient m'être montrés.

II

Vers le mois d'avril 1838, M. de Talleyrand,² en son
 15 hôtel de la rue Saint-Florentin, sentant sa fin approcher,
 crut devoir aux conventions humaines un dernier mensonge
 et résolut de se réconcilier, pour les apparences, avec une
 Église dont la vérité, une fois reconnue par lui, le convain-
 quait de sacrilège et d'opprobre. Il fallait, pour cette déli-
 20 cate opération, non un prêtre sérieux de la vieille école
 gallicane, qui aurait pu avoir l'idée de rétractations motivées,
 de réparations, de pénitence, non un jeune ultramontain de
 la nouvelle école, qui eût tout d'abord inspiré au vieillard
 une complète antipathie ; il fallait un prêtre mondain, lettré,

¹ By its loss of property and privileges at the time of the Revolution (see p. 75, note 1) the French clergy became much more directly dependent on the government and on Rome. It was fatally weakened in its attempt to maintain its local autonomy or "Gallican" liberties and a great impulse was given to "ultramontanism," the doctrine that would extend to the utmost the power of the Pope. ² 1754-1838. See also p. 186, line 10.

aussi peu philosophe que possible, nullement théologien, ayant avec les anciennes classes ces relations d'origine et de société sans lesquelles l'Évangile a peu d'accès en des cercles pour lesquels il n'a pas été fait. M. l'abbé Dupanloup,¹ déjà connu par ses succès au catéchisme de l'Assomption, auprès d'un public plus exigeant en fait de jolies phrases qu'en fait de doctrine, était juste l'homme qu'il fallait pour participer innocemment à une collusion que les âmes faciles à se laisser toucher devaient pouvoir envisager comme un édifiant coup de la grâce. Ses relations avec madame la duchesse de Dino, et surtout avec sa fille, dont il avait fait l'éducation religieuse, sa parfaite entente avec M. de Quélen,² les protections aristocratiques qui, dès le début de sa carrière, l'avaient entouré et l'avaient fait accepter dans tout le faubourg Saint-Germain³ comme quelqu'un qui en est, le désignaient pour une œuvre de tact mondain plutôt que de théologie, où il fallait savoir duper à la fois le monde et le ciel.

On prétend qu'au premier moment, surpris de quelques hésitations de la part de celui qui allait le convertir, M. de Talleyrand aurait dit : "Voilà un jeune prêtre qui ne sait pas son état." S'il dit cela, il se trompa tout à fait. Ce jeune prêtre savait son art comme personne ne le sut jamais. Le vieillard, décidé à ne biffer sa vie que quand il n'aurait plus une heure à vivre, opposait à toutes les supplications un obstiné "Pas encore !" Le *sto ad ostium et pulso*⁴ dut être pratiqué avec une rare habileté. Un

¹ 1802-1878. Bishop of Orléans from 1849.

² 1778-1839. Archbishop of Paris.

³ The chief centre of aristocratic and reactionary sentiment in Paris.

⁴ "Behold I stand at the door and knock." — Rev. iii. 20.

évanouissement, une brusque accélération dans la marche de l'agonie, pouvait tout perdre. Une importunité déplacée pouvait amener un *non* qui eût renversé l'œuvre si savamment concertée. Le 17 mai, jour de la mort du vieux pécheur, au matin, rien n'était signé encore. L'angoisse était extrême. On sait l'importance que les catholiques attachent au moment de la mort. Si les rémunérations et les châtimens futurs ont quelque réalité, il est clair que ces rémunérations et ces châtimens doivent être proportionnés à une vie entière de vertu ou de vice. Le catholique ne l'entend pas ainsi. Une bonne mort couvre tout. Le salut est remis au hasard de la dernière heure.¹ Le temps pressait ; on résolut de tout oser. M. Dupanloup se tenait dans une pièce à côté du malade. La charmante enfant que le vieillard admettait toujours avec un sourire fut dépêchée près de son lit. O miracle de la grâce ! la réponse fut *oui* ; le prêtre entra ; cela dura quelques minutes, et Dieu dut se montrer content : on lui avait fait sa part. Le jeune catéchiste de l'Assomption sortit, tenant un papier que le mourant avait signé de sa grande signature complète : *Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, Prince de Bénévent*.

Ce fut une grande joie, sinon dans le ciel, au moins dans le monde catholique du faubourg Saint-Germain, et du faubourg Saint-Honoré. Ou sut gré de cette victoire, sans doute, avant tout à la grâce féminine qui avait réussi, en entourant de caresses le vieillard, à lui faire rétracter tout son passé révolutionnaire, mais aussi au jeune ecclésiastique

¹ Cf. for the whole passage the old English epitaph on a man killed by a fall from his horse : —

“ Between the stirrup and the ground,
I mercy ask'd, I mercy found.”

qui avait su, quoi qu'on en dise, avec une habileté supérieure, amener à bonne fin une négociation où il était si facile d'échouer. M. Dupanloup fut de ce jour un des premiers prêtres de France. Le monde le plus riche et le plus influent de Paris lui offrit ce qu'il voulut, places, honneurs, im-
portance, argent. Il accepta l'argent. Gardez-vous de
croire que ce fût là un calcul personnel ; jamais homme ne
porta plus loin le désintéressement que M. Dupanloup ; le
mot de la Bible qu'il citait le plus souvent, et qu'il aimait
doublement parce qu'il était biblique et qu'il finissait par
hasard comme un vers latin, était : *Da mihi animas, cetera
tolle tibi.*¹ Un plan général de grande propagande par l'édu-
cation classique et religieuse s'était dès lors emparé de son
esprit, et il allait s'y vouer avec l'ardeur passionnée qu'il por-
tait dans toutes les œuvres dont il s'occupait. 15

Le séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, situé à côté de l'église de ce nom, entre la rue Saint-Victor et la rue de Pontoise, était devenu, depuis la Révolution, le petit séminaire du diocèse de Paris. Telle n'avait pas été sa destination primitive. Dans le grand mouvement de réforme ecclésiast-
ique qui marqua en France la première moitié du xvii^e siècle
et auquel se rattachent les noms de Vincent de Paul,² d'Olier,³
de Bérulle,⁴ du Père Eudes,⁵ l'église Saint-Nicolas du Char-
donnet joua un rôle analogue à celui de Saint-Sulpice, quoique
moins considérable. Cette paroisse, qui tirait son nom du
champ de chardons bien connu des étudiants de l'Université 25

¹ "Give me the persons, and take the goods to thyself." — Gen. xiv. 21.

² Saint Vincent de Paul (1576-1660) ; founded the Sisters of Charity (1634).

³ Jean-Jacques Olier (1608-1657). See p. 145.

⁴ Cardinal de Bérulle (1575-1629).

⁵ Jean Eudes (1601-1680).

de Paris au moyen âge, était alors le centre d'un quartier riche, habité surtout par la magistrature. Comme Olier fonda le séminaire Saint-Sulpice, Adrien de Bourdoise fonda la compagnie des prêtres Saint-Nicolas du Chardonnet, et fit de la maison ainsi constituée une pépinière de jeunes ecclésiastiques qui a existé jusqu'à la Révolution. Mais la compagnie de Saint-Nicolas du Chardonnet ne fut pas, comme la société de Saint-Sulpice, mère d'établissements du même genre dans le reste de la France. En outre, la société des nicolaites ne ressuscita pas après la Révolution comme celle des sulpiciens ; le bâtiment de la rue Saint-Victor demeura sans objet ; lors du Concordat, on le donna au diocèse de Paris pour servir de petit séminaire. Jusqu'en 1837 cet établissement n'eut aucun éclat. La renaissance brillante du cléricisme lettré et mondain se fait entre 1830 et 1840. Saint-Nicolas fut, durant le premier tiers du siècle, un obscur établissement religieux ; les études y étaient faibles ; le nombre des élèves restait fort au-dessous des besoins du diocèse. Un prêtre assez remarquable le dirigea pourtant, ce fut M. l'abbé Frère, théologien profond, très versé dans la mystique chrétienne. Mais c'était l'homme le moins fait pour éveiller et stimuler des enfants faisant leurs études littéraires. Saint-Nicolas fut sous sa direction une maison tout ecclésiastique, peu nombreuse, n'ayant en vue que la cléricature, un séminaire par anticipation, ouvert aux seuls sujets qui se destinaient à l'état ecclésiastique, et où le côté profane des études était tout à fait négligé.

M. de Quélen eut une visée de génie en confiant la direction de cette maison à M. Dupanloup. L'aristocratique prélat n'appréciait pas beaucoup la direction toute cléricale de l'abbé

Frère ; il aimait la piété, mais la piété mondaine, de bon ton, sans barbarie scolastique ni jargon mystique, la piété comme complément d'un idéal de bonne société, qui était, à vrai dire, sa principale religion. Si Hugues ou Richard de Saint-Victor¹ se fussent présentés à lui comme des pédants ou des rustres, il les eût pris en maigre estime. Il avait pour M. Dupanloup la plus vive affection. Celui-ci était alors légitimiste et ultramontain.² Il a fallu les exagérations des temps qui ont suivi pour intervertir les rôles et pour qu'on ait pu le considérer comme un gallican et un orléaniste.³ M. de Quélen trouvait en lui un fils spirituel, partageant ses dédains, ses préjugés. Il savait sans doute le secret de sa naissance. Les familles qui avaient veillé paternellement sur le jeune ecclésiastique, qui en avaient fait un homme bien élevé et qui l'avaient introduit dans leur monde fermé, étaient celles que connaissait le noble archevêque et qui formaient pour lui les confins de l'univers. J'ai vu M. de Quélen ; il m'a laissé l'idée du parfait évêque de l'ancien régime. Je me rappelle sa beauté (une beauté de femme), sa taille élégante, la ravissante grâce de ses mouvements. Son esprit n'avait d'autre culture que celle de l'homme du monde d'une excellente éducation. La religion était pour lui inséparable des bonnes manières et de la dose de bon sens relatif que donnent les études classiques. Telle était aussi la mesure intellectuelle de M. Dupanloup. Ce n'était ni la belle imagination qui assure une valeur durable à certaines œuvres de Lacordaire⁴

¹ Hugues and Richard de Saint-Victor, theologians and mystics of the twelfth century. Dante places Hugues in paradise among the great doctors of the church. (*Par.*, XII.)

² See p. 118, note.

³ A supporter of the younger branch of the Bourbons. See p. 52, note 1.

⁴ Jean-Baptiste-Henri Lacordaire (1802-1861) associated as a young man with Lamennais. His *Conférences à Notre-Dame* gained him great reputation as a preacher.

et de Montalembert,¹ ni la profonde passion de Lamennais ; l'humanisme, la bonne éducation, étaient ici le but, la fin, le terme de toute chose ; la faveur des gens du monde bien élevés devenait le suprême critérium du bien. De part et
5 d'autre, absence complète de théologie. On se contentait de la révéler de loin. Les études théologiques de ces hommes distingués avaient été très faibles. Leur foi était vive et sincère ; mais c'était une foi implicite, ne s'occupant guère des dogmes qu'il faut croire. Ils sentaient le peu de
10 succès qu'aurait la scolastique auprès du seul public dont ils se préoccupaient, le public mondain et assez frivole qu'a devant lui un prédicateur de Saint-Roch² ou de Saint-Thomas d'Aquin.²

C'est dans ces dispositions d'esprit que M. de Quélen
15 remit entre les mains de M. Dupanloup l'austère et obscure maison de l'abbé Frère et d'Adrien de Bourdoise. Le petit séminaire de Paris n'avait été jusque-là, aux termes du Concordat, que la pépinière des prêtres de Paris, pépinière bien insuffisante, strictement limitée à l'objet que la loi lui
20 prescrivait. C'était bien autre chose que rêvait le nouveau supérieur porté par le choix de l'archevêque à la fonction, peu recherchée, de diriger les études des jeunes clercs. Tout lui parut à reconstruire, depuis les bâtiments, où le marteau ne laissa d'entier que les murs, jusqu'au plan des
25 études, que M. Dupanloup réforma de fond en comble. Deux points essentiels résumèrent sa pensée. D'abord, il vit qu'un petit séminaire tout ecclésiastique n'avait à Paris

¹ 1810-1870. The most brilliant orator of the Catholic party in the Upper House during the July monarchy.

² Churches representing respectively the Faubourg Saint-Honoré and the Faubourg Saint-Germain.

aucune chance de succès, et ne suffirait jamais au recrutement du diocèse. Il conçut l'idée, par des informations s'étendant surtout à l'ouest de la France et à la Savoie, son pays natal, d'amener à Paris les sujets d'espérance qui lui étaient signalés. Puis il voulut que sa maison fût une 5 maison d'éducation modèle telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au type ascétique et clérical. Il prétendit, chose délicate peut-être, que la même éducation servît aux jeunes clercs et aux fils des premières familles de France. La réussite de la difficile affaire de la rue Saint-Florentin 10 l'avait mis à la mode dans le monde légitimiste ; quelques relations avec le monde orléaniste lui assuraient une autre clientèle dont il n'était pas bon de se priver. A l'affût de tous les vents de la mode et de la publicité, il ne négligeait rien de ce qui avait la faveur du moment. Sa conception 15 du monde était très aristocratique ; mais il admettait trois aristocraties, la noblesse, le clergé et la littérature. Ce qu'il voulait, c'était une éducation libérale, pouvant convenir également au clergé et à la jeunesse du faubourg Saint-Germain, sur la base de la piété chrétienne et des lettres classiques. 20 L'étude des sciences était à peu près exclue ; il n'en avait pas la moindre idée.

La vieille maison de la rue Saint-Victor fut ainsi, pendant quelques années, la maison de France où il y eut le plus de noms historiques ou connus ; y obtenir une place pour un 25 jeune homme était une grâce chèrement marchandée. Les sommes très considérables dont les familles riches achetaient cette faveur servaient à l'éducation gratuite des jeunes gens sans fortune qui étaient signalés par des succès constants. La foi absolue de M. Dupanloup dans les études classiques 30 se montrait en ceci. Ces études, pour lui, faisaient partie

de la religion. La jeunesse destinée à l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. Virgile lui semblait faire partie de la culture intellectuelle d'un prêtre au moins autant que la Bible. Pour une élite de la jeunesse cléricale, il espérait qu'il sortirait de ce mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires peuplés uniquement d'enfants pauvres et de fils de paysans. Le fait est qu'il réalisa sous ce rapport des prodiges. Composée de deux éléments en apparence inconciliables, la maison avait une parfaite unité. L'idée que le talent primait tout le reste étouffait les divisions, et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter.

En cette année 1838, j'obtins justement, au collège de Tréguier, tous les prix de ma classe. Le *palmarès*¹ tomba sous les yeux d'un des hommes éclairés que l'ardent capitaine employait à recruter sa jeune armée. En une minute, mon sort fut décidé. "Faites-le venir," dit l'impétueux supérieur. J'avais quinze ans et demi; nous n'eûmes pas le temps de la réflexion. J'étais en vacances chez un ami, dans un village près de Tréguier; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Il y avait une lieue à faire à pied à travers la campagne. Les sonneries pieuses de l'*Angelus* du soir, se répondant de paroisse en paroisse,

¹ "Prize-list."

versaient dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours. Le lendemain, je partais pour Paris ; le 7, je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahiti ou de Tombouctou. 5

III

Oui, un lama bouddhiste ou un faquir musulman, transporté en un clin d'œil d'Asie en plein boulevard, serait moins surpris que je ne le fus en tombant subitement dans un milieu aussi différent de celui de mes vieux prêtres de Bretagne, têtes vénérables, totalement devenues de bois ou 10 de granit, sortes de colosses osiriens¹ semblables à ceux que je devais admirer plus tard en Égypte, se développant en longues allées, grandioses en leur béatitude. Ma venue à Paris fut le passage d'une religion à une autre. Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui 15 que je trouvais ici qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale. Ce n'était pas la même religion. Mes vieux prêtres, dans leur lourde chape romane, m'apparaissaient comme des mages, ayant les paroles de l'éternité ; maintenant, ce qu'on me présentait, 20 c'était une religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs, une théologie de demoiselles, sans solidité, d'un style indéfinissable, composite comme le frontispice polychrome d'un livre d'Heures de chez Lebel.² 25

Ce fut la crise la plus grave de ma vie. Le Breton jeune

¹ "Osiris-like."

² One of the many dealers in religious books and church ornaments of the Saint-Sulpice quarter.

est difficilement transplantable. La vive répulsion morale que j'éprouvais, compliquée d'un changement total dans le régime et les habitudes, me donna le plus terrible accès de nostalgie. L'internat me tuait. Les souvenirs de la vie libre et heureuse que j'avais jusque-là menée avec ma mère me perçaient le cœur. Je n'étais pas le seul à souffrir. M. Dupanloup n'avait pas calculé toutes les conséquences de ce qu'il faisait. Sa manière d'agir, impérieuse à la façon d'un général d'armée, ne tenait pas compte des morts et des malades parmi ses jeunes recrues. Nous nous communiquions nos tristesses. Mon meilleur ami, un jeune homme de Coutances, je crois, transporté comme moi, excellent cœur, s'isola, ne voulut rien voir, mourut. Les Savoisiens se montraient bien moins acclimatables encore. Un d'eux, plus âgé que moi, m'avouait que, chaque soir, il mesurait la hauteur du dortoir du troisième étage au-dessus du pavé de la rue Saint-Victor. Je tombai malade ; selon toutes les apparences, j'étais perdu. Le Breton qui est au fond de moi s'égarait en des mélancolies infinies. Le dernier *Angelus* du soir que j'avais entendu rouler sur nos chères collines et le dernier soleil que j'avais vu se coucher sur ces tranquilles campagnes me revenaient en mémoire comme des flèches aiguës.

Selon les règles ordinaires, j'aurais dû mourir ; j'aurais peut-être mieux fait. Deux amis que j'amenai avec moi de Bretagne, l'année suivante, donnèrent cette grande marque de fidélité : ils ne purent s'habituer à ce monde nouveau et repartirent. Je songe quelquefois qu'en moi le Breton mourut ; le Gascon, hélas ! eut des raisons suffisantes de vivre. Ce dernier s'aperçut même que ce monde nouveau était fort curieux et valait la peine qu'on s'y attachât.

Au fond, celui qui me sauva fut celui qui m'avait mis à cette cruelle épreuve. Je dois deux choses à M. Dupanloup : de m'avoir fait venir à Paris et de m'avoir empêché de mourir en y arrivant. La vie sortait de lui ; il m'entraîna. Naturellement, il s'occupa d'abord peu de moi. 5 L'homme le plus à la mode du clergé parisien, ayant une maison de deux cents élèves à diriger ou plutôt à fonder, ne pouvait avoir le souci personnel de l'enfant le plus obscur. Une circonstance singulière fut un lien entre nous. Le fond de ma blessure était le souvenir trop vivant de ma mère. 10 Ayant toujours vécu seul auprès d'elle, je ne pouvais me détacher des images de la vie si douce que j'avais goûtée pendant des années. J'avais été heureux, j'avais été pauvre avec elle. Mille détails de cette pauvreté même, rendus plus touchants par l'absence, me creusaient le cœur. Pen- 15 dant la nuit, je ne pensais qu'à elle ; je ne pouvais prendre aucun sommeil. Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humides de regrets. Nos lettres, selon l'usage des maisons religieuses, étaient lues par un des directeurs. Celui qui était chargé 20 de ce soin fut frappé de l'accent d'amour profond qui était dans ces pages d'enfant. Il communiqua une de mes lettres à M. Dupanloup, qui en fut tout à fait étonné.

Le plus beau trait du caractère de M. Dupanloup était l'amour qu'il avait pour sa mère. Quoique sa naissance fût, 25 par un côté, la plus grande difficulté de sa vie, il honorait sa mère d'un vrai culte. Cette vieille dame demeurait à côté de lui ; nous ne la voyions jamais ; nous savions cependant que, tous les jours, il passait quelque temps avec elle. Il disait souvent que la valeur des hommes est en proportion 30 du respect qu'ils ont eu pour leur mère. Il nous donnait à

cet égard des règles excellentes, que j'avais du reste toujours pratiquées, comme de ne jamais tutoyer sa mère et de ne jamais finir une lettre à elle adressée sans y mettre le mot *respect*. Par là, il y eut entre nous une vraie étincelle
 5 de communication. Le jour où ma lettre lui fut remise était un vendredi. C'était le jour solennel. Le soir, on lisait en sa présence les places et les notes de la semaine. Je n'avais pas cette fois-là réussi ma composition : j'étais le cinquième ou le sixième. " Ah ! dit-il, si le sujet eût été celui d'une
 10 lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier." Dès lors, il me remarqua. J'existai pour lui, il fut pour moi ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de dieu. Un culte remplaça un culte, et le sentiment de mes premiers maîtres s'en trouva fort affaibli.

15 Ceux-là seuls, en effet, qui ont connu Saint-Nicolas du Chardonnet dans ces années brillantes de 1838 à 1844, peuvent se faire une idée de la vie intense qui s'y développait. Et cette vie n'avait qu'une seule source, un seul principe, M. Dupanloup lui-même. Il était sa maison tout entière.
 20 Le règlement, l'usage, l'administration, le gouvernement spirituel et temporel, c'était lui. La maison était pleine de parties défectueuses ; il suppléait à tout. L'écrivain, l'orateur, chez lui, étaient de second ordre ; l'éducateur était tout à fait sans égal. L'ancien règlement de Saint-Nicolas
 25 du Chardonnet renfermait, comme tous les règlements de séminaire, un exercice appelé *la lecture spirituelle*. Tous les soirs, une demi-heure devait être consacrée à la lecture d'un ouvrage ascétique ; M. Dupanloup se substitua d'emblée à saint Jean Climaque¹ et aux *Vies des Pères du désert*.² Cette

¹ John Climacus, a religious writer of the sixth century.

² The Fathers of the Desert are the Christian cenobites who, in the early centuries, retired to the Thebaïd, a solitude near Thebes in Egypt.

demi-heure, il la prit pour lui. Tous les jours, il se mit directement en rapport avec la totalité de ses élèves par un entretien intime, souvent comparable, pour l'abandon et le naturel, aux homélies de Jean Chrysostome¹ dans la *Palæa*² d'Antioche. Toute circonstance de la vie intérieure de la maison, tout événement personnel au supérieur ou à l'un des élèves, était l'occasion d'un entretien rapide, animé. La séance des notes du vendredi était quelque chose de plus saisissant et plus personnel encore. Chacun vivait dans l'attente de ce jour. Les observations dont le supérieur accompagnait la lecture des notes étaient la vie ou la mort. Il n'y avait aucune punition dans la maison ; la lecture des notes et les réflexions du supérieur étaient l'unique sanction qui tenait tout en haleine et en éveil.

Ce régime avait ses inconvénients, cela est hors de doute. Adoré de ses élèves, M. Dupanloup n'était pas toujours agréable à ses collaborateurs. On m'a dit que, plus tard, dans son diocèse, les choses se passèrent de la même manière, qu'il fut toujours plus aimé de ses laïques que des prêtres. Il est certain qu'il écrasait tout autour de lui. Mais sa violence même nous attachait ; car nous sentions que nous étions son but unique. Ce qu'il était, c'était un éveilleur incomparable ; pour tirer de chacun de ses élèves la somme de ce qu'il pouvait donner, personne ne l'égalait. Chacun de ses deux cents élèves existait distinct dans sa pensée ; il était pour chacun d'eux l'excitateur toujours présent, le motif de vivre et de travailler. Il croyait au talent et en faisait la base de la foi. Il répétait souvent que l'homme

¹ Saint John Chrysostom, Patriarch of Constantinople and most eloquent of the church fathers (? 347-407).

² In the *Palæa* (παλαιά), i.e. "Old Church."

vaut en proportion de sa faculté d'admirer. Son admiration n'était pas toujours assez éclairée par la science ; mais elle venait d'une grande chaleur d'âme et d'un cœur vraiment possédé de l'amour du beau. Il a été le Villemain¹ de l'école catholique. M. Villemain fut, parmi les laïques, l'homme qu'il a le plus aimé et le mieux compris. Chaque fois qu'il venait de le voir, il nous racontait la conversation qu'il avait eue avec lui sur le ton de la plus chaleureuse sympathie.

Les défauts de l'éducation qu'il donnait étaient les défauts mêmes de son esprit. Il était trop peu rationnel, trop peu scientifique. On eût dit que ses deux cents élèves étaient destinés à être tous poètes, écrivains, orateurs. Il estimait peu l'instruction sans le talent. Cela se voyait surtout à l'entrée des nicolaïtes à Saint-Sulpice, où le talent n'avait aucune valeur, où la scolastique et l'érudition étaient seules prisées. Quand il s'agissait de faire de la logique et de la philosophie en latin barbare, ces esprits, trop nourris de belles-lettres, étaient réfractaires et se refusaient à une aussi rude nourriture. Aussi les nicolaïtes étaient-ils peu estimés à Saint-Sulpice. On n'y nommait jamais M. Dupanloup ; on le trouvait trop peu théologien. Quand un ancien élève de Saint-Nicolas se hasardait à rappeler cette maison, quelque vieux directeur se trouvait là pour dire : " Oh ! oui, du temps de M. Bourdoise. . . ," montrant clairement qu'il n'admettait pour cette maison d'autre illustration que son passé du xvii^e siècle.

Faibles à quelques égards, ces études de Saint-Nicolas étaient très distinguées, très littéraires. L'éducation cléricale a une supériorité sur l'éducation universitaire, c'est sa liberté en tout ce qui ne touche pas à la religion. La

¹ See p. 90, note 2.

littérature y est livrée à toutes les disputes ; le joug du dogme classique y est moins lourd. C'est ainsi que Lamartine, formé tout entier par l'éducation cléricale, a bien plus d'intelligence qu'aucun universitaire ; quand l'émancipation philosophique vient ensuite, cela produit des esprits très ouverts. Je sortis de mes études classiques sans avoir lu Voltaire ; mais je savais par cœur les *Soirées de Saint-Petersbourg*.¹ Ce style, dont je ne vis que plus tard les défauts, m'excitait vivement. Les discussions du romantisme pénétraient dans la maison de toutes parts ; on ne parlait que de Lamartine, de Victor Hugo.² Le supérieur s'y mêlait, et, pendant près d'un an, aux lectures spirituelles, il ne fut pas question d'autre chose. L'autorité faisait ses réserves ; mais les concessions allaient bien au delà des réserves. C'est ainsi que je connus les batailles du siècle.¹⁵ Plus tard, la liberté de penser arriva également jusqu'à moi par les *Solvuntur objecta*³ des Théologies. La grande bonne foi de l'ancien enseignement ecclésiastique consistait à ne rien dissimuler de la force des objections ; comme les réponses étaient très faibles, un bon esprit pouvait faire son profit de la vérité où il la trouvait.²⁰

Le cours d'histoire fut pour moi une autre cause de vif éveil. M. l'abbé Richard faisait ce cours dans l'esprit de l'école moderne, de la manière la plus distinguée. Je ne sais pourquoi il cessa de professer le cours de notre année ;²⁵ il fut remplacé par un directeur, très occupé d'ailleurs, qui se contenta de nous lire d'anciens cahiers, auxquels il mêlait des extraits de livres modernes. Or, parmi ces volumes

¹ A work by the Count Joseph de Maistre (1753-1821), a thoroughgoing reactionary and opponent of everything distinctively modern whether in politics or religion.

² 1802-1885.

³ " Refutation of opposing arguments."

modernes, qui détonnaient souvent avec les vieilles routines des cahiers, j'en remarquai un qui produisait sur moi un effet singulier. Dès que le chargé de cours le prenait et se mettait à le lire, je n'étais plus capable de prendre une note ;
5 une sorte d'harmonie me saisissait, m'enivrait. C'était Michelet,¹ les parties admirables de Michelet, dans les tomes V et VI de l'*Histoire de France*. Ainsi le siècle pénétrait jusqu'à moi par toutes les fissures d'un ciment disjoint. J'étais venu à Paris formé moralement, mais ignorant autant
10 qu'on peut l'être. J'eus tout à découvrir. J'appris avec étonnement qu'il y avait des laïques sérieux et savants ; je vis qu'il existait quelque chose en dehors de l'antiquité et de l'Église, et en particulier qu'il y avait une littérature contemporaine digne de quelque attention. La mort de
15 Louis XIV ne fut plus pour moi la fin du monde. Des idées, des sentiments m'apparurent, qui n'avaient eu d'expression ni dans l'antiquité, ni au xvii^e siècle.

Ainsi le germe qui était en moi fut fécondé. Quoique antipathique par bien des côtés à ma nature, cette éducation
20 fut comme le réactif qui fit tout vivre et tout éclater. L'essentiel, en effet, dans l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil. Autant le sérieux de ma foi religieuse avait été atteint en trouvant sous les mêmes noms des choses si différentes, autant mon esprit but avidement le breuvage
25 nouveau qui lui était offert. Le monde s'ouvrit pour moi. Malgré sa prétention d'être un asile fermé aux bruits du dehors, Saint-Nicolas était à cette époque la maison la plus brillante et la plus mondaine. Paris y entra à pleins bords

¹ Jules Michelet (1798-1874), the chief representative of romanticism in French historical writing. The parts of his history here referred to cover the later mediæval period.

par les portes et les fenêtres, Paris tout entier, moins la corruption, je me hâte de le dire, Paris avec ses petites et ses grandes, ses hardiesses et ses chiffons, sa force révolutionnaire et ses mollesse flasques. Mes vieux prêtres de Bretagne savaient bien mieux les mathématiques et le latin 5 que mes nouveaux maîtres ; mais ils vivaient dans des catacombes sans lumière et sans air. Ici, l'atmosphère du siècle circulait librement. Dans nos promenades à Gentilly, aux récréations du soir, nos discussions étaient sans fin. Les nuits, après cela, je ne dormais pas : Hugo et Lamartine me 10 remplissaient la tête. Je compris la gloire, que j'avais cherchée si vaguement à la voûte de la chapelle de Tréguier. Au bout de quelque temps, une chose tout à fait inconnue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens pour moi. J'étais perdu pour l'idéal modeste que mes an- 15 ciens maîtres m'avaient inculqué ; j'étais engagé sur une mer où toutes les tempêtes, tous les courants du siècle avaient leur contre-coup. Il était écrit que ces courants et ces tempêtes emporteraient ma barque vers des rivages où mes anciens amis me verraient aborder avec terreur. 20

Mes succès dans les classes étaient très inégaux. Je fis un jour un *Alexandre*, qui doit être au *Cahier d'honneur*, et que je publierais si je l'avais. Mais les compositions de pure rhétorique m'inspiraient un profond ennui ; je ne pus jamais faire un discours supportable. A propos d'une distribution 25 de prix, nous donnâmes une représentation du concile de Clermont ; les différents discours qui purent être tenus en cette circonstance furent mis au concours. J'échouai totalement dans Pierre l'Ermite et Urbain II ;¹ mon Godefroy de

¹ Pope Urban II., fired with zeal by Peter the Hermit (1050-1115), preached the first crusade at the Council of Clermont (1095). Godefroy de

Bouillon fut jugé aussi dénué que possible d'esprit militaire. Un hymne guerrier en strophes saphiques et adoniques fut trouvé moins mauvais. Mon refrain, *Sternite Turcas*,¹ solution brève et tranchante de la question d'Orient, fut adopté
5 dans la récitation publique. J'étais trop sérieux pour ces enfantillages. On nous donnait à faire des récits du moyen âge, qui se terminaient toujours par quelque beau miracle ; j'abusais déplorablement des guérisons de lépreux. Le souvenir de mes premières études de mathématiques, qui avaient
10 été assez fortes, me revenait quelquefois. J'en parlais à mes condisciples, que cela faisait beaucoup rire. Ces études leur paraissaient quelque chose de tout à fait bas, comparées aux exercices littéraires qu'on leur présentait comme le but suprême de l'esprit humain. Ma force de raisonnement ne se
15 révéla que plus tard, en philosophie, à Issy. La première fois que mes condisciples m'entendirent argumenter en latin, ils furent surpris. Ils virent bien alors que j'étais d'une autre race qu'eux et que je continuerais à marcher quand ils auraient trouvé leur point d'arrêt. Mais, en rhétorique, je laissai
20 un renom douteux. Écrire sans avoir à dire quelque chose de pensé personnellement me paraissait dès lors le jeu d'esprit le plus fastidieux.

Le fond des idées qui formait la base de cette éducation était faible ; mais la forme était brillante, et un sentiment
25 noble dominait et entraînait tout. J'ai dit qu'il n'y avait dans la maison aucune punition ; il serait plus exact de dire qu'il n'y en avait qu'une, l'expulsion. A moins de faute très grave, cette expulsion n'avait rien de blessant ; on n'en don-

Bouillon (1058-1100) took a leading part in the crusade and for a short time before his death was king of Jerusalem.

¹ "Down with the Turks,"

nait pas les motifs : " Vous êtes un excellent jeune homme ; mais votre esprit n'est pas ce qu'il nous faut ; séparons-nous amis ; quel service puis-je vous rendre ? " Tel était le résumé du discours d'adieu du supérieur à l'élève congédié. On prisait si haut la faveur de participer à une éducation 5 tenue pour exceptionnelle, que cette paternelle déclaration était redoutée comme un arrêt de mort.

Là est une des supériorités que présentent les établissements ecclésiastiques sur ceux de l'État ; le régime y est très libéral, car personne n'a droit d'y être ; la coercition y 10 devient tout de suite la séparation. L'établissement de l'État a quelque chose de militaire, de froid, de dur, et avec cela une cause de grande faiblesse, puisque l'élève a un droit obtenu au concours¹ dont on ne peut le priver. Pour ma part, j'ai peine à comprendre une école normale, par exemple, 15 où le directeur ne puisse pas dire, sans s'expliquer davantage, aux sujets dénués de vocation : " Vous n'avez pas l'esprit de notre état ; en dehors de cela, vous devez avoir tous les mérites ; vous réussirez mieux ailleurs. Adieu. " La punition même la plus légère implique un principe servile 20 d'obéissance par crainte. Pour moi, je ne crois pas qu'à aucune époque de ma vie j'aie obéi ; oui, j'ai été docile, soumis, mais à un principe spirituel, jamais à une force matérielle procédant par la crainte du châtiment. Ma mère ne me commanda jamais rien. Entre moi et mes maîtres 25 ecclésiastiques tout fut libre et spontané. Qui a connu ce *rationabile obsequium*² n'en peut plus souffrir d'autre. Un ordre est une humiliation ; qui a obéi est un *capitis minor*,³

¹ Here " competitive examination. "

² " Your reasonable service. " — Rom. xii. 1.

³ A *capitis minor* is one who has lost his civil rights, who has ceased to

souillé dans le germe même de la vie noble. L'obéissance ecclésiastique n'abaisse pas ; car elle est volontaire, et on peut se séparer. Dans une des utopies de société aristocratique que je rêve il n'y aurait qu'une seule peine, la peine de mort, ou plutôt l'unique sanction serait un léger blâme des 5 autorités reconnues, auquel aucun homme d'honneur ne survivrait. Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. Je crains que les nouvelles institutions militaires, n'admettant ni exception ni équivalent, n'amènent 10 un affreux abaissement. Forcer tous à subir l'obéissance, c'est tuer le génie et le talent. Qui a passé des années au port d'armes à la façon allemande est mort pour les œuvres fines ; aussi l'Allemagne, depuis qu'elle s'est donnée tout entière à la vie militaire, n'aurait plus de talent si elle n'avait 15 les juifs, envers qui elle est si ingrate.

La génération, qui avait de quinze à vingt ans au moment d'éclat que je raconte et qui fut court, a maintenant de cinquante-cinq à soixante ans. A-t-elle rempli les espérances illimitées qu'avait conçues l'âme ardente de notre grand 20 éducateur ? Non assurément ; si ses espérances avaient été réalisées, c'est le monde entier qui eût été changé de fond en comble, et on ne s'aperçoit pas d'un tel changement. M. Dupanloup aimait trop peu son siècle et lui faisait trop peu de concessions pour qu'il pût lui être donné de former des 25 hommes au droit fil du temps.¹ Quand je me figure une de ces lectures spirituelles où le maître répandait si abondamment son esprit, cette salle du rez-de-chaussée, avec ses bancs serrés où se pressaient deux cents figures d'enfants

be a person and become a thing. The phrase is taken from Horace, 3 Od., V., 42.

¹ "In the main current of the age."

tenus immobiles par l'attention et le respect, et que je me demande vers quels vents du ciel se sont envolées ces deux cents âmes si fortement unies alors par l'ascendant du même homme, je trouve plus d'un déchet, plus d'un cas singulier. Comme il est naturel, je trouve d'abord des évêques, des 5 archevêques, des ecclésiastiques considérables, tous relativement éclairés et modérés. Je trouve des diplomates, des conseillers d'État, d'honorables carrières dont quelques-unes eussent été plus brillantes si la tentative du 16 mai¹ eût réussi. Mais voici quelque chose d'étrange. A côté de tel 10 pieux condisciple prédestiné à l'épiscopat, j'en vois un qui aiguïsera si savamment son couteau pour tuer son archevêque, qu'il frappera juste au cœur. . . . Je crois me rappeler Verger ;² je peux dire de lui ce que disait Sacchetti³ de cette petite Florentine qui fut canonisée : *Fu mia vicina, andava 15 come le altre.*⁴ Cette éducation avait des dangers : elle surchauffait, surexcitait, pouvait très bien rendre fou (Verger l'était bel et bien).

Un exemple plus frappant encore du *Spiritus ubi vult spirat*⁵ fut celui de H. de ***. Quand j'arrivai à Saint- 20 Nicolas, il fut ma plus grande admiration. Son talent était hors ligne : il avait sur tous ses condisciples de rhétorique

¹ An attempt of the reactionary party to get control of the government during the presidency of MacMahon (1877).

² On January 3, 1857, M. Sibour, Archbishop of Paris, was stabbed while celebrating Mass by the Abbé Jean Verger. Though Verger was almost certainly insane, as Renan suggests, he was tried and executed. M. Affre, the immediate predecessor of M. Sibour, and M. Darboy, his first regular successor, also died violent deaths, the first losing his life in the June Insurrection (1848), and the second being arrested and shot by the Commune (1871).

³ A Florentine statesman of the fourteenth century who composed a collection of short stories in imitation of Boccaccio.

⁴ "She was a neighbor of mine and did not seem different from the rest."

⁵ "The wind bloweth where it listeth." — S. John iii. 8.

une immense supériorité. Sa piété, sérieuse et vraiment élevée, provenait d'une nature douée des plus hautes aspirations. H. de *** réalisait, d'après nos idées, la perfection même ; aussi, selon l'usage des maisons ecclésiastiques, où les élèves avancés partagent les fonctions des maîtres, était-il chargé des rôles les plus importants. Sa piété se maintint plusieurs années au séminaire Saint-Sulpice. Durant des heures, aux fêtes surtout, on le voyait à la chapelle, baigné de larmes. Je me souviens d'un soir d'été, sous les ombrages
10 de Gentilly (Gentilly était la maison de campagne du petit séminaire Saint-Nicolas) ; serrés autour de quelques anciens et de celui des directeurs qui avait le mieux l'accent de la piété chrétienne, nous écoutions. Il y avait dans l'entretien quelque chose de grave et de profond. Il s'agissait du pro-
15 blème éternel qui fait le fond du christianisme, l'élection divine, le tremblement où toute âme doit rester jusqu'à la dernière heure en ce qui regarde le salut. Le saint prêtre insistait sur ce doute terrible : non, personne, absolument personne, n'est sûr qu'après les plus grandes faveurs du ciel
20 il ne sera pas abandonné de la grâce. " Je crois, dit-il, avoir connu un prédestiné ! . . ." Un silence se fit ; il hésita : " C'est H. de *** , ajouta-t-il ; si quelqu'un peut être sûr de son salut, c'est bien lui. Eh bien, non, il n'est pas sûr que H. de *** ne soit pas un réprouvé."

25 Je revis H. de *** quelques années plus tard. Il avait fait dans l'intervalle de fortes études bibliques ; je ne pus savoir s'il était tout à fait détaché du christianisme ; mais il ne portait plus l'habit ecclésiastique et il était dans une vive réaction contre l'esprit clérical. Plus tard, je le trouvai passé
30 à des idées politiques très exaltées ; la passion vive, qui faisait le fond de son caractère, s'était tournée vers la démo-

cratie ; il rêvait la justice, il en parlait d'une manière sombre et irritée ; il pensait à l'Amérique, et je crois qu'il doit y être. Il y a quelques années, un de nos anciens condisciples me dit qu'il avait cru reconnaître parmi les noms des fusillés de la Commune¹ un nom qui ressemblait au sien. Je pense qu'il se trompait. Mais sûrement la vie de ce pauvre H. de *** a été traversée par quelque grand naufrage. Il gâta par la passion des qualités supérieures. C'est de beaucoup le sujet le plus éminent que j'aie eu pour condisciple dans mon éducation ecclésiastique. Mais il n'eut pas la sagesse de rester 10 sobre en politique. A la façon dont il prenait les choses, il n'y aurait personne qui n'eût, dans sa vie, vingt occasions de se faire fusiller. Les idéalistes comme nous doivent n'approcher de ce feu-là qu'avec beaucoup de précautions. Nous y laisserions presque toujours notre tête ou nos ailes. Certes 15 la tentation est grande pour le prêtre qui abandonne l'Église de se faire démocrate ; il retrouve ainsi l'absolu qu'il a quitté, des confrères, des amis ; il ne fait en réalité que changer de secte. Telle fut la destinée de Lamennais. Une des grandes sagesse de M. l'abbé Loyson² a été de résister sur ce point 20 à toutes les séductions et de se refuser aux caresses que le parti avancé ne manque jamais de faire à ceux qui rompent les liens officiels.

Durant trois ans, je subis cette influence profonde, qui amena dans mon être une complète transformation. M. Du- 25

¹ March 18th to May 28th, 1871. When the troops from Versailles finally forced an entrance into Paris, many of the Communards were shot after a rather summary trial, and in some cases, it is claimed, without any trial at all.

² Charles Loyson (1827-), better known as Père Hyacinthe. He made a public protest against the growth of ultramontanism (see p. 118, note 1), and was excommunicated in 1869.

panloup m'avait à la lettre transfiguré. Du pauvre petit provincial le plus lourdement engagé dans sa gaîne, il avait tiré un esprit ouvert et actif. Certes quelque chose manquait à cette éducation, et, tant qu'elle dut me suffire, j'eus toujours
5 un vide dans l'esprit. Il y manquait la science positive, l'idée d'une recherche critique de la vérité. Cet humanisme superficiel fit chômer en moi trois ans le raisonnement, en même temps qu'il détruisait la naïveté première de ma foi. Mon christianisme subit de grandes diminutions ; il n'y avait
10 cependant rien dans mon esprit qui pût encore s'appeler doute. Chaque année, à l'époque des vacances, j'allais en Bretagne. Malgré plus d'un trouble, je m'y retrouvais tout entier, tel que mes premiers maîtres m'avaient fait.

Selon la règle, après avoir terminé ma rhétorique à Saint-
15 Nicolas du Chardonnet, j'allai à Issy, maison de campagne du séminaire Saint-Sulpice. Je sortais ainsi de la direction de M. Dupanloup pour entrer sous une discipline absolument opposée à celle de Saint-Nicolas du Chardonnet. Saint-Sulpice m'apprit d'abord à considérer comme enfantillage
20 tout ce que M. Dupanloup m'avait appris à estimer le plus. Quoi de plus simple ? Si le christianisme est chose révélée, l'occupation capitale du chrétien n'est-elle pas l'étude de cette révélation même, c'est-à-dire la théologie ? La théologie et l'étude de la Bible allaient bientôt m'absorber, me
25 donner les vraies raisons de croire au christianisme et aussi les vraies raisons de ne pas y adhérer. Durant quatre ans, une terrible lutte m'occupa tout entier, jusqu'à ce que ce mot, que je repoussai longtemps comme une obsession diabolique : " Cela n'est pas vrai ! " retentît à mon oreille intérieure avec
30 une persistance invincible. Je raconterai cela dans les chapitres suivants. Je peindrai aussi exactement que je pourrai

cette maison extraordinaire de Saint-Sulpice, qui est plus séparée du temps présent que si trois mille lieues de silence l'entouraient. J'essayerai enfin de montrer comment l'étude directe du christianisme, entreprise dans l'esprit le plus sérieux, ne me laissa plus assez de foi pour être un prêtre sincère, et m'inspira, d'un autre côté, trop de respect pour que je pusse me résigner à jouer avec les croyances les plus respectables une odieuse comédie. 5

IV

LE SÉMINAIRE D'ISSY

I

LE petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet n'avait point d'année de philosophie, la philosophie étant, d'après la division des études ecclésiastiques, réservée pour le grand séminaire. Après avoir terminé mes études
5 classiques dans la maison dirigée si brillamment par M. Dupanloup, je passai donc, avec les élèves de ma classe, au grand séminaire, destiné à l'enseignement plus spécialement ecclésiastique. Le grand séminaire du diocèse de Paris, c'est le séminaire Saint-Sulpice, composé
10 lui-même en quelque sorte de deux maisons, celle de Paris et la succursale d'Issy, où l'on fait les deux années de philosophie. Ces deux séminaires n'en font, à proprement parler, qu'un seul. L'un est la suite de l'autre ; tous deux se réunissent en certaines circonstances ; la congrégation qui
15 fournit les maîtres est la même. L'institut de Saint-Sulpice a exercé sur moi une telle influence et a si complètement décidé de la direction de ma vie, que je suis obligé d'ensquisser rapidement l'histoire, d'en exposer les principes et l'esprit, pour montrer en quoi cet esprit est resté la loi la plus
20 profonde de tout mon développement intellectuel et moral.

Saint-Sulpice doit son origine à un homme dont le nom n'est point arrivé à la grande célébrité ; car la célébrité va rarement chercher ceux qui ont fait profession de fuir la

gloire et dont la qualité dominante a été la modestie. Jean-Jacques Olier, issu d'une famille qui a donné à l'État un grand nombre de serviteurs capables, fut le contemporain et le coopérateur de Vincent de Paul, de Bérulle, d'Adrien de Bourdoise, du Père Eudes, de Charles de Gondren, de ces 5 fondateurs de congrégations ayant pour objet la réforme de l'éducation ecclésiastique, qui ont eu un rôle si considérable dans la préparation du xvii^e siècle. Rien n'égale l'abaissement des mœurs cléricales sous Henri IV¹ et dans les commencements de Louis XIII.² Le fanatisme de la Ligue,³ 10 loin de servir à la règle des mœurs, avait beaucoup contribué au relâchement. On s'était tout permis, parce qu'on avait manié l'escopette et porté le mousquet pour la bonne cause. La verve gauloise du temps de Henri IV était peu favorable à la mysticité. Tout n'était pas mauvais dans la 15 franche gaieté rabelaisienne qui, à cette époque, n'était pas tenue pour incompatible avec l'état ecclésiastique. A beaucoup d'égards, nous préférons la piété amusante et spirituelle de Pierre Camus,⁴ l'ami de François de Sales,⁵ à la tenue raide et guindée qui est devenue plus tard la règle du clergé 20 français et a fait de lui une sorte d'armée noire à part du monde et en guerre avec lui. Mais il est certain que, vers 1640, l'éducation du clergé n'était pas au niveau de l'esprit de règle et de mesure⁶ qui devenait de plus en plus la loi du

¹ 1553-1610; king from 1589.

² 1601-1643; king from 1610.

³ Organized under the auspices of the Guises against the Protestants (1576-1593).

⁴ 1582-1653. Bishop of Belley. An author of pious novels, but best known by the work mentioned on p. 175, line 15, *L'Esprit de Saint François de Sales*.

⁵ See p. 175, note 6.

⁶ The reform of Malherbe (1555-1628) and the founding of the Academy (1635) were also expressions of this spirit of "rule and measure." The

siècle. Des côtés les plus divers on appelait la réforme. François de Sales avouait n'avoir pas réussi dans cette tâche. Il disait à Bourdoise : "Après avoir travaillé pendant dix-sept ans à former seulement trois prêtres tels que je les
5 souhaitais pour m'aider à réformer le clergé de mon diocèse, je n'ai réussi à en former qu'un et demi." Alors apparaissent les hommes d'une piété grave et raisonnable que je nommais tout à l'heure. Par des congrégations d'un type nouveau, distinct des anciennes règles monacales et imité
10 en quelques points des jésuites, ils créent le séminaire, c'est-à-dire la pépinière soigneusement murée où se forment les jeunes clercs. La transformation fut profonde. De l'école de ces grands maîtres de la vie spirituelle sort ce clergé d'une physionomie si particulière, le plus discipliné, le plus
15 régulier, le plus national, même le plus instruit des clergés, qui remplit la seconde moitié du xvii^e siècle, tout le xviii^e, et dont les derniers représentants ont disparu il y a une quarantaine d'années. Parallèlement à ces efforts d'une piété orthodoxe se dresse Port-Royal, très supérieur à Saint-
20 Sulpice, à Saint-Lazare, à la Doctrine chrétienne et même à l'Oratoire, pour la fermeté de la raison et le talent d'écrire, mais à qui manque la plus essentielle des vertus catholiques, la docilité. Port-Royal, comme le protestantisme, eut le dernier des malheurs. Il déplut à la majorité, fut toujours
25 de l'opposition. Quand on a excité l'antipathie de son pays, on est trop souvent amené à prendre son pays en antipathie. Deux fois malheur au persécuté ! car, outre la souffrance qui lui est infligée, la persécution l'atteint dans sa

Hôtel de Rambouillet (1610) was likewise intended in part as a protest against the license of tone prevailing at the court of Henry IV. (*le roi vert-galant*).

personne morale ; presque toujours la persécution fausse l'esprit et rétrécit le cœur.

Olier, dans ce groupe de réformateurs catholiques, présente un caractère à part. Sa mysticité est d'un genre qui lui appartient ; son *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, qu'on ne lit plus guère hors de Saint-Sulpice, est un livre des plus extraordinaires, plein de poésie et de philosophie sombre, flottant sans cesse de Louis de Léon¹ à Spinoza. Olier conçoit comme l'idéal de la vie du chrétien ce qu'il appelle "l'état de mort." 10

Qu'est-ce que l'état de mort ? C'est un état où le cœur ne peut être ému en son fond, et, quoique le monde lui montre ses beautés, ses honneurs, ses richesses, c'est tout de même comme s'il les offrait à un mort, qui demeure sans mouvement et sans désirs, insensible à tout ce qui se présente. . . . Le mort peut bien être agité au dehors et recevoir quelque mouvement dans son corps ; mais cette agitation est extérieure ; elle ne procède pas du dedans, qui est sans vie, sans vigueur et sans force. Ainsi une âme qui est morte intérieurement peut bien recevoir des attaques des choses extérieures et être ébranlée au dehors, mais au dedans de soi elle demeure morte et sans mouvement pour tout ce qui se présente.

Héros de l'humilité chrétienne, Olier croit bien faire en bafouant la nature humaine, en la traînant dans la boue. Il avait des visions, des faveurs intérieures dont on possède à Saint-Sulpice le cahier autographe, écrit pour son directeur. 25 Il s'interrompt de temps en temps par des réflexions comme celle-ci : " Mon courage est parfois tout abattu en voyant les impertinences que j'écris. Elles me semblent être de grandes pertes de temps pour mon cher directeur, que j'ai

¹ 1527-1591. Spanish poet and mystic, professor at the University of Salamanca.

crainte d'amuser. Je plains les heures qu'il doit employer à les lire, et il me semble qu'il devrait me faire cesser d'écrire ces niaiseries et ces impertinences tout à fait insupportables."

5 Mais, chez Olier, comme chez presque tous les mystiques, à côté du rêveur bizarre, il y avait le puissant organisateur. Engagé jeune dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, par l'influence de sa famille, curé de la paroisse de Saint-Sulpice, qui était alors une dépendance de l'abbaye de Saint-Germain
10 des Prés. Sa piété tendre et susceptible s'offusqua d'une foule de choses qui, jusque-là, avaient paru innocentes, par exemple d'un cabaret qui s'était établi dans les charniers de l'église et où les chantres buvaient. Il rêva un clergé à son image, pieux, zélé, attaché à ses fonctions. Beaucoup d'au-
15 tres saints personnages travaillaient au même but ; mais la façon dont Olier s'y prit fut tout à fait originale. Seul, Adrien de Bourdoise comprit comme lui la réforme ecclésiastique. L'idée vraiment neuve de ces deux fondateurs fut de chercher à procurer l'amélioration du clergé séculier
20 au moyen d'instituts de prêtres mêlés au monde et joignant le ministère des paroisses au soin d'élever les jeunes clercs.

Olier et Bourdoise, en effet, tout en devenant réformateurs et chefs de congrégations, restèrent curés l'un de Saint-Sulpice, l'autre de Saint-Nicolas du Chardonnet. Ce fut la
25 cure qui engendra le séminaire. Ces saints personnages réunirent leurs prêtres en communautés, et ces communautés devinrent des écoles de cléricature, des espèces de pensions où se formèrent à la piété les jeunes gens qui se préparaient à l'état ecclésiastique. Une circonstance ren-
30 dait de telles créations faciles et sans danger pour l'État, c'est qu'elles n'avaient pas de professorat intérieur. Le

professorat théologique était tout entier à la Sorbonne. Les jeunes sulpiciens ou nicolaïtes qui faisaient leur théologie y allaient assister aux leçons. L'enseignement restait ainsi national et commun. La clôture du séminaire n'existait que pour les mœurs et les exercices de piété. C'était l'ana- 5
logue de ce qu'est aujourd'hui un internat envoyant ses élèves au lycée. Il n'y avait qu'un seul cours de théologie à Paris : c'était le cours officiel professé à la faculté. Dans l'intérieur du séminaire, tout se bornait à des répétitions, à des conférences. Il est vrai que cela devint assez vite une 10
fiction. J'ai ouï dire aux anciens de Saint-Sulpice que, vers la fin du xviii^e siècle, on n'allait guère à la Sorbonne ; qu'il était reçu qu'on n'y apprenait pas grand'chose ; que la conférence intérieure, en un mot, prit tout à fait le dessus sur la leçon officielle. Une telle organisation rappelait beau- 15
coup, on le voit, le système actuel de l'École normale et de ses relations avec la Sorbonne. Depuis le Concordat, l'enseignement du séminaire devint tout intérieur. Napoléon ne pensa pas à relever le monopole de la faculté de théo- 20
logie. Il eût fallu pour cela demander à la cour de Rome une institution canonique dont le gouvernement impérial ne se souciait pas. M. Émery,¹ d'ailleurs, se garda de lui en suggérer l'idée. Il n'avait pas conservé un bon souvenir de l'ancien système ; il préférait beaucoup garder ses jeunes clercs sous sa main. Les conférences *intra muros* devinrent 25
ainsi des cours. Cependant, comme à Saint-Sulpice rien ne change, les anciennes dénominations restèrent. Le séminaire n'a pas de *professeurs* ; tous les membres de la congrégation ont le titre uniforme de *directeur*.

La société fondée par Olier garda jusqu'à la Révolution 30

¹ 1732-1811.

son respectable caractère de modestie et de vertu pratique. En théologie, son rôle fut faible. Elle n'eut pas l'indépendance et la hauteur de Port-Royal. Elle fut plus moliniste¹ qu'il n'était nécessaire de l'être, et n'évita pas ces mes-
 5 quines vilénies qui sont comme la conséquence des idées arrêtées de l'orthodoxe et le rachat de ses vertus. La mauvaise humeur de Saint-Simon² contre ces pieux prêtres a pourtant quelque chose d'injuste. C'étaient, dans la grande armée de l'Église, des sous-officiers instructeurs,
 10 auxquels il eût été injuste de demander la distinction des officiers généraux. La compagnie, par ses nombreuses maisons en province, eut une influence décisive sur l'éducation du clergé français; elle conquit sur le Canada une sorte de suzeraineté religieuse, qui s'accommoda fort bien
 15 de la domination anglaise, conservatrice des anciens droits, et qui dure jusqu'à nos jours.

La Révolution n'eut aucun effet sur Saint-Sulpice. Un de ces esprits froids et fermes, comme la société en a toujours possédé, rebâtit la maison exactement sur les mêmes
 20 bases. M. Émery, prêtre instruit et gallican modéré, par la confiance absolue qu'il sut inspirer à Napoléon, obtint les autorisations nécessaires. On l'eût fort étonné si on lui eût dit que la demande d'une telle autorisation constituait une basse concession au pouvoir civil et une sorte d'impiété.

¹ So named from Molina, a sixteenth-century Spanish Jesuit, who tried to reconcile the doctrines of divine grace and free-will in such a way as to diminish the rôle of the former. Molinism, almost officially adopted by the Jesuits, became an endless source of contention among theologians, being especially attacked by the Jansenists and Port-Royal.

² Duc de Saint-Simon (1675-1755). The first complete edition of his *Mémoires* (chiefly on the Court of Louis XIV.) did not appear until 1829. The work is one that appeals in a high degree to the modern taste for anecdote and picturesque detail.

Tout fut donc rétabli comme avant la Révolution ; chaque porte tourna dans ses anciens gonds, et, comme d'Olier à la Révolution rien n'avait subi de changement, le xvii^e siècle eut un point dans Paris où il se continua sans la moindre modification.

Saint-Sulpice fut, au milieu d'une société si différente, ce qu'il avait toujours été, tempéré, respectueux pour le pouvoir civil, désintéressé des luttes politiques.* En règle avec la loi, grâce aux sages mesures prises par M. Émery, il ne sut rien de ce qui se passait dans le monde. Après 1830,¹ l'émotion fut un moment assez vive. L'écho des discussions passionnées du temps franchissait parfois les murs de la maison ; les discours de M. Mauguin² (je ne sais pas bien pourquoi) avaient surtout le privilège d'émouvoir les jeunes. Un jour, l'un de ceux-ci lut au supérieur, M. Duclaux, un fragment de séance qui lui parut d'une violence effrayante. Le vieux prêtre, à demi plongé dans le Nirvana, avait à peine écouté. A la fin, se réveillant et serrant la main du jeune homme : "On voit bien, mon ami, lui dit-il, que ces hommes-là ne font pas oraison." Le mot m'est dernièrement revenu à l'esprit, à propos de certains discours. Que de choses expliquées par ce fait que probablement M. Clémenceau³ ne fait pas oraison !

Ces vieux sages consommés ne s'émouvaient de rien.

* Mes souvenirs se rapportent aux années 1842-1845. Je pense que depuis rien n'a changé.

¹ See p. 52, note 1.

² A radical politician (1785-1854). Renan speaks of the effect produced upon Saint-Sulpice by M. Mauguin in *Feuilles Détachées*, p. 157, adding "... ces députés de l'Opposition, hardis, provocateurs, faisaient à ces paisibles ascètes l'effet de vrais démons."

³ Born in 1841. Politician and publicist.

Le monde était pour eux un orgue de Barbarie qui se répète. Un jour, on entendit quelque bruit sur la place Saint-Sulpice : "Allons à la chapelle mourir tous ensemble," s'écria l'excellent M. * * *, prompt à s'enflammer. — "Je n'en vois pas la nécessité," répondit M. * * *, plus calme, plus prémuni contre les excès de zèle ; et l'on continua de se promener en groupe sous les porches de la cour.

Dans les difficultés religieuses du temps, ces messieurs de Saint-Sulpice gardèrent la même attitude sage et neutre, ne montrant un peu de chaleur que quand l'autorité épiscopale était menacée. Ils reconnurent très vite le venin de M. de Lamennais et le repoussèrent. Le romantisme théologique de Lacordaire et de Montalembert les trouva aussi peu sympathiques. L'ignorance dogmatique et l'extrême faiblesse de cette école, en fait de raisonnement, les choquaient. Ils virent toujours le danger du journalisme catholique. L'ultramontanisme ne parut d'abord à ces maîtres austères qu'une façon commode d'en appeler à une autorité éloignée, souvent mal informée, d'une autorité rapprochée et plus difficile à tromper. Les anciens qui avaient fait leurs études à la Sorbonne avant la Révolution tenaient hautement pour les quatre propositions de 1682.¹ Bossuet² était en tout leur oracle. Un des directeurs les plus respectés, M. Boyer, lors de son voyage à Rome, eut une discussion avec Grégoire XVI³ sur les propositions gallicanes. Il prétendait que le pape ne put rien répondre à ses arguments. Il diminuait, il est vrai, sa victoire en

¹ This declaration of the French clergy was drawn up by Bossuet, and all of the "four propositions" tended to limit the power of the Pope.

² Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704), Bishop of Meaux; he represents in literature the ideal of majestic unity that Louis XIV. tried to achieve in government.

³ Pope from 1831-1846.

avouant que personne à Rome ne le prit au sérieux et qu'on rit beaucoup au Vatican de *l'uomo antediluviano* :¹ c'était lui que l'entourage du pape appelait ainsi. On eût mieux fait de l'écouter. Vers 1840, tout cela changea. Les vieux d'avant la Révolution étaient morts ; les jeunes passèrent presque 5 tous à la thèse de l'infaillibilité papale ; mais il resta encore une profonde différence entre ces ultramontains de la dernière heure et les hardis contempteurs de la scolastique et de l'Église gallicane sortis de l'école de Lamennais. Saint-Sulpice n'a jamais trouvé sûr de faire litière à ce point des 10 règles établies.

On ne saurait nier qu'il ne se mêlât à tout cela une certaine antipathie contre le talent et quelque chose de la routine de scolastiques gênés dans leurs vieilles thèses par d'importuns novateurs. Mais il y avait aussi dans la règle suivie 15 par ces prudents directeurs un tact pratique très sûr. Ils voyaient le danger d'être plus royalistes que le roi et savaient qu'on passe facilement d'un excès à l'autre. Des hommes moins détachés qu'eux de tout amour-propre auraient triomphé le jour où le maître de ces brillants paradoxes, La- 20 mennais, qui les avait presque argués d'hérésie et de froideur pour le saint-siège, devint lui-même hérétique et se mit à traiter l'Église de Rome de tombeau des âmes et de mère d'erreurs. Ce qui est vieux doit rester vieux ; comme tel, il est respectable : rien de plus choquant que de voir l'homme 25 d'un autre âge dissimuler ses allures et prendre les modes des jeunes gens.

C'est par ce franc aveu des choses que Saint-Sulpice représente en religion quelque chose de tout à fait honnête. A Saint-Sulpice, nulle atténuation des dogmes de l'Écriture 30

1 " Antediluvian man."

n'était admise ; les Pères, les conciles et les docteurs y paraissaient les sources du christianisme. On n'y prouvait pas la divinité de Jésus-Christ par Mahomet ou par la bataille de Marengo. Ces pantalonades théologiques, qu'on faisait
 5 applaudir à Notre-Dame, à force d'aplomb et d'éloquence, n'avaient aucun succès auprès de ces sérieux chrétiens. Ils ne pensaient pas que le dogme eût besoin d'être mitigé, déguisé, costumé à la jeune France.¹ Ils manquaient de critique en s'imaginant que le catholicisme des théologiens a
 10 été la religion même de Jésus et des apôtres ; mais ils n'inventaient pas pour les gens du monde un christianisme revu et adapté à leurs idées. Voilà pourquoi l'étude (dirai-je la réforme?) sérieuse du christianisme viendra bien plutôt de Saint-Sulpice que de directions comme celle de M. Lacord-
 15 daire ou de M. Gratry,² à plus forte raison de M. Dupanloup, où tout est adouci, faussé, émoussé, où l'on présente non point le christianisme tel qu'il résulte du concile de Trente³ et du concile du Vatican,⁴ mais un christianisme désossé en quelque sorte, sans charpente, privé de ce qui est son essence.
 20 Les conversions opérées par les prédications de cette sorte ne sont bonnes ni pour la religion ni pour l'esprit humain. On croit avoir fait des chrétiens : on a fait des esprits faux, des politiques manqués. Malheur au vague ! mieux vaut le faux. " La vérité, comme a très bien dit Bacon, sort plutôt
 25 de l'erreur que de la confusion."

Ainsi, au milieu du pathos⁵ prétentieux qui a envahi, de

¹ In 1830 the extravagant young romanticists who distinguished themselves especially by eccentricity of dress were nicknamed *les Jeunes France*. Gautier took this name as the title of one of his books.

² 1805-1872; member of the French Academy, etc. He wrote amongst other things a polemical answer to the *Vie de Jésus*. ³ 1545-1563.

⁴ See p. 117, note 2. ⁵ Always used in a bad sense in modern French.

nos jours, l'apologétique chrétienne, s'est conservée une école de solide doctrine, répudiant l'éclat, abhorrant le succès. La modestie a toujours été le don particulier de la compagnie de Saint-Sulpice. Voilà pourquoi elle ne fait aucun cas de la littérature ; elle l'exclut presque, n'en veut pas dans son sein. La règle des sulpiciens est de ne rien publier que sous le voile de l'anonyme et d'écrire toujours du style le plus effacé, le plus éteint. Ils voient à merveille la vanité et les inconvénients du talent, et ils s'interdisent d'en avoir. Un mot les caractérise, la médiocrité ; mais c'est une médiocrité voulue, systématique. Ils font exprès d'être médiocres. "Mariage de la mort et du vide," disait Michelet de l'alliance des jésuites et des sulpiciens. Sans doute ; mais Michelet n'a pas assez vu que le vide est ici aimé pour lui-même. Il devient alors quelque chose de touchant ; on se défend de penser, de peur de penser mal. L'erreur littéraire paraît à ces pieux maîtres la plus dangereuse des erreurs, et c'est justement pour cela qu'ils excellent dans la vraie manière d'écrire. Il n'y a plus que Saint-Sulpice où l'on écrive comme à Port-Royal, c'est-à-dire avec cet oubli total de la forme qui est la preuve de la sincérité. Pas un moment ces maîtres excellents ne songeaient que, parmi leurs élèves, dût se trouver un écrivain ou un orateur. Le principe qu'ils prêchaient le plus était de ne jamais faire parler de soi et, si l'on a quelque chose à dire, de le dire simplement, comme en se cachant.

Vous en parliez bien à votre aise, chers maîtres, et avec cette complète ignorance du monde qui vous fait tant d'honneur. Mais si vous saviez à quel point le monde encourage peu la modestie, vous verriez combien la littérature aurait de la peine à s'accommoder de vos principes. Que serait-il

arrivé si M. de Chateaubriand avait été modeste? Vous aviez raison d'être sévères pour les procédés charlatanesques d'une théologie aux abois, cherchant les applaudissements par des procédés tout mondains. Mais, hélas ! votre théologie à vous, 5 qui est-ce qui en parle? Elle n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est morte. Vos principes littéraires ressemblaient à la rhétorique de Chrysippe,¹ dont Cicéron disait qu'elle était excellente pour apprendre à se taire.² Dès qu'on parle ou qu'on écrit, on cherche fatalement le succès. L'essentiel est de n'y 10 faire aucun sacrifice, et c'est là ce que votre sérieux, votre droiture, votre honnêteté enseignaient dans la perfection.

Sans le vouloir, Saint-Sulpice, où l'on méprise la littérature, est ainsi une excellente école de style ; car la règle fondamentale du style est d'avoir uniquement en vue la pensée que 15 l'on veut inculquer, et par conséquent d'avoir une pensée. Cela valait bien mieux que la rhétorique de M. Dupanloup et le gongorisme³ de l'école néo-catholique. Saint-Sulpice ne se préoccupe que du fond des choses. La théologie y est tout, et, si la direction des études y manque de force, c'est 20 que l'ensemble du catholicisme, surtout du catholicisme français, porte très peu aux grands travaux. Après tout, Saint-Sulpice a eu, de notre temps, comme théologien, M. Carrière, dont l'œuvre immense est, sur quelques points remarquablement approfondie ; comme érudits, M. Gosselin et M. Faillon, 25 à qui l'on doit de si consciencieuses recherches ; comme philo-

¹ Chrysippus (B.C. 280-207), next to Zeno, the most important of the early Stoics. He did not in any case observe the precepts of his own rhetoric, since he is reported to have composed no fewer than seven hundred and fifty treatises.

² See Cicero, *De Finibus*, IV. 3.

³ Here simply "affected bad taste"; more strictly the extravagant and far-fetched diction made popular for a time in Spain by the poet Gongora (1561-1627).

logues, M. Garnier et surtout M. Le Hir, les seuls maîtres éminents que l'école catholique en France ait produits dans le champ de la critique sacrée.

Mais ce n'est point par là que ses pieux éducateurs veulent être loués. Saint-Sulpice est avant tout une école de vertu. 5 C'est principalement par la vertu que Saint-Sulpice est une chose archaïque, un fossile de deux cents ans. Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde, parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice, associés à des idées étroites, je l'avoue, les miracles que nos races peuvent 10 produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. Je n'ai rencontré dans le siècle qu'un seul homme qui méritât d'être comparé à ceux-là, c'est M. 15 Damiron.¹ Ceux qui ont connu M. Damiron ont connu un sulpicien. Les autres ne sauront jamais ce que ces vieilles écoles de silence, de sérieux et de respect renferment de trésors pour la conservation du bien dans l'humanité.

Telle était la maison où je passai quatre années au moment 20 le plus décisif de ma vie. Je m'y trouvai comme dans mon élément. Tandis que la plupart de mes condisciples, affaiblis par l'humanisme un peu fade de M. Dupanloup, ne pouvaient mordre à la scolastique, je me pris tout d'abord d'un goût singulier pour cette écorce amère ; je m'y passionnai comme 25 un ouistiti² sur sa noix. Je revoyais mes premiers maîtres de basse Bretagne dans ces graves et bons prêtres, remplis de conviction et de la pensée du bien. Saint-Nicolas du Charbonnet et sa superficielle rhétorique n'étaient plus pour moi

¹ Philosopher and professor at the Sorbonne (1794-1862).

² "Marmoset," a small, squirrel-like monkey.

qu'une parenthèse de valeur douteuse. Je quittais les mots pour les choses. J'allais enfin étudier à fond, analyser dans ses derniers détails cette foi chrétienne qui, plus que jamais, me paraissait le centre de toute vérité.

II

5 Ainsi que je l'ai déjà dit, les deux années de philosophie qui servent d'introduction à la théologie ne se font pas à Paris ; elles se font à la maison de campagne d'Issy, située dans le village de ce nom, un peu au delà des dernières mai-
 10 sons de Vaugirard. La construction s'étend en longueur au bas d'un vaste parc, et n'a de remarquable qu'un pavillon central qui frappe le connaisseur par la finesse et l'élégance de son style. Ce pavillon fut la résidence suburbaine de Marguerite de Valois,¹ la première femme de Henri IV, depuis 1606 jusqu'à sa mort en 1615. L'intelligente et facile
 15 princesse, envers qui il ne convient pas d'être plus sévère que ne le fut celui qui eut le droit de l'être le plus, s'y entoura de tous les beaux esprits du temps, et *le Petit Olympe d'Issy* de Michel Bouteroue* est le tableau de cette cour, à laquelle ne manqua ni la gaieté ni l'esprit.

20 Je veux d'un excellent ouvrage,
 Dedans un portrait racourcy,
 Représenter le paysage
 Du petit Olympe d'Issy,
 Pourveu que la grande princesse,
 25 La perle et fleur de l'univers,

* Paris, 1609, in-12.

¹ 1552-1615; divorced from Henry IV. in 1599.

A qui cest ouvrage s'adresse
 Veuille favoriser mes vers.

* * * * *

Qu'on ne vante plus la Touraine
 Pour son air doux et gracieux,
 Ny Chenonceaus,¹ qui d'une reyne 5
 Fut le jardin délicieux,
 Ny le Tivoly² magnifique
 Où, d'un artifice nouveau
 Se faict une douce musique
 Des accords du vent et de l'eau. 10

Issy de beauté les surpasse
 En beaux jardins et prés herbus,
 Dignes d'estre au lieu de Parnasse
 Le séjour des sœurs de Phébus.
 Mainte belle source ondoyante, 15
 Découlant de cent lieux divers,
 Maintient sa terre verdoyante
 Et ses arbrisseaux toujours verds.

* * * * *

Après la mort de la reine Margot, le casin³ fut vendu et appartint à diverses familles parisiennes, qui l'habitèrent 20 jusque vers 1655. Olier sanctifia la maison que rien jusque-là n'avait préparée à une destination pieuse. en l'habituant dans les dernières années de sa vie. M. de Bretonvilliers, son successeur, la donna à la compagnie de Saint-Sulpice et en fit la succursale de la maison de Paris. Rien ne fut 25 changé au petit pavillon de la reine ; on y ajouta de longues ailes et on retoucha légèrement les peintures. Les Vénus

¹ A famous Renaissance château on the river Cher about twenty miles from Tours.

² Tivoli (ancient Tibur), a town sixteen miles northeast of Rome.

³ "Pleasure-house."

devinrent des Vierges ; avec les Amours, on fit des anges ; les emblèmes à devises espagnoles, qui remplissaient les espaces perdus, ne choquaient personne. Une belle pièce ornée de représentations toutes profanes a été badigeonnée
 5 il y a une cinquantaine d'années ; un lavage suffirait peut-être encore aujourd'hui pour tout retrouver. Quant au parc chanté par Bouteroue, il est resté tout à fait sans modification ; des édicules¹ pieux, des statues de sainteté y ont
 10 seulement été ajoutées. Une cabane, décorée d'une inscription et de deux bustes, est l'endroit où Bossuet et Fénelon,² M. Tronson³ et M. de Noailles⁴ eurent de longues conférences sur le quietisme⁵ et tombèrent d'accord sur les trente-quatre articles de la vie spirituelle, dits "articles d'Issy." Plus loin, au fond d'une allée de grands arbres,
 15 près du petit cimetière de la compagnie, se voit une imitation intérieure de la Santa-Casa de Lorette,⁶ que la piété

¹ A small temple (Lat. *ædicula*), hence "shrine."

² 1652-1715; archbishop of Cambrai. See also p. 179.

³ 1622-1700; teacher of Fénelon, superior of Saint-Sulpice, etc.

⁴ 1651-1729; archbishop of Paris from 1695; cardinal from 1700; a life-long enemy of the Jesuits.

⁵ Quietism, a doctrine of mystical passivity, originating with the Spaniard Molinos (1627-1696), and introduced into France by Madame Guyon (1648-1717). Fénelon, breaking away from the "articles d'Issy" (1695), published his *Maximes des Saints* (1697) in defence of quietism. After two years of theological warfare between Bossuet and Fénelon, the book was condemned by the Pope. Fénelon spent the rest of his life in disgrace at Cambrai. See Longfellow's sonnet, *The Three Silences of Molinos*: —

" Three silences there are : the first of speech,
 The second of desire, the third of thought ;
 This is the lore a Spanish monk, distraught
 With dreams and visions, was the first to teach."

⁶ According to the legend, the Santa-Casa (Holy-House) or dwelling of Mary was conveyed miraculously through the air from Nazareth to various places and finally to Loreto in Italy. A magnificent church was built over

sulpicienne a choisie pour son lieu de prédilection et décorée de ces peintures emblématiques qui lui sont chères. Je vois encore la Rose mystique, la Tour d'ivoire,¹ la Porte d'or, devant lesquelles j'ai passé de longues matinées en un demi-sommeil. *Hortus conclusus, fons signatus*,² très bien figurés 5 en des espèces de miniatures murales, me donnaient fort à rêver ; mais mon imagination, tout à fait chaste, restait dans une douce note de piété vague. Hélas ! ce beau parc mystique d'Issy, je crois que la guerre et la Commune l'ont ravagé. Il a été, après la cathédrale de Tréguier, le second 10 berceau de ma pensée.

Je passais des heures sous ces longues allées de charmes, assis sur un banc de pierre et lisant. C'est là que j'ai pris (avec bien des rhumatismes peut-être) un goût extrême de notre nature humide, automnale, du nord de la France. Si, 15 plus tard, j'ai aimé l'Hermon et les flancs dorés de l'Antiliban,³ c'est par suite de l'espèce de polarisation qui est la loi de l'amour et qui nous fait rechercher nos contraires. Mon premier idéal est une froide charmille janséniste du xvii^e siècle, en octobre, avec l'impression vive de l'air et l'odeur 20 pénétrante des feuilles tombées. Je ne vois jamais une vieille maison française de Seine-et-Oise ou de Seine-et-Marne, avec son jardin aux palissades taillées, sans que mon imagination me représente les livres austères qu'on a lus jadis sous ces allées. Malheur à qui n'a senti ces mélancolies et 25

it in the sixteenth century. Voltaire complained that the Madonna of Loreto was richer than any sovereign in Europe, but the shrine lost a large part of its treasure during the Napoleonic wars.

¹ Cf. p. 58, line 2 ff.

² "A garden enclosed . . . a fountain sealed" (Song of Solomon iv. 12) ; words applied to Mary as early as Saint Jerome ; often used later as epithets of the Virgin, or, as here, made the theme of Christian art.

³ Anti-Lebanon, a range of mountains running parallel to Lebanon.

ne sait pas combien de soupirs ont dû précéder les joies actuelles de nos cœurs !

Les rapports des directeurs de Saint-Sulpice avec les élèves ont un caractère large et grave. Il n'y a sûrement pas un établissement au monde où l'élève soit plus libre. A Saint-Sulpice de Paris on pourrait passer trois années sans avoir eu aucune relation sérieuse avec un seul des directeurs. On suppose que le régime de la maison agit par lui-même. Les directeurs mènent exactement la vie des élèves et s'occupent d'eux aussi peu que possible. Si l'on veut travailler, on y est admirablement placé pour cela. Si l'on n'a point l'amour du travail, on peut ne rien faire, et il faut avouer qu'un grand nombre usent largement de la permission. Les interrogations, les examens sont presque nuls ; l'émulation n'existe à aucun degré et serait tenue pour un mal. Si l'on considère l'âge des élèves, en moyenne de dix-huit à vingt-quatre ans, on peut trouver qu'une telle réserve est presque exagérée. Elle nuit sûrement aux études. Mais, quand on y a réfléchi, on trouve que ce respect suprême de la liberté, cette façon de traiter comme des hommes faits des jeunes gens déjà consacrés par l'intention du sacerdoce, sont la seule règle convenable à suivre dans la tâche épineuse de former des sujets pour le ministère le plus élevé qu'il y ait d'après les idées chrétiennes. J'estime même, pour ma part, que d'excellentes applications pourraient en être faites aux services de l'instruction publique, et que l'École normale, en particulier, devrait, sur certains points, s'inspirer de cet esprit.

Le supérieur de la maison d'Issy, quand j'y passai, était M. Gosselin. C'est l'homme le plus poli et le plus aimable que j'aie jamais connu. Sa famille appartenait à cette partie de l'ancienne bourgeoisie qui, sans être affiliée aux jansé-

nistes, partageait l'attachement extrême de ces derniers pour la religion. Sa mère, à laquelle il paraît qu'il ressemblait beaucoup, vivait encore, et il l'entourait de respects touchants. Il aimait à rappeler les premières leçons de politesse qu'elle lui donnait vers 1799. Dans son enfance, il s'était habitué, 5 selon un usage auquel il était dangereux de se soustraire, à dire "citoyen." Dès les premiers jours où l'on célébra la messe catholique, après la Révolution, sa mère l'y mena. Ils se trouvèrent presque seuls avec le prêtre. "Va offrir à monsieur de lui servir la messe," lui dit madame Gosselin. 10 L'enfant s'approcha et balbutia en rougissant : "Citoyen, voulez-vous me permettre de vous servir la messe ? — Chut ! reprit sa mère ; il ne faut jamais dire citoyen à un prêtre." Il est impossible d'imaginer une plus charmante affabilité, une aménité plus exquise. Il n'avait que le souffle et il atteignit 15 la vieillesse par des prodiges de soin et de sobre hygiène. Sa jolie petite figure, maigre et fine, son corps fluet, remplissant mal les plis de sa soutane, sa propreté raffinée, fruit d'une éducation datant de l'enfance, le creux de ses tempes se dessinant agréablement sous la petite calotte de soie flottante 20 qu'il portait toujours, formaient un ensemble très distingué.

M. Gosselin était un érudit plutôt qu'un théologien. Sa critique était sûre dans les limites d'une orthodoxie dont il ne discuta jamais sérieusement les titres ; sa placidité, absolue. Il a composé une *Histoire littéraire de Fénelon*, qui est 25 un livre fort estimé. Son traité *du Pouvoir du pape sur les souverains au moyen âge* * est plein de recherches. C'était le temps où les écrits de Voigt¹ et de Hurter² révélèrent aux

* Première édition, 1839 ; deuxième édition, fort augmentée, 1845.

¹ German historian (1786-1863).

² Swiss historian converted to Catholicism (1787-1865).

yeux des catholiques la grandeur des pontifes romains du XI^e et du XII^e siècle. Cette grandeur n'était pas sans causer plus d'un embarras aux gallicans ; car il faut avouer que Grégoire VII¹ et Innocent III² ne conformèrent en rien leur
5 conduite aux maximes de 1682.³ M. Gosselin crut avoir résolu par un principe de droit public, reçu au moyen âge, toutes les difficultés que causent aux théologiens modérés ces histoires grandioses. M. Carrière souriait un peu de son assurance et comparait l'essai de son savant confrère aux efforts
10 d'une vieille qui cherche à enfiler son aiguille en la tenant bien fixe entre la lampe et ses lunettes. Un moment, le fil passe si près du trou qu'elle s'écrie : " M'y voilà ! " Hélas ! non ; il s'en faut de la largeur d'un atome ; c'est à recommencer.

Mon inclination et les conseils d'un pieux et savant ecclésiastique breton qui était grand vicaire de M. de Quélen,
15 M. l'abbé Tresvaux, me firent prendre M. Gosselin pour directeur. J'ai gardé de lui un précieux souvenir. Il n'est pas possible d'imaginer plus de bienveillance, de cordialité, de respect pour la conscience d'un jeune homme. La liberté
20 qu'il me laissa était absolue. Comme il voyait l'honnêteté de ma nature, la pureté de mes mœurs et la droiture de mon esprit, l'idée ne lui vint pas un instant que des doutes s'élèveraient pour moi sur des matières où lui-même n'en avait aucun. Le très grand nombre de jeunes ecclésiastiques qui
25 avaient passé entre ses mains avaient un peu émoussé son diagnostic ; il procédait par catégories générales, et je dirai bientôt comment quelqu'un qui n'était pas mon directeur vit dans ma conscience beaucoup plus clair que lui et que moi.

Deux directeurs, M. Gottofrey, l'un des professeurs de philosophie, et M. Pinault, professeur de mathématiques et de

¹ Pope, 1073-1085. ² Pope, 1198-1216. ³ See p. 152, line 21 and note.

physique, étaient en tout le contraste absolu de M. Gosselin. M. Gottofrey, jeune prêtre de vingt-six ou vingt-huit ans, n'était, je crois, qu'à demi de race française. Il avait la ravissante figure rose d'une miss anglaise, de beaux grands yeux, où respirait une candeur triste. C'était le plus extra- 5 ordinaire exemple que l'on puisse imaginer d'un suicide par orthodoxie mystique. M. Gottofrey eût certainement été, s'il l'avait voulu, un mondain accompli. Je n'ai pas connu d'homme qui eût pu être plus aimé des femmes. Il portait en lui un trésor infini d'amour. Il sentait le don supérieur 10 qui lui avait été départi ; puis, avec une sorte de fureur, il s'ingéniait à s'anéantir lui-même. On eût dit qu'il voyait Satan dans les grâces dont Dieu avait été pour lui si prodigue. Un vertige s'emparait de lui ; il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une cellule de nacre où un 15 petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure. Aux temps héroïques du christianisme, il eût cherché le martyre. A défaut du martyre, il courtisa si bien la mort, que cette froide fiancée, la seule qu'il ait aimée, finit par le prendre. Il partit pour le Canada. Le typhus, qui 20 sévit à Montréal en 1847, lui offrit une belle occasion de contenter sa soif. Il soigna les malades avec frénésie et mourut.

J'ai toujours pensé qu'il y eut en la vie de M. Gottofrey un roman secret, quelque erreur héroïque sur l'amour. Il en attendit trop peut-être ; ne le trouvant pas infini, il le 25 brisa comme un faux dieu. Au moins ne fut-il pas de "ceux qui, sachant aimer, n'en ont pas su mourir." Tantôt je le vois perdu au ciel parmi les troupes d'anges roses d'un paradis du Corrège ;¹ tantôt je me figure la femme qu'il eût pu rendre folle d'amour le flagellant durant toute l'éter- 30

¹ Correggio, painter of the Italian Renaissance (1494-1534).

nité. Ce qu'il y avait d'injuste, c'est qu'il se vengeait des troubles de sa nature inquiète sur la raison, qui peut-être n'y était pour rien. Il pratiquait l'absurdité voulue de Tertul-
 lien,¹ se complaisait en la folie² de saint Paul. Il était
 5 chargé d'un des cours de philosophie : jamais on ne vit plus
 amère trahison ; son dédain pour la philosophie perçait à
 chaque mot ; c'était un perpétuel sarcasme, où il dévelop-
 pait une sorte de talent âpre. M. Gosselin, qui prenait au
 sérieux la scolastique, réagissait silencieusement contre ces
 10 excès. Mais le fanatisme rend parfois très sagace. M. Gotto-
 frey me remarqua, me suivit ; il démêla ce que l'optimisme
 paterne de M. Gosselin ne savait point voir. Il porta la
 foudre dans ma conscience, comme je le dirai bientôt, et,
 d'une main brutale, déchira tous les bandages par lesquels
 15 je me dissimulais à moi-même les blessures d'une foi déjà
 profondément atteinte.

M. Pinault ressemblait beaucoup à M. Littré³ par sa
 passion concentrée et par l'originalité de ses allures. Si M.
 Littré eût reçu une éducation catholique, il eût été un mys-
 20 tique exalté ; si M. Pinault avait été élevé en dehors du
 catholicisme, il eût été révolutionnaire et positiviste. Les
 natures absolues ont besoin de ces partis tranchés. La
 physionomie de M. Pinault frappait tout d'abord. Criblé

¹ See *De Carne Christi*, 5, where Tertullian says, not as Renan asserts elsewhere (*Marc-Aurèle*, 107), "Credo quia absurdum," but "credibile est quia ineptum est; certum est quia impossibile. ("It is credible because absurd; it is certain because impossible.")

² See 1 Cor. i. 18 ff.

³ 1801-1881; best known by his monumental dictionary of the French language in four volumes (1873); in philosophy he was a positivist and disciple of Comte. M. Dupanloup opposed for this reason Littré's entrance to the Academy, and resigned indignantly when he was finally elected (1871).

de rhumatismes, il semblait cumuler en sa personne toutes les façons dont un corps peut être contrefait. Sa laideur extrême n'excluait pas de ses traits une singulière vigueur ; mais il n'avait pas été élevé comme M. Gosselin ; il négligeait la propreté à un degré tout à fait choquant. Dans son cours, son vieux manteau et les manches de sa soutane servaient à essuyer les instruments et en général à tous les usages du torchon ; sa calotte, rembourrée pour préserver son vieux crâne des névralgies, formait autour de sa tête un bourrelet hideux. Avec cela, éloquent, passionné, étrange, parfois ironique, spirituel, incisif. Il avait peu de culture littéraire, mais sa parole était pleine de saillies inattendues. On sentait une puissante individualité, que la foi s'était assujettie, mais que la règle ecclésiastique n'avait pas domptée. C'était un saint ; c'était à peine un prêtre ; ce n'était pas du tout un sulpicien. Il manquait à la première règle de la compagnie, qui est d'abdiquer tout ce qui peut s'appeler talent, originalité, pour se plier à la discipline d'une commune médiocrité.

M. Pinault avait commencé par être professeur de mathématiques dans l'Université. Comment associa-t-il à des études qui, selon nous, excluent la foi au surnaturel, un catholicisme fervent ? De la même manière que M. Cauchy¹ fut à la fois un mathématicien de premier ordre et un fidèle des plus dociles ; de la même manière que l'Académie des sciences possède encore aujourd'hui dans son sein un grand nombre de croyants. Le christianisme se présente comme un fait historique surnaturel. C'est par les sciences historiques qu'on peut établir (et, selon moi, d'une manière péremptoire) que ce fait n'a pas été surnaturel et que,

¹ 1789-1857.

même, il n'y a jamais eu de fait surnaturel. Ce n'est point par un raisonnement *a priori* que nous repoussons le miracle ; c'est par un raisonnement critique ou historique. Nous prouvons sans peine qu'il n'arrive pas de miracles au XIX^e siècle, et que les récits d'événements miraculeux donnés comme ayant eu lieu de nos jours reposent sur l'imposture ou la crédulité. Mais les témoignages qui établissent les prétendus miracles du XVIII^e, du XVII^e, du XVI^e siècle, ou bien ceux du moyen âge, sont plus faibles encore, et on peut en dire autant des siècles antérieurs ; car plus on s'éloigne, plus la preuve d'un fait surnaturel devient difficile à fournir. Pour bien comprendre cela, il faut avoir l'habitude de la critique des textes et de la méthode historique ; or voilà ce que les mathématiques ne donnent en aucune façon. N'a-t-on pas vu, de nos jours, un mathématicien éminent tomber dans des illusions que la familiarité la plus élémentaire avec les sciences historiques lui aurait appris à éviter ?

La foi vive de M. Pinault le porta vers le sacerdoce. Il fit peu de théologie ; on se contenta pour lui d'un minimum, et on l'appliqua tout d'abord aux cours de sciences, qui, dans le cadre des études ecclésiastiques, sont l'accompagnement nécessaire des deux années de philosophie. A Saint-Sulpice de Paris, avec sa nullité théologique et son ardente imagination mystique, il eût paru étrange. Mais, à Issy, en contact avec de tout jeunes gens qui n'avaient pas étudié les textes, il acquit bien vite une influence considérable. Il fut le chef de ceux qu'entraînait une ardente piété, des "mystiques," comme on les appelait. Il était leur directeur à tous ; cela faisait une coterie à part, une sorte d'école d'où les profanes étaient exclus et qui avait ses hauts secrets. Un auxiliaire très puissant de ce parti était le concierge laïque de la maison,

celui qu'on appelait le père Hanique. J'étonne toujours les réalistes quand je leur dis que j'ai vu de mes yeux un type que leur connaissance insuffisante du monde humain ne leur a pas permis de trouver sur leur chemin, je veux dire le portier sublime, arrivé aux degrés les plus transcendants de la spéculation. Dans sa pauvre loge de concierge, Hanique avait presque autant d'importance que M. Pinault. Ceux qui visaient à la sainteté le consultaient, l'admiraient. On opposait sa simplicité à la froideur d'âme des savants ; on le citait comme un exemple de la gratuité absolue des dons de Dieu.

Tout cela constituait une division profonde dans la maison. Les mystiques vivaient dans un état de tension si extraordinaire, que quelques-uns d'entre eux moururent. Cela ne fit qu'augmenter l'exaltation des autres. M. Gosselin avait trop de tact pour lever drapeau contre drapeau. Il y avait cependant bel et bien deux partis dans le jeune bataillon de ce Saint-Cyr¹ ecclésiastique, les mystiques recevant la direction intime de M. Pinault et du portier Hanique, les "bons enfants"² (c'était ainsi que nous nous appelions avec une modestie d'assez bon goût) recevant la direction plane, simple, droite, et tout bonnement chrétienne de M. Gosselin. Cette division perçait très peu chez les maîtres. Cependant le sage M. Gosselin, opposé à tous les excès, en suspicion contre les singularités et les nouveautés, fronçait le sourcil devant certaines bizarreries. Dans les récréations, il affectait une conversation gaie et presque profane, en opposition avec les entretiens toujours sublimes de M. Pinault. Il avait peu d'égards pour le bonhomme Hanique et n'aimait pas qu'on

¹ Formerly a school for girls ; since 1808 a military training school.

² " Good fellows."

parlât de lui avec admiration. Peut-être trouvait-il, au point de vue de la correction hiérarchique, plus d'un inconvénient à ce qu'un concierge fût un trop grand docteur. Quelques livres qui étaient la lecture favorite des mystiques, tels que
 5 ceux de Marie d'Agreda,¹ il les condamnait hautement et les interdisait.

Le cours de M. Pinault était la chose du monde la plus singulière. Il ne dissimulait pas son mépris pour les sciences qu'il enseignait et pour l'esprit humain en général. Quel-
 10 quefois il s'endormait presque en faisant sa classe. Il détournait tout à fait ses adeptes de l'étude. Et pourtant il restait en lui des parties de l'esprit scientifique, qu'il n'avait pu détruire. Par moments, il avait des éclairs surprenants. Quelques leçons qu'il nous fit sur l'histoire naturelle ont été
 15 une des bases de ma pensée philosophique. Je lui dois beaucoup ; mais l'instinct d'apprendre qui est en moi et qui fera, j'espère, que j'apprendrai jusqu'à l'heure de ma mort, ne me permettait pas d'être de sa bande. Il m'aimait assez, mais ne cherchait pas à m'attirer. Son brûlant esprit d'apos-
 20 tolat s'indignait de mes paisibles allures, de mon goût pour la recherche. Un jour, il me trouva dans une allée du parc, assis sur un banc de pierre ; je me rappelle que je lisais le traité de Clarke² sur *l'Existence de Dieu*. Selon mon habitude, j'étais enveloppé dans une épaisse houppelande. " Oh !
 25 le cher petit trésor, dit-il en s'approchant. Mon Dieu, qu'il est donc joli là, si bien empaqueté ! Oh ! ne le dérangez pas.

¹ 1602-1665. Spanish mystic. Brunetière describes her as " cette béate espagnole dont le livre deux fois condamné par la Sorbonne et par l'Inquisition, *la Mystique Cité de Dieu*, ne s'en vend pas moins couramment aujourd'hui dans nos librairies pieuses."

² 1675-1729. In the treatise here mentioned Clarke undertakes to refute Hobbes and Spinoza.

Voilà comme il sera toujours. . . . Il étudiera, étudiera sans cesse ; mais, quand le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore. Bien fourré dans sa houppelande, il dira à ceux qui viendront le trouver : " Oh ! laissez-moi, laissez-moi." Il s'aperçut que le trait avait porté juste. J'étais troublé, 5 mais non converti. Voyant que je ne répondais rien, il me serra la main. " Ce sera un petit Gosselin," dit-il avec une nuance légère d'ironie ; et il me laissa continuer ma lecture.

Certes, M. Pinault était fort supérieur à M. Gosselin par la force de sa nature et la hardiesse de ses partis pris. Vrai 10 Diogène,¹ il voyait le creux d'une foule de conventions qui étaient des articles de foi pour mon excellent directeur. Mais il ne m'ébranla pas un moment. J'ai toujours cru à l'esprit humain. M. Gosselin, par sa confiance en la scolastique, m'encourageait dans mon rationalisme. Un autre directeur, 15 M. Manier, l'un des professeurs de philosophie, m'y encourageait plus encore. C'était un parfait honnête homme, dont les opinions se rapprochaient de celles de l'école universitaire modérée, si décriée alors dans le clergé. Il affectionnait la philosophie écossaise et me fit lire Thomas Reid.² Il calma 20 beaucoup ma pensée. Son autorité et celle de M. Gosselin m'aidaient à repousser les exagérations de M. Pinault. Ma conscience était tranquille ; j'arrivais même à croire que le mépris de la scolastique et de la raison, hautement professé par les mystiques, sentait l'hérésie et justement celle des hé- 25 résies que les sulpiciens orthodoxes trouvaient la plus dangereuse, je veux dire le *fidéisme*³ de M. de Lamennais.

Je m'abandonnai ainsi sans scrupule à mon goût pour l'étude. Ma solitude était absolue. Pendant deux ans, je

¹ Diogenes the Cynic (B.C. 412-323).

² 1710-1796.

³ *Fideism*, i.e. the subordinating of everything to faith.

ne vins pas une seule fois à Paris, quoique les permissions s'accordassent bien facilement. Je ne jouais jamais ; je passais les heures de récréation assis, cherchant à me défendre contre le froid par de triples vêtements. Ces messieurs, plus sages que moi, me faisaient remarquer combien ce régime d'immobilité, à l'âge que j'avais, était préjudiciable à ma santé. Ma croissance était à peine achevée ; ma taille se voûtait. Mais ma passion l'emporta. Je m'y livrai avec d'autant plus de sécurité que je la croyais bonne. C'était
 10 une sorte de fureur ; mais pouvais-je croire que l'ardeur de penser, que je voyais louer dans Malebranche¹ et dans tant d'autres hommes illustres et saints, fût blâmable et dût me mener à un résultat que j'eusse repoussé de toutes mes forces si j'avais pu l'entrevoir ?

15 L'enseignement philosophique du séminaire était la scolastique en latin, non la scolastique du XIII^e siècle, barbare et enfantine, mais ce qu'on peut appeler la scolastique cartésienne, c'est-à-dire ce cartésianisme mitigé qui fut adopté en général pour l'enseignement ecclésiastique, au XVIII^e siècle, et
 20 fixé dans les trois volumes connus sous le nom de *Philosophie de Lyon*. Ce nom vient de ce que le livre fit partie d'un cours complet d'études ecclésiastiques rédigé il y a une centaine d'années par l'ordre de M. de Montazet,² l'archevêque janséniste de Lyon. La partie théologique de l'ouvrage,
 25 entachée d'hérésie, est maintenant oubliée ; mais la partie philosophique, empreinte d'un rationalisme fort respectable, était encore vers 1840 la base de l'enseignement dans les séminaires, au grand scandale de l'école néo-catholique, qui trouvait le livre dangereux et inepte. Les problèmes étaient

¹ 1638-1715. His theology is strongly tinged with Cartesian rationalism. See p. 177, line 11.

² 1712-1788.

au moins assez bien posés, et toute cette dialectique en syllogismes constituait une gymnastique excellente. Je dois la clarté de mon esprit, en particulier une certaine habileté dans l'art de diviser (art capital, une des conditions de l'art d'écrire), aux exercices de la scolastique et surtout à la géométrie, qui est l'application par excellence de la méthode syllogistique. M. Manier mêlait à ces vieilles thèses les analyses psychologiques de l'école écossaise. Il devait à la fréquentation de Thomas Reid une grande aversion pour la métaphysique et une confiance absolue dans le bon sens. *Posuit in visceribus hominis sapientiam*¹ était son texte favori ; il ne songeait pas que, si, pour trouver le vrai et le bien, l'homme n'a qu'à rentrer dans le plus profond de son cœur, le *Catéchisme* de M. Olier croulait par sa base. La philosophie allemande commençait à être connue ; ce que j'en saisissais me fascinait étrangement. M. Manier me faisait remarquer que cette philosophie changeait trop vite et que, pour la juger, il fallait attendre qu'elle eût achevé son développement. " L'Écosse rassérène, me disait-il, et conduit au christianisme " ; et il me montrait ce bon Thomas Reid à la fois philosophe et ministre du saint Évangile. Reid fut de la sorte longtemps mon idéal ; mon rêve eût été la vie paisible d'un ecclésiastique laborieux, attaché à ses devoirs, dispensé du ministère ordinaire pour ses recherches. La contradiction des travaux philosophiques ainsi entendus avec la foi chrétienne ne m'apparaissait point encore avec le degré de clarté qui bientôt ne devait laisser à mon esprit aucun choix entre l'abandon du christianisme et l'inconséquence la plus inadmissible.

¹ From Job xxxviii. 36: " Who hath put wisdom in the inward parts ? or who hath given understanding to the heart ? "

Les écrits de la philosophie moderne, en particulier ceux de MM. Cousin et Jouffroy,¹ n'entraient guère au séminaire. On ne parlait pourtant pas d'autre chose, par suite des vives polémiques que ces écrits provoquaient alors de la part du 5 clergé. C'était l'année de la mort de M. Jouffroy. Les belles pages de ce désespéré de la philosophie nous enivraient ; je les savais par cœur. Nous nous passionnions pour les débats que souleva la publication de ses œuvres posthumes. En réalité, nous connaissions Cousin, Jouffroy, Pierre Leroux,² 10 comme on connaît Valentin et Basilide,³ je veux dire par ceux qui les ont combattus. Le formalisme rigide de la scolastique ne permet pas de clore la démonstration d'une proposition sans l'avoir fait suivre de la rubrique : *Solvuntur objecta*. Là sont exposées avec honnêteté les objections 15 contre la proposition qu'il s'agit d'établir ; ces objections sont ensuite résolues, souvent d'une manière qui laisse toute leur force aux idées hétérodoxes qu'on prétend réduire à néant. Ainsi, sous le couvert de réfutations faibles, tout l'ensemble des idées modernes venait à nous. Nous vivions 20 d'ailleurs beaucoup les uns des autres. L'un de nous, qui avait fait sa philosophie dans l'Université, nous récitait M. Cousin ; un autre, qui avait des études historiques assez étendues, nous disait Augustin Thierry ;⁴ un troisième venait de

¹ Théodore Jouffroy (1796-1842) translated into French the works of Dugald Stewart and Reid, etc. His best known pages are those in which he expresses his incurable melancholy at the loss of religious faith.

² 1798-1871. Humanitarian writer and reformer; one of the first to use the word socialism in its modern sense. For a number of years he exercised a decisive influence on George Sand.

³ Valentinus and Basilides were both leaders in the Gnostic heresy (second century A.D.).

⁴ 1795-1856. The pioneer of modern historical study in France. For an estimate of him by Renan, see *Essais de mor. et de critique*, pp. 103-140.

l'école de MM. de Montalembert et Lacordaire. Il nous plaisait par son imagination ; mais la *Philosophie de Lyon* l'irritait ; il ne put s'accoutumer au pain bis de la scolastique ; il partit.

M. Cousin nous enchantait ; cependant Pierre Leroux, par son accent de conviction et le sentiment profond qu'il avait des grands problèmes, nous frappait plus vivement encore ; nous ne voyions pas bien l'insuffisance de ses études et la fausseté de son esprit. Mes lectures habituelles étaient Pascal, Malebranche, Euler,¹ Locke,² Leibnitz,³ Descartes,¹⁰ Reid, Dugald Stewart.⁴ Comme livres de piété, je lisais surtout les *Sermons* de Bossuet et les *Élévations sur les mystères*.⁵ Je connaissais aussi très bien François de Sales,⁶ par la continuelle lecture qu'on faisait au séminaire de ses œuvres et surtout du charmant livre que Pierre Camus a écrit sur son compte. Quant aux écrits d'une mysticité plus raffinée, tels que sainte Thérèse,⁷ Marie d'Agreda,⁸ Ignace de Loyola,⁹ M. Olier, je ne les lisais pas. M. Gosselin, comme je l'ai déjà dit, m'en dissuadait. Les Vies de saints écrites d'une façon trop exaltée lui déplaisaient également. Fénelon était sa règle et sa limite. Tel saint d'autrefois eût excité chez lui des préventions invincibles, à cause de son peu de souci de la propreté, de sa faible éducation, de son médiocre bon sens.

¹ A famous Swiss mathematician (1707-1783).

² 1632-1704. English philosopher: his *Essay on the Human Understanding*, was published in 1690.

³ Distinguished German philosopher (1646-1716).

⁴ 1753-1828.

⁵ This work was published after Bossuet's death by his nephew (1727).

⁶ Saint François de Sales (1567-1622), Bishop of Geneva and author of an *Introduction à la vie dévote*.

⁷ Spanish mystic (1515-1582).

⁸ See p. 170, note 1.

⁹ Founder of the order of Jesuits (1491-1556).

Le vif entraînement que j'avais pour la philosophie ne m'aveuglait pas sur la certitude de ses résultats. Je perdis de bonne heure toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention d'être une science en dehors
5 des autres sciences et de résoudre à elle seule les plus hauts problèmes de l'humanité. La science positive resta pour moi la seule source de vérité. Plus tard, j'éprouvai une sorte d'agacement à voir la réputation exagérée d'Auguste Comte,¹ érigé en grand homme de premier ordre pour
10 avoir dit, en mauvais français, ce que tous les esprits scientifiques, depuis deux cents ans, ont vu aussi clairement que lui. L'esprit scientifique était le fond de ma nature. M. Pinault eût été mon véritable maître, si, par le plus étrange des travers, il n'eût mis une sorte de rage à dis-
15 simuler et à fausser les plus belles parties de son génie. Je le comprenais malgré lui et mieux qu'il n'eût voulu. J'avais reçu de mes premiers maîtres, en Bretagne, une éducation mathématique assez forte. Les mathématiques et l'induction physique ont toujours été les éléments fonda-
20 mentaux de mon esprit, les seules pierres de ma bâtisse qui n'aient jamais changé d'assise et qui servent toujours. Ce que M. Pinault m'apprit d'histoire naturelle générale et de physiologie m'initia aux lois de la vie. J'aperçus l'insuffisance de ce qu'on appelle le spiritualisme; les preuves
25 cartésiennes de l'existence d'une âme distincte du corps me parurent toujours très faibles; dès lors, j'étais idéaliste, et

¹ The founder of positivism (1798-1857). Renan is perhaps unduly disdainful here, especially in view of his own obligations to the positivist philosophy. Faguet goes to the other extreme when he says of Comte, "C'est l'excitateur intellectuel le plus puissant qui ait été en notre siècle, le plus grand penseur, à mon avis, que la France ait eu depuis Descartes." — *Politiques et Moralistes*, 2^e Série, p. 369.

non spiritualiste, dans le sens qu'on donne à ce mot. Un éternel *fieri*,¹ une métamorphose sans fin, me semblait la loi du monde. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place, et où, par conséquent, tout se transforme.* Comment cette concep- 5 tion, déjà assez claire, d'une philosophie positive, ne chassait-elle pas de mon esprit la scolastique et le christianisme? Parce que j'étais jeune, inconséquent, et que la critique me manquait. L'exemple de tant de grands esprits, qui avaient vu si profond dans la nature et qui pourtant étaient restés 10 chrétiens, me retenait. Je pensais surtout à Malebranche, qui dit sa messe toute sa vie, en professant sur la providence générale de l'univers des idées peu différentes de celles auxquelles j'arrivais. Les *Entretiens sur la Métaphysique* et les *Méditations chrétiennes* étaient l'objet perpétuel de mes 15 réflexions.

Le goût de l'érudition est inné en moi. M. Gosselin contribua beaucoup à le développer. Il eut la bonté de me prendre pour son lecteur. Tous les jours, à sept heures du matin, j'allais dans sa chambre, et je lui lisais, pendant qu'il se pro- 20 menait de long en large, toujours vif, animé, tantôt s'arrêtant, tantôt précipitant le pas, m'interrompant fréquemment par des réflexions judicieuses ou piquantes. Je lui lus de la sorte les longues histoires du Père Maimbourg,² écrivain mainte-

* Un écrit qui représente mes idées philosophiques de cette époque, mon essai sur *l'Origine du langage*, publié pour la première fois dans *la Liberté de penser* (septembre et décembre 1848), marque bien la manière dont je concevais le tableau actuel de la nature vivante comme le résultat et le témoignage d'un développement historique très ancien.

¹ The Hegelian idea of "becoming" is so new in France, as Bourget remarks, that there is no native French word to express it.

² French Jesuit, author of several histories (1610-1686). His sentences

nant oublié, mais qui fut en son temps estimé de Voltaire ; diverses publications de M. Benjamin Guérard,¹ dont la science le frappait beaucoup ; quelques ouvrages de M. de Maistre, en particulier sa *Lettre sur l'inquisition espagnole*.²

5 Ce dernier opuscule ne lui plut guère. A chaque instant, il me disait en se frottant les mains : " Oh ! comme on voit bien, mon cher, que M. de Maistre n'est pas théologien ! " Il n'estimait que la théologie, et avait un profond mépris pour la littérature. Il perdait peu d'occasions de traiter de

10 fadaïses et de futilités les études si estimées des nicolaïtes. M. Dupanloup, dont le premier dogme était que sans une bonne éducation littéraire on ne peut être sauvé, lui était peu sympathique. Il évitait en général de prononcer son nom.

15 Pour moi, qui crois que la meilleure manière de former des jeunes gens de talent est de ne jamais leur parler de talent ni de style, mais de les instruire et d'exciter fortement leur esprit sur les questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales, scientifiques, historiques ; en un mot, de

20 procéder par l'enseignement du fond des choses, et non par l'enseignement d'une creuse rhétorique, je me trouvais entièrement satisfait de cette nouvelle direction. J'oubliai qu'il existait une littérature moderne. Le bruit qu'il y avait des écrivains dans le siècle arrivait quelquefois jusqu'à nous ;

25 mais nous étions si habitués à croire qu'il ne pouvait plus y en avoir de bons, que nous dédaignons *a priori* toutes les

are so long that Montesquieu (not knowing German) recommended the reading of them as a useful exercise for those suffering from asthma.

¹ Archæologist and student of the Middle Ages (1797-1854).

² Scherer says of De Maistre, " C'est lui qui a commencé à réhabiliter tout ce que le genre humain tient en horreur, la Saint-Barthélemy, l'inquisition et les jésuites."

productions contemporaines. Le *Télémaque*¹ était le seul livre léger qui fût entre mes mains, et encore dans une édition où ne se trouvait pas l'épisode d'Eucharis, si bien que je n'ai connu que plus tard ces deux ou trois adorables pages. Je ne voyais l'antiquité que par *Télémaque*¹ et *Aristonoüs*. Je m'en réjouis. C'est là que j'ai appris l'art de peindre la nature par des traits moraux. Jusqu'en 1865, je ne me suis figuré l'île de Chio que par ces trois mots de Fénelon, "l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère." Ces trois mots, harmonieux et rythmés, me semblaient une ¹⁰ peinture accomplie, et, bien qu'Homère ne soit pas né à Chio, que peut-être il ne soit né nulle part, ils me représentaient mieux la belle (et maintenant si malheureuse)² île grecque que tous les entassements de petits traits matériels.

J'allais oublier un autre livre qui, avec le *Télémaque*, con- ¹⁵ stitua longtemps pour moi le dernier mot de la littérature. Un jour, M. Gosselin me prit à part et, après un long préambule, me dit qu'il avait pensé, pour mes lectures, à un livre que certaines personnes trouvaient dangereux, qui l'était peut-être en effet pour quelques-uns, à cause de la ²⁰ vivacité avec laquelle la passion y est exprimée ; toutefois il me croyait capable de porter cette lecture. Il s'agissait du *Comte de Valmont*. Beaucoup de personnes demanderont sûrement ce qu'était cet ouvrage, pour lequel mon respectable directeur croyait qu'il fallait une préparation spéciale ²⁵ de jugement et de maturité. *Le Comte de Valmont, ou les*

¹ A story in prose in imitation of the *Odyssey*, composed by Fénelon for the Duc de Bourgogne (grandson of Louis XIV) whose preceptor he was. He also composed for his pupil a collection of "Fables" of which the first — *les Aventures d'Aristonoüs* — is printed separately at the end of several old editions of *Télémaque*.

² Chios was devastated by an earthquake in 1880.

Égaréments de la raison, est un roman de l'abbé Gérard,¹ où, sous le couvert d'une intrigue des plus innocentes, l'auteur réfute les doctrines du XVIII^e siècle et inculque les principes d'une religion éclairée. Sainte-Beuve, qui connaissait *le Comte de Valmont*, comme il connaissait toute chose, éclatait de rire quand je lui contais cette histoire. Eh bien, oui ! *le Comte de Valmont* est un livre assez dangereux. Le christianisme dont on y fait l'apologie n'est que le déisme : la religion du *Télémaque*, un culte qui est la piété *in abstracto*, sans être aucune religion en particulier. Tout me confirmait ainsi dans une paix trompeuse. Je m'imaginai qu'en étant poli comme M. Gosselin et modéré comme M. Manier, j'étais chrétien.

Je ne peux pas dire, en effet, que ma foi chrétienne fût réellement diminuée. Ma foi a été détruite par la critique historique, non par la scolastique ni par la philosophie. L'histoire de la philosophie et l'espèce de scepticisme dont j'étais atteint me retenaient dans le christianisme plutôt qu'elles ne m'en chassaient. Je me répétais souvent ces vers que j'avais lus dans le vieux Brucker² :

Discussi fateor, sectas attentius omnes,
Plurima quæsvi, per singula quæque curri,
Nec quidquam inveni melius quam credere Christo.*³

Une certaine modestie me retenait. Jamais la question capitale de la vérité des dogmes chrétiens, de la Bible, ne

* Ces vers sont d'Antonius, poète chrétien du IV^e siècle.

¹ 1737-1813. The fourteenth edition of the *Comte de Valmont* appeared in 1823.

² German philosophic writer (1696-1770).

³ "I have, I confess, studied all the sects thoroughly, I have made much inquiry, and traversed diverse doctrines one by one, nor found aught better than faith in Christ."

se posait pour moi. J'admettais la révélation en un sens général, comme Leibnitz, comme Malebranche. Certes ma philosophie du *fieri* était l'hétérodoxie même; mais je ne tirais pas les conséquences. Après tout, mes maîtres étaient contents de moi. M. Pinault ne me troublait guère. 5 Plus mystique que fanatique, il s'occupait peu de ceux qui n'étaient point dans sa voie. Le coup de pointe me fut porté par M. Gottofrey, avec une audace et une justesse qui ne me sont apparues que plus tard. Un moment, cet homme vraiment supérieur arracha les voiles que le prudent 10 M. Gosselin et l'honnête M. Manier avaient disposés autour de ma conscience pour la calmer et l'endormir.

M. Gottofrey me parlait très rarement, mais il m'observait attentivement avec une très grande curiosité. Mes argumentations latines, faites d'un ton ferme et accentué, l'éton- 15 naient, l'inquiétaient. Tantôt j'avais trop raison; tantôt je laissais voir ce que je trouvais de faible dans les raisons données comme valables. Un jour que mes objections avaient été poussées avec vigueur, et que, devant la faiblesse des réponses, quelques sourires s'étaient produits dans 20 la conférence, il interrompit l'argumentation. Le soir, il me prit à part. Il me parla avec éloquence de ce qu'a d'antichrétien la confiance en la raison, de l'injure que le rationalisme fait à la foi. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude. La recherche! . . . 25 à quoi bon? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. Et, s'exaltant peu à peu, il me dit avec un accent passionné: "Vous n'êtes pas chrétien!"

Je n'ai jamais ressenti d'effroi comme celui que j'éprouvai 30 à ce mot prononcé d'une voix vibrante. En sortant de

chez M. Gottofrey, je chancelais ; ces mots : " Vous n'êtes pas chrétien ! " retentirent toute la nuit à mon oreille comme un coup de tonnerre. Le lendemain, je confiai mon angoisse à M. Gosselin. L'excellent homme me rassura : il ne vit rien, ne voulut rien voir. Il ne me dissimula même pas tout à fait combien il était surpris et mécontent de cette entreprise d'un zèle intempestif sur une conscience dont il était plus que personne responsable. Il tint, j'en suis sûr, l'acte illuminé de M. Gottofrey pour une imprudence, qui ne pouvait être bonne qu'à troubler une vocation naissante. Comme beaucoup de directeurs, M. Gosselin croyait que les doutes sur la foi n'ont de gravité pour les jeunes gens que si l'on s'y arrête, qu'ils disparaissent quand les engagements sont pris et que la vie est arrêtée. Il me défendit de penser à ce qui venait d'arriver ; je le trouvai même ensuite plus affectueux que jamais. Il ne comprit rien à la nature de mon esprit, ne devina pas ses futures évolutions logiques. Seul, M. Gottofrey vit clair. Il avait raison, pleinement raison ; je le reconnais maintenant. Il fallait ses lumières transcendantes de martyr et d'ascète pour découvrir ce qui échappait si complètement à ceux qui dirigeaient ma conscience avec tant de droiture, du reste, et de bonté.

Je causai aussi avec M. Manier, qui m'engagea vivement à ne pas faire dépendre ma foi chrétienne d'objections de détail. Sur la question de l'état ecclésiastique, il mettait toujours beaucoup de discrétion. Il ne me disait jamais rien qui fût de nature à m'engager ou à me dissuader. C'était là pour lui en quelque sorte une chose secondaire. Pour lui, l'essentiel était le véritable esprit chrétien, inséparable de la vraie philosophie. Prêtre ou professeur de phi-

losophie écossaise dans l'Université lui paraissait la même chose. Il me faisait souvent envisager ce qu'une telle carrière a d'honorable, et plus d'une fois il prononça le nom de l'École normale. Je ne parlai pas de cette ouverture à M. Gosselin ; car certainement la seule pensée de quitter le séminaire pour l'École normale lui eût paru une idée de perte.

Il fut donc décidé qu'après mes deux ans de philosophie, je passerais au séminaire Saint-Sulpice pour faire ma théologie. L'éclair qui avait traversé un moment l'esprit de M. Gottofrey n'eut pas de conséquence. Mais, aujourd'hui, à trente-huit ans de distance, je reconnais la haute pénétration dont il fit preuve. Lui seul fut clairvoyant, car c'était tout à fait un saint. Certes, je regrette maintenant que je n'aie point suivi son impulsion. Je serai sorti du séminaire sans avoir fait d'hébreu ni de théologie. La physiologie et les sciences naturelles m'auraient entraîné ; or, je peux bien le dire, l'ardeur extrême que ces sciences vitales excitaient dans mon esprit me fait croire que, si je les avais cultivées d'une façon suivie, je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin, que j'entrevois.¹ J'allai à Saint-Sulpice, j'appris l'allemand et l'hébreu ; cela changea tout. Je fus entraîné vers les sciences historiques, petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. On voit poindre, en effet, un âge où l'homme n'attachera plus beaucoup d'intérêt à son passé. Je crains fort que nos écrits de précision de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, destinés à donner quelque

¹ Most of the essential doctrines of evolution are already found in Diderot (1713-1784) and more fully developed in Lamarck's *Philosophie zoologique* (1809). See also Renan (*Av. de la sc.*, p. vii).

exactitude à l'histoire, ne pourrissent avant d'avoir été lus. C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on
5 voudra l'appeler. Le regret de ma vie est d'avoir choisi pour mes études un genre de recherches qui ne s'imposera jamais et restera toujours à l'état d'intéressantes considérations sur une réalité à jamais disparue. Mais, pour l'exercice et le plaisir de ma pensée, je pris certainement la
10 meilleure part. A Saint-Sulpice, en effet, je fus mis en face de la Bible et des sources du christianisme ; je dirai, dans le prochain récit, l'ardeur avec laquelle je me mis à cette étude, et comment, par une série de déductions critiques qui s'imposèrent à mon esprit, les bases de ma vie, telle que
15 je l'avais comprise jusque-là, furent totalement renversées.

V

LE SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

I

LA maison fondée par M. Olier, en 1645, n'était pas la grande construction quadrangulaire, à l'aspect de caserne, qui forme maintenant un côté de la place Saint-Sulpice. L'ancien séminaire du xvii^e et du xviii^e siècle couvrait toute l'étendue de la place actuelle et masquait complètement 5 la façade de Servandoni.¹ L'emplacement du séminaire d'aujourd'hui était occupé autrefois par les jardins et par le collège de boursiers² qu'on appelait les robertins. Le bâtiment primitif disparut à l'époque de la Révolution. La chapelle, dont le plafond passait pour le chef-d'œuvre de 10 Lebrun,³ a été détruite, et, de toute l'ancienne maison, il ne reste qu'un tableau de Lebrun représentant la Pentecôte d'une façon qui étonnerait l'auteur des *Actes des apôtres*. La Vierge y est au centre et reçoit pour son compte tout l'effluve du Saint-Esprit, qui, d'elle, se répand sur les apô- 15 tres. Sauvé à la Révolution, puis compris dans la galerie du cardinal Fesch,⁴ ce tableau a été racheté par la compagnie de Saint-Sulpice ; il orne aujourd'hui la chapelle du séminaire.

A part les murs et les meubles, tout est ancien à Saint- 20 Sulpice ; on s'y croit complètement au xvii^e siècle. Le

¹ French architect (1695-1766).

³ French painter (1619-1690).

² "Scholarship-holders."

⁴ 1763-1839; uncle of Napoleon.

temps et les communes défaites ont effacé bien des différences. Saint-Sulpice cumule aujourd'hui les choses autrefois les plus dissemblables ; si l'on veut voir ce qui, de nos jours, rappelle le mieux Port-Royal, l'ancienne Sorbonne et, en général, les institutions du vieux clergé de France, c'est là qu'il faut aller. Quand j'entrai au séminaire Saint-Sulpice, en 1843, il y avait encore quelques directeurs qui avaient vu M. Émery ; il n'y en avait, je crois, que deux qui eussent des souvenirs d'avant la Révolution. M. Hugon
10 avait servi d'acolyte au sacre de M. de Talleyrand à la chapelle d'Issy, en 1788. Il paraît que, pendant la cérémonie, la tenue de l'abbé de Périgord fut des plus inconvenantes. M. Hugon racontait qu'il s'accusa, le samedi suivant, en confession, " d'avoir formé des jugements témé-
15 raires sur la piété d'un saint évêque." Quant au supérieur général, M. Garnier, il avait plus de quatre-vingts ans. C'était en tout un ecclésiastique de l'ancienne école. Il avait fait ses études aux robertins, puis à la Sorbonne. Il semblait en sortir, et, à l'entendre parler de " monsieur
20 Bossuet," de " monsieur Fénelon," on se serait cru devant un disciple immédiat de ces grands hommes. Ces ecclésiastiques de l'ancien régime et ceux d'aujourd'hui n'avaient de commun que le nom et le costume. Comparé aux piétistes exaltés d'Issy, M. Garnier me faisait presque l'effet
25 d'un laïque. Absence totale de démonstrations extérieures, piété sobre et toute raisonnable. Le soir, quelques-uns des jeunes allaient dans la chambre du vieux supérieur pour lui tenir compagnie pendant une heure. La conversation n'avait jamais de caractère mystique. M. Garnier racontait ses sou-
30 venirs, parlait de M. Émery, entrevoyait sa mort prochaine avec tristesse. Cela nous étonnait par le contraste avec les

brûlantes ardeurs de M. Pinault, de M. Gottofrey. Tout dans ces vieux prêtres était honnête, sensé, empreint d'un profond sentiment de droiture professionnelle. Ils observaient leurs règles, défendaient leurs dogmes comme un bon militaire défend le poste qui lui a été confié. Les questions 5 supérieures leur échappaient. Le goût de l'ordre et le dévouement au devoir étaient le principe de toute leur vie.

M. Garnier était un savant orientaliste et l'homme le plus versé de France dans l'exégèse biblique, telle qu'elle s'enseignait chez les catholiques il y a une centaine d'années. 10 La modestie sulpicienne l'empêcha de rien publier. Le résultat de ses études fut un immense ouvrage manuscrit, représentant un cours complet d'Écriture sainte, selon les idées relativement modérées qui dominaient chez les catho- 15 liques et les protestants à la fin du XVIII^e siècle. L'esprit en était fort analogue à celui de Rosenmüller,¹ de Hug,¹ de Jahn.¹ Quand j'entrai à Saint-Sulpice, M. Garnier était trop vieux pour enseigner ; on nous lisait ses cahiers. L'érudition était énorme, la science des langues, très solide. De temps en temps, certaines naïvetés faisaient sourire : 20 par exemple, la façon dont l'excellent supérieur résolvait les difficultés qui s'attachent à l'aventure de Sara en Égypte. On sait que, vers la date où le Pharaon conçut pour Sara cet amour qui mit Abraham dans de si grands embarras, Sara, d'après le texte, aurait été presque septuagénaire. 25 Pour lever cette difficulté, M. Garnier faisait observer qu'après tout pareille chose s'était vue, et que "mademoiselle de Lenclos"² inspira des passions, causa des duels

¹ E. F. K. Rosenmüller (1768-1835) ; J. L. Hug (1765-1846) ; J. J. Jahn (1750-1816), German theologians.

² Ninon de Lenclos (1620-1705). For her rôle and character see Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, IV., p. 170.

à soixante-dix ans. M. Garnier ne s'était pas tenu au courant des derniers travaux de la nouvelle école allemande ; il resta toujours dans une quiétude parfaite sur les blessures que la critique du XIX^e siècle avait faites au vieux système. Sa gloire est d'avoir formé en M. Le Hir un élève qui, héritier de son vaste savoir, y joignit la connaissance des travaux modernes et, avec une sincérité qu'expliquait sa foi profonde, ne dissimula rien de la largeur de la plaie.

10 Accablé par l'âge et absorbé par les soucis du généralat de la société, M. Garnier laissait au directeur, M. Carbon, tout le soin de la maison de Paris. M. Carbon était la bonté, la jovialité, la droiture mêmes. Il n'était pas théologien ; ce n'était nullement un esprit supérieur ; on pou-
15 vait d'abord le trouver simple, presque commun ; puis on s'étonnait de découvrir sous cette humble apparence la chose du monde la moins commune, l'absolue cordialité, une maternelle condescendance, une charmante bonhomie. Je n'ai jamais vu une telle absence d'amour-propre. Il riait
20 le premier de lui-même, de ses bévues à demi intentionnelles, des plaisantes situations où le mettait sa naïveté. Comme tous les directeurs, il faisait l'oraison à son tour. Il n'y pensait pas cinq minutes d'avance ; il s'embrouillait parfois dans son improvisation d'une manière si comique,
25 qu'on s'étouffait pour ne pas rire. Il s'en apercevait, et trouvait cela tout naturel. C'était lui qui lisait, au cours d'Écriture sainte, le manuscrit de M. Garnier. Il pataugéait exprès, pour nous égayer, dans les parties devenues surannées. Ce qu'il y avait de singulier, en effet, c'est qu'il
30 n'était pas très mystique. " Quel peut être, pensez-vous, le mobile de vie de M. Carbon ? demandai-je un jour à un

de mes condisciples. — Le sentiment le plus abstrait du devoir," me répondit-il. M. Carbon m'adopta tout d'abord ; il reconnut que le fond de mon caractère est la gaieté et l'acceptation résignée du sort. " Je vois que nous ferons bon ménage ensemble," me dit-il avec son excellent sourire. 5 Effectivement M. Carbon est un des hommes que j'ai le plus aimés. Me voyant studieux, appliqué, consciencieux, il me dit au bout de très peu de temps : " Songez donc à notre société ; là est votre place." Il me traitait déjà presque en confrère. Sa confiance en moi était 10 absolue.

Les autres directeurs, chargés de l'enseignement des diverses branches de la théologie, étaient sans exception de dignes continuateurs d'une respectable tradition. Sous le rapport de la doctrine, cependant, la brèche était faite. 15 L'ultramontanisme et le goût de l'irrationnel s'introduisaient dans la citadelle de la théologie modérée. L'ancienne école savait délirer avec sobriété ; elle portait dans l'absurde même les règles du bon sens. Elle n'admettait l'irrationnel, le miracle, que dans la mesure strictement exigée par 20 l'Écriture et l'autorité de l'Église. La nouvelle école s'y complaît et semble à plaisir rétrécir le champ de défense de l'apologétique. Il ne faut pas nier, d'un autre côté, que la nouvelle école ne soit à quelques égards plus ouverte, plus conséquente, et qu'elle ne tienne, surtout de son commerce 25 avec l'Allemagne, des éléments de discussion qu'ignoraient absolument les vieux traités *de Locis theologicis*.¹ Dans cette voie pleine d'imprévu et, si l'on veut, de périls, Saint-Sulpice n'a été représenté que par un seul homme ; mais cet homme fut certainement le sujet le plus remarquable 30

¹ " On main Points of Theology."

que le clergé français ait produit de nos jours ; je veux parler de M. Le Hir.¹ Je l'ai connu à fond, comme on le verra tout à l'heure. Pour comprendre ce qui va suivre, il faut être très versé dans les choses de l'esprit humain et en
5 particulier dans les choses de la foi.

M. Le Hir était un savant et un saint ; il était éminemment l'un et l'autre. Cette cohabitation dans une même personne de deux entités qui ne vont guère ensemble se faisait chez lui sans collision trop sensible ; car le saint
10 l'emportait absolument et régnait en maître. Pas une des objections du rationalisme qui ne soit venue jusqu'à lui. Il n'y faisait aucune concession ; car la vérité de l'orthodoxie ne fut jamais pour lui l'objet d'un doute. C'était là, de sa part, un acte de volonté triomphante plus qu'un résultat
15 subi. Tout à fait étranger à la philosophie naturelle et à l'esprit scientifique, dont la première condition est de n'avoir aucune foi préalable et de rejeter ce qui n'arrive pas, il resta dans cet équilibre où une conviction moins ardente eût trébuché. Le surnaturel ne lui causait aucune répugnance
20 intellectuelle. Sa balance était très juste ; mais dans un des plateaux il y avait un poids infini, une foi inébranlable. Ce qu'on aurait pu mettre dans l'autre plateau eût paru léger ; toutes les objections du monde ne l'eussent point fait vaciller.

25 La supériorité de M. Le Hir venait surtout de sa profonde connaissance de l'exégèse et de la théologie allemandes. Ce qu'il trouvait dans cette interprétation de compatible avec l'orthodoxie catholique, il se l'appropriait. En critique, les incompatibilités se produisaient à chaque
30 pas. En grammaire, au contraire, l'accord était facile.

¹ 1811-1868.

Ici M. Le Hir n'avait pas de supérieur. Il possédait à fond la doctrine de Gesenius et d'Ewald, et la discutait savamment sur plusieurs points. Il s'occupa des inscriptions phéniciennes et fit une supposition très ingénieuse, qui depuis a été confirmée. Sa théologie était presque tout 5 entière empruntée à l'école catholique allemande, à la fois plus avancée et moins raisonnable que notre vieille scolastique française. M. Le Hir rappelle, à beaucoup d'égards, Doellinger¹ par son savoir et ses vues d'ensemble ; mais sa docilité l'eût préservé des dangers que le concile du Vatican 10 a fait courir à la foi de la plupart des ecclésiastiques instruits.

Il mourut prématurément en 1868, au milieu des projets du concile, aux travaux préparatoires duquel il était appelé. J'avais toujours eu l'intention de proposer à mes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de le nommer 15 membre libre de notre compagnie. Il eût rendu, je n'en doute pas à la commission du *Corpus* des inscriptions sémitiques des services considérables.

A son immense savoir M. Le Hir joignait une manière d'écrire juste et ferme. Il aurait eu beaucoup d'esprit s'il 20 se fût permis d'en avoir. Sa mysticité tendue rappelait celle de M. Gottofrey ; mais il avait bien plus de rectitude de jugement. Sa mine était étrange. Il avait la taille d'un enfant et l'apparence la plus chétive, mais des yeux et un front indiquant la compréhension la plus vaste. Au fond, 25 il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique. Je dis mal : il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi ; mais la foi avait pour lui

¹ 1799-1890. Learned church historian ; professor at the University of Munich. He left the church in 1870 because of his unwillingness to accept the dogma of papal infallibility.

un tel coefficient de certitude, que rien ne pouvait la contre-balancer. Sa piété était vraiment comme les mères-perles de François de Sales, "qui vivent emmy¹ la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine." La science qu'il
 5 avait de l'erreur était toute spéculative ; une cloison étanche² empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire dans le sanctuaire réservé de son cœur, où brûlait, à côté du pétrole, la petite lampe inextinguible d'une piété tendre et absolument souveraine. Comme je n'avais pas
 10 en mon esprit ces sortes de cloisons étanches, le rapprochement d'éléments contraires qui, chez M. Le Hir, produisait une profonde paix intérieure, aboutit chez moi à d'étranges explosions.

II

En somme, malgré des lacunes, Saint-Sulpice, quand j'y
 15 passai il y a quarante ans, présentait un ensemble d'assez fortes études. Mon ardeur de savoir avait sa pâture. Deux mondes inconnus étaient devant moi, la théologie, l'exposé raisonné du dogme chrétien, et la Bible, censée le dépôt et la source de ce dogme. Je m'enfonçai dans le travail. Ma
 20 solitude était plus grande encore qu'à Issy. Je ne connaissais pas une âme dans Paris. Je fus deux ans sans suivre d'autre rue que la rue de Vaugirard, qui, une fois par semaine, nous menait à Issy. Je parlais extrêmement peu. Ces messieurs, pendant tout ce temps, furent pour moi
 25 d'une bonté extrême. Mon caractère doux et mes habitudes studieuses, mon silence, ma modestie leur plurent, et je crois que plusieurs d'entre eux firent tout bas la réflexion que me communiqua M. Carbon : "Voilà pour nous un

¹ *Emmi = au milieu de.*

² "Water-tight."

futur bon confrère." Le 29 mars 1844, j'écrivais à un de mes amis de Bretagne, alors au séminaire de Saint-Brieuc :

Je me trouve fort bien ici. Le ton de la maison est excellent, également éloigné de la rusticité, d'un égoïsme grossier et de l'afféterie. On se connaît peu, et le cœur est un peu à froid; mais les conversations sont dignes et élevées; il s'y mêle peu de banalités et de commérages. On chercherait en vain entre les directeurs et les élèves la cordialité; c'est là une plante qui ne croît guère qu'en Bretagne; mais les directeurs ont un certain esprit large et bon, qui plait et convient parfaitement à l'état moral des jeunes gens tels qu'ils leur arrivent. Leur gouvernement est à peine sensible: c'est la maison qui marche, ce ne sont pas eux qui la conduisent. Le règlement, les usages et l'esprit de la maison font tout; les hommes sont passifs, ils sont là seulement pour conserver. C'est une machine bien montée depuis deux cents ans; elle marche toute seule; le mécanicien n'a qu'à veiller sur elle, tout au plus, de temps en temps, à tourner un écrou et à huiler les ressorts. Ce n'est pas comme à Saint-Nicolas, par exemple, où on ne laissait jamais la machine aller seule; le mécanicien était toujours là, volant à droite, à gauche, mettant partout le doigt, essoufflé, empressé, parce qu'on ne songeait pas que la machine la mieux montée est celle qui exige le moins d'action de la part du moteur. Le grand avantage que je trouve ici, ce sont les remarquables facilités que l'on a pour le travail, lequel est devenu pour moi un besoin et, eu égard à mon état intérieur, un devoir. Le cours de morale est très bien fait; il n'en est pas de même du cours de dogme: le professeur est nouveau, ce qui, joint à l'importance majeure, et personnelle pour moi, des traités *de la Religion* et *de l'Église*, m'arrangerait fort mal, si je ne trouvais auprès de ces autres messieurs le moyen d'y suppléer.

J'avais, en effet, pour les sciences ecclésiastiques un goût particulier. Les textes se cantonnaient bien dans ma mémoire; ma tête était à l'état d'un *Sic et Non*¹ d'Abélard.

¹ "Yes and no." A collection of texts from the Scriptures and church fathers so arranged as to give the *pro* and *contra* on all main questions of theology.

Tout entière construction du XIII^e siècle, la théologie ressemble à une cathédrale gothique : elle en a la grandeur, les vides immenses et le peu de solidité. Ni les Pères de l'Église, ni les écrivains chrétiens de la première moitié du
5 moyen âge ne songèrent à dresser une exposition systématique des dogmes chrétiens dispensant de lire la Bible avec suite. La *Somme*¹ de saint Thomas d'Aquin, résumé de la scolastique antérieure, est comme un immense casier, qui, si le catholicisme est éternel, servira à tous les siècles : les
10 décisions des conciles et des papes à venir y ayant leur place en quelque sorte d'avance étiquetée. Il ne peut être question de progrès dans un tel ordre d'exposition. Au XVI^e siècle, le concile de Trente détermine une foule de points qui étaient jusque-là controversables ; mais chacun
15 de ces *anathèmes* avait déjà sa rubrique ouverte dans l'immense cadre de saint Thomas. Melchior Canus² et Suarès³ refont la *Somme* sans y rien ajouter d'essentiel. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, la Sorbonne compose, pour l'usage des écoles, des traités commodes, qui ne sont le plus souvent
20 que la *Somme* remaniée et amoindrie. Partout ce sont les mêmes textes découpés et séparés de ce qui les explique, les mêmes syllogismes triomphants, mais posant sur le vide, les mêmes défauts de critique historique, provenant de la confusion des dates et des milieux.

25 La théologie se divise en dogmatique et en morale. La théologie dogmatique, outre les Prolégomènes comprenant les discussions relatives aux sources de l'autorité divine, se divise en quinze traités ayant pour objet tous les dogmes du

¹ See p. 116, note 3.

² Spanish theologian ; Bishop of the Canaries (1523-1560).

³ Spanish Jesuit and theologian (1548-1617).

christianisme. A la base est le traité *de la Vraie Religion*, où l'on essaye de démontrer le caractère surnaturel de la religion chrétienne, c'est-à-dire des Écritures révélées et de l'Église. Puis tous les dogmes se prouvent par l'Écriture, par les conciles, par les Pères, par les théologiens. Il ne faut pas nier qu'un rationalisme très avoué ne soit au fond de tout cela. Si la scolastique est fille de saint Thomas d'Aquin, elle est petite-fille d'Abélard. Dans un tel système, la raison est avant toute chose, la raison prouve la révélation, la divinité de l'Écriture et l'autorité de l'Église. Cela fait, la porte est ouverte à toutes les déductions. Le seul accès de colère que Saint-Sulpice ait éprouvé, depuis qu'il n'y a plus de jansénisme, fut contre M. de Lamennais, le jour où cet exalté vint dire qu'il faut débiter, non par la raison, mais par la foi. Et qui reste juge en dernier lieu des titres de la foi, si ce n'est la raison ?

La théologie morale se compose d'une douzaine de traités, comprenant tout l'ensemble de la morale philosophique et du droit, complétés par la révélation et les décisions de l'Église. Tout cela fait une sorte d'encyclopédie très fortement enchaînée. C'est un édifice dont les pierres sont liées par des tenons en fer ; mais la base est d'une faiblesse extrême. Cette base, c'est le traité *de la Vraie Religion*, lequel est tout à fait ruineux. Car non seulement on n'arrive pas à établir que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée, mais on ne réussit pas à prouver que, dans le champ de la réalité attingible à nos observations, il se soit passé un événement surnaturel, un miracle. L'inexorable phrase de M. Littré : " Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté," cette

phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera point. On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui seules donneraient
5 à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé.

En admettant la thèse fondamentale du traité *de la Vraie Religion*, le champ de bataille est restreint ; mais la bataille est loin d'être finie. La lutte est maintenant avec les protestants et les sectes dissidentes, qui, tout en admettant les
10 textes révélés, refusent d'y voir les dogmes dont l'Église catholique s'est chargée avec les siècles. Ici, la controverse porte sur des milliers de points ; son bilan se chiffre en défaites sans nombre. L'Église catholique s'oblige à soutenir que ses dogmes ont toujours existé tels qu'elle les en-
15 seigne, que Jésus a institué la confession, l'extrême-onction, le mariage ; qu'il a enseigné ce qu'ont décidé plus tard les conciles de Nicée¹ et de Trente. Rien de plus inadmissible. Le dogme chrétien s'est fait, comme toute chose, lentement, peu à peu, par une sorte de végétation intime. La théo-
20 logie, en prétendant le contraire, entasse contre elle des montagnes d'objections, s'oblige à rejeter toute critique. J'engage les personnes qui voudraient se rendre compte de cela à lire dans une Théologie le traité des sacrements : elles y verront par quelles suppositions gratuites, dignes des
25 Évangiles apocryphes, de Marie d'Agreda, ou de Catherine Emmerich,² on arrive à prouver que tous les sacrements ont été établis par Jésus-Christ à un moment de sa vie. Les

¹ Was convoked by Constantine (A.D. 325) and drew up the Nicene Creed.

² German mystic (1774-1824). She is said, like St. Francis, to have had on her body the marks of the crucifixion (stigmata).

discussions sur la matière et la forme¹ des sacrements prêtent aux mêmes observations. L'obstination à trouver en toute chose la matière et la forme date de l'introduction de l'aristotélisme en théologie au XIII^e siècle. Or on encourait les censures ecclésiastiques, si l'on repoussait cette application 5 rétrospective de la philosophie d'Aristote aux créations liturgiques de Jésus.

L'intuition du devenir, dans l'histoire comme dans la nature, était dès lors l'essence de ma philosophie. Mes doutes ne vinrent pas d'un raisonnement, ils vinrent de dix 10 mille raisonnements. L'orthodoxie a réponse à tout et n'avoue pas une bataille perdue. Certes, la critique elle-même veut que, dans certains cas, on admette une réponse subtile comme valable. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.² Une réponse subtile peut être vraie. Deux 15 réponses subtiles peuvent même à la rigueur être vraies à la fois. Trois, c'est plus difficile. Quatre, c'est presque impossible. Mais que, pour défendre la même thèse, dix, cent, mille réponses subtiles doivent être admises comme vraies à la fois, c'est la preuve que la thèse n'est pas bonne. 20 Le calcul des probabilités appliqué à toutes ces petites banqueroutes de détail est pour un esprit sans parti pris d'un effet accablant. Or Descartes m'avait enseigné que la première condition pour trouver la vérité est de n'avoir aucun parti pris. L'œil complètement achromatique est seul fait 25 pour apercevoir la vérité dans l'ordre philosophique, politique et moral.

¹ "Form," in the scholastic sense, is the essential determinant principle of each object; "matter" is what is possessed in common by all objects.

² Quoted from Boileau, *Art poétique*, III., 48.

III

La lutte théologique prenait pour moi un caractère particulier de précision sur le terrain des textes censés révélés. L'enseignement catholique, se croyant sûr de lui-même, acceptait la bataille sur ce champ, comme sur les autres, avec une parfaite bonne foi. La langue hébraïque était ici l'instrument capital, puisque, des deux Bibles chrétiennes, l'une est en hébreu et que, même pour le Nouveau Testament, il n'y a pas de complète exégèse sans la connaissance de l'hébreu.

- 10 L'étude de l'hébreu n'était pas obligatoire au séminaire ; elle était même suivie par un très petit nombre d'élèves. En 1843-1844, M. Garnier fit encore, dans sa chambre, le cours supérieur, celui où l'on expliquait les textes difficiles à deux ou trois élèves. M. Le Hir, depuis quelques années, 15 faisait le cours de grammaire. Je m'inscrivis tout d'abord. La philologie exacte de M. Le Hir m'enchantait. Il se montra pour moi plein d'attentions ; il était Breton comme moi ; nos caractères avaient beaucoup de ressemblance ; au bout de quelques semaines, je fus son élève presque unique.
- 20 Son exposition de la grammaire hébraïque, avec comparaison des autres idiomes sémitiques, était admirable. " Je le regarde comme un vrai savant, écrivais-je à mon ami du séminaire de Saint-Brieuc. Si Dieu lui donne encore dix ans de vie, ce qui malheureusement semble douteux, nous 25 pourrions l'opposer à ce que la science critique de l'Allemagne a de plus colossal. L'étude de l'hébreu est, par ses leçons, singulièrement facilitée. Je suis tombé de surprise quand je me suis trouvé en présence de cette langue si

simple, sans construction, presque sans syntaxe, expression nue de l'idée pure, une vraie langue d'enfant."

J'avais, à ce moment, une force d'assimilation extraordinaire. Je suçai tout ce que j'entendais dire à mon maître. Ses livres étaient à ma disposition, et il avait une bibliothèque très complète. Les jours de promenade à Issy, il m'emmenait sur les hauteurs de la Solitude, et là il m'apprenait le syriaque. Nous expliquions ensemble le Nouveau Testament syriaque de Gutbier.¹ M. Le Hir fixa ma vie ; j'étais philologue d'instinct. Je trouvai en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. Ainsi il n'était pas très fort en arabe, et c'est pour cela que je suis toujours resté médiocre arabisant.

Une circonstance due à la bonté de ces messieurs vint me confirmer dans ma vocation de philologue, et, à l'insu de mes excellents maîtres, entre-bâiller pour moi une porte que je n'osais ouvrir moi-même. En 1844, M. Garnier, vaincu par la vieillesse, dut cesser de faire le cours supérieur d'hébreu. M. Le Hir fit ce cours et, sachant combien je m'étais bien assimilé sa doctrine, il voulut que je fusse chargé du cours de grammaire. Ce fut M. Carbon qui, avec sa bienveillance ordinaire, m'annonça en souriant cette bonne nouvelle, et m'apprit que la compagnie me donnait pour honoraires une somme de trois cents francs. Cela me parut colossal ; je dis à M. Carbon que je n'avais pas besoin d'une somme aussi énorme ; je le remerciai. M. Carbon m'imposa d'accepter cent cinquante francs pour acheter des livres.

Une bien autre faveur fut de me permettre d'aller suivre,

¹ German orientalist (1617-1667).

au Collège de France, deux fois par semaine, le cours de M. Étienne Quatremère.¹ M. Quatremère préparait peu son cours ; pour l'exégèse biblique, il était resté volontairement en dehors du mouvement scientifique. Il ressemblait bien
5 plus à M. Garnier qu'à M. Le Hir. Janséniste à la façon de Silvestre de Sacy,² il partageait le demi-rationalisme de Hug, de Jahn, — réduisant autant que possible la part du surnaturel, en particulier dans les cas de ce qu'il appelait
10 "les miracles d'une exécution difficile," comme le miracle de Josué, — retenant cependant le principe, au moins pour les miracles du Nouveau Testament. Cet éclectisme superficiel me satisfit peu. M. Le Hir était bien plus près du vrai en ne cherchant pas à atténuer la chose racontée, et en étudiant attentivement, à la façon d'Ewald, le récit lui-
15 même. Comme grammairien comparatif, M. Quatremère était aussi très inférieur à M. Le Hir ; mais son érudition orientale était colossale. Le monde scientifique s'ouvrait devant moi ; je voyais que ce qui en apparence ne devait intéresser que les prêtres pouvait aussi intéresser les laïques.
20 L'idée me vint dès lors plus d'une fois qu'un jour j'enseignerais à cette même table, dans cette petite "Salle des langues," où j'ai en effet réussi à m'asseoir, en y mettant une dose assez forte d'obstination.

Cette obligation de clarifier et de systématiser mes idées,
25 en vue de leçons faites à des condisciples du même âge que moi, décida ma vocation. Mon cadre d'enseignement fut dès lors arrêté ; tout ce que j'ai fait depuis en philologie est sorti de cette modeste conférence que l'indulgence de mes maîtres m'avait confiée. La nécessité de pousser aussi loin
30 que possible mes études d'exégèse et de philologie sémiti-

¹ Orientalist and professor at the *Collège de France* (1782-1857).

² French orientalist (1758-1838).

que m'obligea d'apprendre l'allemand. Je n'avais à cet égard aucune préparation ; à Saint-Nicolas, mon éducation avait été toute latine et française. Je ne m'en plains pas. L'homme ne doit savoir littérairement que deux langues, le latin et la sienne ; mais il doit comprendre toutes celles 5 dont il a besoin pour ses affaires ou son instruction. Un bon condisciple alsacien, M. Kl . . . , dont je vois souvent le nom cité pour les services qu'il rend à ses compatriotes à Paris, voulut bien me faciliter les débuts. La littérature était pour moi chose si secondaire, au milieu de l'enquête 10 ardente qui m'absorbait, que j'y fis d'abord peu d'attention. Je sentis cependant un génie nouveau, fort différent de celui de notre xvii^e siècle. Je l'admirai d'autant plus que je n'en voyais pas les limites. L'esprit particulier de l'Allemagne, à la fin du dernier siècle et dans la première moitié de 15 celui-ci, me frappa ; je crus entrer dans un temple. C'était bien là ce que je cherchais, la conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique. Je regrettais par moments de n'être pas protestant, afin de pouvoir être philosophe sans cesser d'être chrétien. Puis je reconnais- 20 sais qu'il n'y a que les catholiques qui soient conséquents. Une seule erreur prouve qu'une Église n'est pas infaillible ; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé. En dehors de la rigoureuse orthodoxie, je ne voyais que la libre pensée à la façon de l'école française du xviii^e siècle. 25 Mon initiation aux études allemandes me mettait ainsi dans la situation la plus fausse ; car, d'une part, elle me montrait l'impossibilité d'une exégèse sans concessions ; de l'autre, je voyais parfaitement que ces messieurs de Saint-Sulpice avaient raison de ne pas faire de concessions, puisqu'un 30 seul aveu d'erreur ruine l'édifice de la vérité absolue et la

ravale au rang des autorités humaines, où chacun fait son choix, selon son goût personnel.

Dans un livre divin, en effet, tout est vrai, et, deux contradictoires ne pouvant être vraies à la fois, il ne doit s'y trouver aucune contradiction. Or l'étude attentive que je faisais de la Bible, en me révélant des trésors historiques et esthétiques, me prouvait aussi que ce livre n'était pas plus exempt qu'aucun autre livre antique de contradictions, d'inadvertances, d'erreurs. Il s'y trouve des fables, des légendes, des traces de composition tout humaine. Il n'est plus possible de soutenir que la seconde partie d'Isaïe soit d'Isaïe. Le livre de Daniel, que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant Jésus-Christ. Le livre de Judith est une impossibilité historique. L'attribution du Pentateuque à Moïse est insoutenable, et nier que plusieurs parties de la Genèse aient le caractère mythique, c'est s'obliger à expliquer comme réels des récits tels que celui du paradis terrestre, du fruit défendu, de l'arche de Noé. Or on n'est pas catholique si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle. Que devient ce miracle, si fort admiré de Bossuet : "Cyrus nommé deux cents ans avant sa naissance?"¹ Que deviennent les soixante-dix semaines d'années, bases des calculs de l'*Histoire universelle*, si la partie du livre d'Isaïe où Cyrus est nommé a été justement composée du temps de ce conquérant, et si pseudo-Daniel est contemporain d'Antiochus Épiphane?²

L'orthodoxie oblige de croire que les livres bibliques sont l'ouvrage de ceux à qui les titres les attribuent. Les

¹ See the beginning of the *Oraison funèbre du Prince de Condé* (Warren's *French Prose*, p. 162).

² Antiochus Epiphanes reigned over Syria from B.C. 174-164.

doctrines catholiques les plus mitigées sur l'inspiration ne permettent d'admettre dans le texte sacré aucune erreur caractérisée, aucune contradiction, même en des choses qui ne concernent ni la foi, ni les mœurs. Or mettons que, parmi les mille escarmouches que se livrent la critique et 5 l'apologétique orthodoxe sur les détails du texte prétendu sacré, il y en ait quelques-unes où, par rencontre fortuite et contrairement aux apparences, l'apologétique ait raison : il est impossible qu'elle ait raison mille fois dans sa gageure, et il suffit qu'elle ait tort une seule fois pour que la thèse de 10 l'inspiration soit mise à néant. Cette théorie de l'inspiration, impliquant un fait surnaturel, devient impossible à maintenir en présence des idées arrêtées du bon sens moderne. Un livre inspiré est un miracle. Il devrait se présenter dans des conditions où aucun livre ne se présente. "Vous n'êtes 15 pas si difficile, dira-t-on, pour Hérodote, pour les poèmes homériques." Sans doute ; mais Hérodote, les poèmes homériques ne sont pas donnés pour des livres inspirés.

En fait de contradictions, par exemple, il n'y a pas d'esprit dégagé de préoccupations théologiques qui ne soit 20 forcé de reconnaître des divergences inconciliables entre les synoptiques et le quatrième évangile, et entre les synoptiques comparés les uns avec les autres. Pour nous rationalistes, cela n'a pas grande conséquence ; mais l'orthodoxe, obligé de prouver que son livre a toujours raison, se trouve 25 engagé en des subtilités infinies. Silvestre de Sacy était surtout préoccupé des citations de l'Ancien Testament qui sont faites dans le Nouveau. Il trouvait tant de difficultés à les justifier, lui si exact en fait de citations, qu'il avait fini par admettre en principe que les deux Testaments, chacun 30 de leur côté, sont infaillibles, mais que le Nouveau n'est pas

infaillible quand il cite l'Ancien. Il faut n'avoir pas la moindre habitude des choses religieuses pour s'étonner que des esprits singulièrement appliqués aient tenu en des positions aussi désespérées. Dans ces naufrages d'une foi dont
5 on avait fait le centre de sa vie, on s'accroche aux moyens de sauvetage les plus invraisemblables plutôt que de laisser tout ce qu'on aime périr corps et biens.

Les gens du monde qui croient qu'on se décide dans le choix de ses opinions par des raisons de sympathie ou d'an-
10 tipathie s'étonneront certainement du genre de raisonnements qui m'écarta de la foi chrétienne, à laquelle j'avais tant de motifs de cœur et d'intérêt de rester attaché. Les personnes qui n'ont pas l'esprit scientifique ne comprennent guère qu'on laisse ses opinions se former hors de soi par
15 une sorte de concrétion impersonnelle, dont on n'est en quelque sorte que le spectateur. En me livrant ainsi à la force des choses, je croyais me conformer aux règles de la grande école du XVII^e siècle, surtout de Malebranche, dont le premier principe est que la raison doit être contemplée,
20 et qu'on n'est pour rien dans sa procréation ; en sorte que le devoir de l'homme est de se mettre devant la vérité, dénué de toute personnalité, prêt à se laisser traîner où voudra la démonstration prépondérante. Loin de viser d'avance certains résultats, ces illustres penseurs voulaient
25 que, dans la recherche de la vérité, on s'interdît d'avoir un désir, une tendance, un attachement personnel. Quel est le grand reproche que les prédicateurs du XVII^e siècle adressent aux libertins?¹ C'est d'avoir embrassé ce qu'ils dési-

¹ Partisans of religious liberty, "free-thinkers," the common meaning in the seventeenth century. From the present meaning of the word it would seem that what most of the "libertines" wanted was *irreligious* liberty.

raient, c'est d'être arrivés aux opinions irréligieuses parce qu'ils avaient envie qu'elles fussent vraies.

Dans cette grande lutte engagée entre ma raison et mes croyances, j'évitai soigneusement de faire un seul raisonnement de philosophie abstraite. La méthode des sciences 5 physiques et naturelles, qui, à Issy, m'était apparue comme la loi du vrai, faisait que je me défiais de tout système. Je ne m'arrêtai jamais à une objection sur les dogmes de la Trinité, de l'incarnation, envisagés en eux-mêmes. Ces dogmes, se passant dans l'éther métaphysique, ne choquaient en 10 moi aucune opinion contraire. Rien de ce que pouvaient avoir de critiquable la politique et l'esprit de l'Église, soit dans le passé, soit dans le présent, ne me faisait la moindre impression. Si j'avais pu croire que la théologie et la Bible 15 étaient la vérité, aucune des doctrines plus tard groupées dans le *Syllabus*,¹ et qui, dès lors, étaient plus ou moins promulguées, ne m'eût causé la moindre émotion. Mes raisons furent toutes de l'ordre philologique et critique ; elles ne furent nullement de l'ordre métaphysique, de l'ordre poli- 20 tique, de l'ordre moral. Ces derniers ordres d'idées me paraissaient peu tangibles et pliables à tout sens. Mais la question de savoir s'il y a des contradictions entre le quatrième Évangile et les synoptiques est une question tout à fait saisissable. Je vois ces contradictions avec une évi- 25 dence si absolue, que je jouerais là-dessus ma vie, et par conséquent mon salut éternel, sans hésiter un moment. Dans une telle question, il n'y a pas de ces arrière-plans qui

¹ The *Syllabus* was contained in an encyclical letter issued by Pius IX. (December, 1864), and condemned in eighty articles the main errors of the time. It was hostile in spirit to the chief tendencies of modern thought and aroused great indignation among liberals.

rendent si douteuses toutes les opinions morales et politiques. Je n'aime ni Philippe II¹ ni Pie V²; mais, si je n'avais pas des raisons matérielles de ne pas croire au catholicisme, ce ne seraient ni les atrocités de Philippe II ni les bûchers de Pie V qui m'arrêteraient beaucoup.

De très bons esprits m'ont quelquefois fait entendre que je ne me serais pas détaché du catholicisme sans l'idée trop étroite que je m'en fis, ou, si l'on veut, que mes maîtres m'en donnèrent. Certaines personnes rendent un peu
 10 Saint-Sulpice responsable de mon incrédulité et lui reprochent, d'une part, de m'avoir inspiré pleine confiance dans une scolastique impliquant un rationalisme exagéré; de l'autre, de m'avoir présenté comme nécessaire à admettre le *summum* de l'orthodoxie; si bien qu'en même temps ils
 15 grossissaient outre mesure le bol³ alimentaire et rétrécissaient singulièrement l'orifice de déglutition. Cela est tout à fait injuste. Dans leur manière de présenter le christianisme, ces messieurs de Saint-Sulpice, en ne dissimulant rien de la carte de ce qu'il faut croire, étaient tout simple-
 20 ment d'honnêtes gens. Ce ne sont pas eux qui ont ajouté la qualification *Est de fide*⁴ à la suite de tant de propositions insoutenables. Une des pires malhonnêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots, de présenter le christianisme comme n'imposant presque aucun sacrifice à la raison, et,
 25 à l'aide de cet artifice, d'y attirer des gens qui ne savent pas ce à quoi au fond ils s'engagent. C'est là l'illusion des catholiques laïques qui se disent libéraux. Ne sachant ni théologie ni exégèse, ils font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils

¹ King of Spain from 1555-1598.

² Pope from 1566-1572.

³ "Bolus," "morsel."

⁴ "Article of faith."

en laissent ; ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. Quelqu'un qui a fait de la théologie n'est plus capable d'une telle inconséquence. Tout reposant pour lui sur l'autorité infaillible de l'Écriture et de l'Église, il n'y a pas à choisir. Un seul dogme abandonné, un seul enseignement de l'Église repoussé, c'est la négation de l'Église et de la révélation. Dans une Église fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de cet édifice, l'ensemble croule fatalement.

Il ne sert non plus de rien d'alléguer que l'Église fera peut-être un jour des concessions, qui rendront inutiles des ruptures comme celle à laquelle je dus me résigner, et qu'alors on jugera que j'ai renoncé au royaume de Dieu pour des vétilles. Je sais bien la mesure des concessions que l'Église peut faire et de celles qu'il ne faut pas lui demander. Jamais l'Église catholique n'abandonnera rien de son système scolastique et orthodoxe ; elle ne le peut pas ; c'est comme si l'on demandait à M. le comte de Chambord¹ de n'être pas légitimiste. Il y aura des scissions, je le crois, plus que jamais ; mais le vrai catholique dira inflexiblement : "S'il faut lâcher quelque chose, je lâche tout ; car je crois à tout par principe d'infaillibilité, et le principe d'infaillibilité est aussi blessé par une petite concession que par dix mille grandes." De la part de l'Église catholique, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Mac-

¹ 1820-1883. The last representative of the elder branch of the Bourbon family. If he had been less unbending in his adherence to pure monarchical principles, he would have stood a good chance on at least one occasion (1873) of becoming king.

chabées¹ serait avouer qu'elle s'est trompée ; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose ; elle n'est plus divinement inspirée.

Je ne regrette donc nullement d'être tombé, pour mon
 5 éducation religieuse, sur des maîtres sincères qui se seraient
 fait scrupule de me laisser aucune illusion sur ce que doit
 admettre un catholique. Le catholicisme que j'ai appris
 n'est pas ce fade compromis, bon pour les laïques, qui a
 produit de nos jours tant de malentendus. Mon catho-
 10 cisme est celui de l'Écriture, des conciles et des théolo-
 giens. Ce catholicisme, je l'ai aimé, je le respecte encore ;
 l'ayant trouvé inadmissible, je me suis séparé de lui. Voilà
 qui est loyal de part et d'autre. Ce qui n'est pas loyal,
 c'est de dissimuler le cahier des charges,² c'est de se faire
 15 l'apologiste de ce qu'on ignore. Je ne me suis jamais
 prêté à ces mensonges. Je n'ai pas cru respectueux pour
 la foi de tricher avec elle. Ce n'est pas ma faute si mes
 maîtres m'avaient enseigné la logique, et, par leurs argumen-
 tations impitoyables, avaient fait de mon esprit un tranchant
 20 d'acier. J'ai pris au sérieux ce qu'on m'a appris, scolastique,
 règles du syllogisme, théologie, hébreu ; j'ai été un bon
 élève ; je ne saurais être damné pour cela.

IV

Telles furent ces deux années de travail intérieur, que je
 ne peux comparer qu'à une violente encéphalite, durant
 25 laquelle toutes les autres fonctions de la vie furent suspen-

¹ The dynasty of the Maccabees reigned over Judea from B.C. 100-37.

² *Cahier des charges*, literally "statement" or "list of conditions" that must be accepted by a person who becomes possessor of a piece of property.

dues en moi. Par une petite pédanterie d'hébraïsant, j'appelai cette crise de mon existence *Nephtali* (*Lucta mea*,¹ Genèse, xxx, 8), et je me redisais souvent le dicton hébraïque : *Naphtoulé élohim niphtalti* : "J'ai lutté des luttés de Dieu." Mes sentiments intérieurs n'étaient pas 5 changés ; mais, chaque jour, une maille du tissu de ma foi se rompait. L'immense travail auquel je me livrais m'empêchait de tirer les conséquences ; ma conférence d'hébreu m'absorbait ; j'étais comme un homme dont la respiration est suspendue. Mon directeur, à qui je com- 10 muniquais mes troubles, me disait exactement comme M. Gosselin à Issy : "Tentations contre la foi ! N'y faites pas attention ; allez droit devant vous." Il me fit lire un jour la lettre que saint François de Sales écrivait à madame de Chantal :² "Ces tentations ne sont que des afflictions 15 comme les autres. Sachez que j'ai vu peu de personnes avoir été avancées sans cette épreuve ; il faut avoir patience. Il ne faut nullement répondre, ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit. Qu'il claboude tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : "Qui va là ?" 20

La pratique des directeurs ecclésiastiques est, en effet, le plus souvent, de conseiller à celui qui avoue des doutes contre la foi de ne pas y faire attention. Loin de reculer les vœux pour ce motif, ils les précipitent, pensant que ces troubles disparaissent quand il n'est plus temps d'y donner 25 suite, et que les soucis de la vie active du ministère chassent plus tard ces hésitations spéculatives. Ici, je dois le dire, je trouvai la sagesse de mes pieux directeurs un peu

¹ "My wrestling."

² 1572-1617; grandmother of Madame de Sévigné. Her *Letters* make constant mention of François de Sales. She founded the order of the Visitation and was canonized in 1767.

en défaut. Mon directeur de Paris, homme très éclairé cependant, voulait que je prisse résolument le sous-diaconat, le premier des ordres sacrés constituant un lien irrévocable. Je refusai net. Quant aux premiers degrés de la cléricature, je lui avais obéi. C'est lui-même qui me fit remarquer que la formule exacte de l'engagement qu'ils impliquent est contenue dans les paroles du psaume qu'on prononce : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.*¹ Eh bien, la main sur la conscience, cet engagement-là, je n'y ai jamais manqué. Je n'ai jamais eu d'autre intérêt que celui de la vérité, et j'y ai fait des sacrifices. Une idée élevée m'a toujours soutenu dans la direction de ma vie ; si bien même, que l'héritage que Dieu devrait me rendre, d'après notre arrangement réciproque, ma foi ! je l'en tiens quitte. Mon lot a été bon, et je peux ajouter en continuant le psaume : *Portio cecidit mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea præclara est mihi.*²

Mon ami du séminaire de Saint-Brieuc,* après de grandes hésitations, s'était décidé à prendre les ordres sacrés. Je retrouve la lettre que je lui écrivis à ce sujet le 29 mars 1844, dans un moment où mes doutes sur la foi me laissaient un calme relatif.

J'ai été heureux, mais non surpris, en apprenant que tu avais fait le pas décisif. Les inquiétudes dont tu étais agité devront toujours

* Il se nommait François Liart. C'était une très honnête et très droite nature. Il mourut à Tréguier dans les derniers jours de mars 1845.

¹ "The Lord is the portion of mine inheritance and of my cup: thou maintainest my lot." — Psal. xvi. 5.

² "The lines are fallen unto me in pleasant places; yea, I have a goodly heritage." — Psal. xvi. 6. Instead of *portio cecidit* the Vulgate has *funes ceciderunt*.

s'élever dans l'âme de celui qui envisage sérieusement la portée du sacerdoce chrétien. Ce sont des épreuves pénibles, mais au fond honorables et salutaires, et je n'estimerai pas beaucoup celui qui arriverait au sacerdoce sans les avoir traversées. . . . Je t'ai dit comment une force indépendante de moi ébranlait en moi les croyances 5 qui ont fait jusqu'ici le fondement de ma vie et de mon bonheur. Oh ! mon ami, que ces tentations sont cruelles et comme j'aurais des entrailles de compassion, si Dieu m'amenait jamais quelque malheureux qui en fût travaillé ! Comme ceux qui ne les ont pas éprouvées sont maladroits envers ceux qui en souffrent ! Cela est 10 tout simple ; on ne sent bien que ce qu'on a éprouvé, et ce sujet est si délicat, que je ne crois pas qu'il y ait deux hommes au monde plus incapables de s'entendre qu'un croyant et un doutant, quand ils se trouvent en face l'un de l'autre, quelles que soient leur bonne foi et même leur intelligence. Ils parlent deux langues inintelligibles, si la 15 grâce de Dieu n'intervient entre eux comme interprète. Je ne reviens pas,¹ mon cher ami, en songeant qu'avant un an tu seras prêtre, toi, mon cher Liart, qui as été mon condisciple, mon ami d'enfance. Nous voilà plus qu'à moitié de notre vie, selon l'ordre ordinaire, et l'autre moitié ne sera probablement pas la plus agréable. Comme cela 20 nous engage à regarder ce qui passe comme n'étant pas et à supporter patiemment des peines de quelques jours, dont nous rirons dans quelques années et auxquelles nous ne penserons pas dans l'éternité ! Vanité des vanités !

Un an après, le mal que je croyais passager avait envahi 25 ma conscience tout entière. Le 22 mars 1845, j'écrivis à mon ami, une lettre qu'il ne put lire. Il était mourant quand elle lui parvint.

Ma position au séminaire n'a reçu, depuis nos derniers entretiens, aucun changement bien sensible. J'ai la faculté d'assister régulièrement au cours de syriaque de M. Quatremère, au Collège de France, et j'y trouve un intérêt extrême. Cela me sert à bien des fins : d'abord à acquérir des connaissances belles et utiles, puis à me distraire de cer-

¹ " I can't get over my surprise."

taines choses en m'occupant à d'autres. . . . Il ne manquerait rien à mon bonheur, si les désolantes pensées que tu sais ne m'affligeaient continuellement l'âme, et cela selon une effroyable progression d'accroissement. Je suis bien décidé à ne pas accepter le sous-diaconat à 5 la prochaine ordination. Cela ne devra paraître singulier à personne, puisque l'âge m'obligerait à mettre un intervalle entre mes ordres. Du reste, que m'importe l'opinion? Il faut que je m'habitue à la braver pour être prêt à tout sacrifice. Je passe bien des moments cruels; cette semaine sainte, surtout, a été pour moi douloureuse; 10 car toute circonstance qui m'arrache à ma vie ordinaire me replonge dans mes anxiétés. Je me console en pensant à Jésus, si beau, si pur, si idéal en sa souffrance, qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je venais à l'abandonner, cela devrait lui plaire; car ce serait un sacrifice fait à la conscience, et Dieu sait s'il me coûterait!

15 Je crois que toi, du moins, tu saurais le comprendre. Oh! mon ami, que l'homme est peu libre dans le choix de sa destinée! Voici un enfant qui n'agit encore que par impulsion et imitation; et c'est à cet âge qu'on lui fait jouer sa vie; une puissance supérieure l'enlace dans d'indissolubles liens; elle poursuit son travail en silence, et, 20 avant qu'il commence à se connaître, il est lié sans savoir comment. A un certain âge, il se réveille; il veut agir. Impossible. . . ; ses bras et ses mains sont pris dans d'inextricables réseaux; c'est Dieu même qui le serre, et la cruelle opinion est là, faisant un irrévocable arrêt des vellétés de son enfance, et elle rira de lui s'il veut quitter le 25 jouet qui amusa ses premières années. Oh! encore s'il n'y avait que l'opinion! Mais tous les liens les plus doux de la vie entrent dans le tissu du filet qui l'entoure, et il faudra qu'il arrache la moitié de son cœur, s'il veut s'en délivrer. Que de fois j'ai désiré que l'homme naquit ou tout à fait libre ou dénué de liberté. Il serait moins à 30 plaindre s'il naissait comme la plante invariablement fixée au sol qui doit la nourrir. Avec ce lambeau de liberté, il est assez fort pour résister, pas assez pour agir. . . . O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Comment concilier tout cela avec l'empire d'un père? Il y a là des mystères, mon ami. Heureux qui peut ne 35 les sonder qu'en spéculation!

Il faut que tu sois bien mon ami pour que je te dise tout cela. Je

n'ai pas besoin de te demander le silence. Tu comprends qu'il faut des ménagements pour ma mère. J'aimerais mieux mourir que de lui causer une minute de peine. O Dieu, aurai-je la force de lui préférer mon devoir ? Je te la recommande ; elle aime beaucoup tes attentions ; c'est le plus grand service que tu puisses me rendre. 5

V

J'arrivai ainsi aux vacances de 1845, que j'allai passer, comme les précédentes, en Bretagne. Là, j'eus beaucoup plus de temps pour réfléchir. Les grains de sable de mes doutes s'agglomérèrent et devinrent un bloc. Mon directeur, qui, avec les meilleures intentions du monde, me conseillait 10 mal, n'était plus auprès de moi. Je cessai de prendre part aux sacrements de l'Église, tout en ayant le même goût que par le passé pour ses prières. Le christianisme m'apparaissait comme plus grand que jamais ; mais je ne maintenais plus le surnaturel que par un effort d'habitude, par une sorte 15 de fiction avec moi-même. L'œuvre de la logique était finie ; l'œuvre de l'honnêteté commençait. Durant deux mois à peu près, je fus protestant ; je ne pouvais me résoudre à quitter tout à fait la grande tradition religieuse dont j'avais vécu jusque-là ; je rêvais des réformes futures, 20 où la philosophie du christianisme, dégagée de toute scorie superstitieuse et conservant néanmoins son efficacité morale (là était mon rêve), resterait la grande école de l'humanité et son guide vers l'avenir. Mes lectures allemandes m'entretenaient dans ces pensées. Herder¹ était l'écrivain 25 allemand que je connaissais le mieux. Ses vastes vues m'enchantèrent, et je me disais avec un vif regret : " Ah ! que

¹ German philosopher, etc. (1744-1803). His influence is visible in Renan's ideas on the origin of language and the philosophy of history.

ne puis-je, comme un Herder, penser tout cela et rester ministre, prédicateur chrétien !” Mais, avec la notion précise et à la fois respectueuse que j’avais du catholicisme, je n’arrivais point à concevoir une honnête attitude d’âme qui
5 me permît d’être prêtre catholique en gardant les opinions que j’avais. J’étais chrétien comme l’est un professeur de théologie de Halle ou de Tubingue. Une voix secrète me disait : “ Tu n’es plus catholique ; ton habit est un mensonge : quitte-le.”

10 J’étais chrétien, cependant ; car tous les papiers que j’ai de ce temps me donnent, très clairement exprimé, le sentiment que j’ai plus tard essayé de rendre dans la *Vie de Jésus*, je veux dire un goût vif pour l’idéal évangélique et pour le caractère du fondateur du christianisme. L’idée qu’en
15 abandonnant l’Église, je resterais fidèle à Jésus, s’empara de moi, et, si j’avais été capable de croire aux apparitions, j’aurais certainement vu Jésus me disant : “ Abandonne-moi pour être mon disciple.” Cette pensée me soutenait, m’enthousiasmait. Je peux dire que, dès lors, la *Vie de Jésus* était
20 écrite dans mon esprit. La croyance à l’éminente personnalité de Jésus, qui est l’âme de ce livre, avait été ma force dans ma lutte contre la théologie. Jésus a bien réellement toujours été mon maître. En suivant la vérité au prix de tous les sacrifices, j’étais convaincu de le suivre et d’obéir
25 au premier de ses enseignements.

J’étais maintenant si loin de mes vieux maîtres de Bretagne, par l’esprit, par les études, par la culture intellectuelle, que je ne pouvais presque plus causer avec eux. Un d’eux entrevit quelque chose : “ Ah ! j’ai toujours pensé, me
30 dit-il, qu’on vous faisait faire de trop fortes études.” L’habitude que j’avais prise de réciter mes psaumes en hébreu,

dans un petit livre écrit de ma main que je m'étais fait pour cela, et qui était comme mon bréviaire, les surprenait beaucoup. Ils étaient presque tentés de me demander si je voulais me faire juif. Ma mère devinait tout sans bien comprendre. Je continuais, comme dans mon enfance, à faire avec elle de longues promenades dans la campagne. Un jour, nous nous assîmes dans la vallée du Guindy, près de la chapelle des Cinq-Plaies, à côté de la source. Pendant des heures, je lus à côté d'elle, sans lever les yeux. Le livre était bien inoffensif; c'étaient les *Recherches philosophiques* 10 de M. de Bonald.¹ Ce livre néanmoins lui déplut; elle me l'arracha des mains; elle sentait que, si ce n'était lui, c'étaient ses pareils qui étaient les ennemis de sa plus chère pensée.

Le 6 septembre 1845, j'écrivis à M.***, mon directeur, la 15 lettre suivante, dont je retrouve la copie dans mes papiers. Je la reproduis sans rien atténuer de ce qu'elle a de contradictoire et de légèrement fiévreux.

Monsieur,

Quelques voyages que j'ai dû faire au commencement de mes va- 20 cances m'ont empêché de correspondre avec vous aussitôt que je l'eusse désiré. C'était pourtant un besoin bien pressant pour moi que de m'ouvrir à vous sur des peines qui deviennent chaque jour de plus en plus vives, d'autant plus vives que je ne trouve ici personne à qui je puisse les confier. Ce qui devrait faire mon bonheur cause mon plus 25 grand chagrin. Un devoir impérieux m'oblige à concentrer mes pensées en moi-même, pour en épargner le contre-coup aux personnes qui m'entourent de leur affection, et qui, d'ailleurs, seraient bien incapables

¹ Man of letters and statesman (1754-1840). From the point of view of doctrine, his writings have much in common with those of Joseph de Maistre.

de comprendre mon trouble. Leurs soins et leurs caresses me désolent. Ah ! si elles savaient ce qui se passe au fond de mon cœur !

Depuis mon séjour en ce pays, j'ai acquis des données importantes pour la solution du grand problème qui me préoccupe. Plusieurs circonstances m'ont tout d'abord fait comprendre la grandeur du sacrifice que Dieu exigeait de moi, et dans quel abîme me précipitait le parti que me conseille ma conscience. Inutile de vous en présenter le pénible détail, puisqu'après tout, de pareilles considérations ne doivent être d'aucun poids dans la délibération dont il s'agit. Renoncer à une voie qui m'a souri dès mon enfance, et qui me menait sûrement aux fins nobles et pures que je m'étais proposées, pour en embrasser une autre où je n'entrevois qu'incertitudes et rebuts; mépriser une opinion qui, pour une bonne action, ne me réserve que le blâme, eût été peu de chose, s'il ne m'eût fallu en même temps arracher la moitié de mon cœur, ou, pour mieux dire, en percer un autre auquel le mien s'était si fort attaché. L'amour filial avait grandi en moi de tant d'autres affections supprimées ! Eh bien, c'est dans cette partie la plus intime de mon être que le devoir exige de moi les sacrifices les plus douloureux. Ma sortie du séminaire sera pour ma mère une énigme inexplicable; elle croira que c'est pour un caprice que je l'ai tuée.

En vérité, monsieur quand j'envisage cet inextricable filet où Dieu m'a enlacé durant le sommeil de ma raison et de ma liberté, alors que je suivais docilement la ligne que lui-même traçait devant moi, de désolantes pensées s'élèvent dans mon âme. Dieu le sait, j'étais simple et pur; je ne me suis ingéré à rien faire de moi-même; le sentier qu'il ouvrait devant moi, je m'y précipitais avec franchise et abandon, et voilà que ce sentier m'a conduit à un abîme ! . . . Dieu m'a trahi, monsieur ! Je n'ai jamais douté qu'une Providence sage et bonne ne gouvernât l'univers, ne me gouvernât moi-même pour me conduire à ma fin. Ce n'est pourtant pas sans efforts que j'ai pu appliquer un démenti aussi formel aux faits apparents. Je me dis souvent que le bon sens vulgaire est peu capable d'apprécier le gouvernement providentiel soit de l'humanité, soit de l'univers, soit de l'individu. La considération isolée des faits ne mènerait guère à l'optimisme. Il faut du courage pour faire à Dieu cette générosité, en dépit de l'expérience. J'espère n'hésiter jamais sur ce point, et, quels que soient les maux

que la Providence me réserve encore, je croirai toujours qu'elle me mène à mon plus grand bien possible par le moindre mal possible.

D'après des nouvelles que je viens de recevoir d'Allemagne, la place qui m'y était proposée est toujours à ma disposition; * seulement je ne pourrai en prendre possession avant le printemps prochain. Tout 5 cela me rend ce voyage bien problématique et me replonge dans de nouvelles incertitudes. On me propose toujours une année d'études libres dans Paris, durant laquelle je pourrais réfléchir sur l'avenir que je devrais embrasser, et aussi prendre mes grades universitaires. Je suis bien tenté, monsieur, de choisir ce dernier parti; car, bien que 10 je sois décidé à descendre encore au séminaire, pour conférer avec vous et avec mes supérieurs, néanmoins j'aurais beaucoup de répugnance à y faire un long séjour dans l'état d'âme où je me trouve. Je ne vois approcher qu'avec effroi l'époque où l'état intérieur le plus indéterminé devra se traduire par les démarches les plus décisives. 15 Mon Dieu! qu'il est cruel d'être obligé de remonter ainsi le courant qu'on a longtemps suivi, et où l'on était si doucement porté! Encore si j'étais sûr de l'avenir, si j'étais sûr que je pourrai un jour faire à mes idées la place qu'elles réclament, et poursuivre à mon aise et sans préoccupations extérieures l'œuvre de mon perfectionnement intel- 20 lectuel et moral! Mais, quand je serais sûr de moi-même, serais-je sûr des circonstances qui s'imposent à nous si fatalement? En vérité, j'en viens à regretter la misérable part de liberté que Dieu nous a donnée; nous en avons assez pour lutter, pas assez pour dominer la destinée, tout juste ce qu'il faut pour souffrir. 25

Heureux les enfants qui ne font que dormir et rêver, et ne songent pas à s'engager dans cette lutte avec Dieu même! Je vois autour de moi des hommes purs et simples, auxquels le christianisme suffit pour être vertueux et heureux! Ah! que Dieu les préserve de jamais réveiller en eux une misérable faculté, cette critique fatale qui réclame 30 si impérieusement satisfaction, et qui, après qu'elle est satisfaite, laisse dans l'âme si peu de douces jouissances! Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de la supprimer! Je ne reculerais pas devant l'amputation si

* Il s'agit ici d'une éducation privée dont il fut question pour moi durant quelque temps.

elle était licite et possible. Le christianisme suffit à toutes mes facultés, excepté une seule, la plus exigeante de toutes, parce qu'elle est de droit juge de toutes les autres. Ne serait-ce pas une contradiction de commander la conviction à la faculté qui crée la conviction? Je sais bien que l'orthodoxe doit me dire que c'est par ma faute que je suis tombé en cet état. Je ne disputerai pas; nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Volontiers donc je dirai: "C'est ma faute!" pourvu que ceux qui m'aiment consentent à me plaindre et à me garder leur amitié.

10 Un résultat qui me semble maintenant acquis avec certitude, c'est que je ne reviendrai plus à l'orthodoxie, en continuant à suivre la ligne que j'ai suivie, je veux dire l'examen rationnel et critique. Jusqu'ici, j'espérais qu'après avoir parcouru le cercle du doute, je reviendrais au point de départ; j'ai totalement perdu cette espérance; le retour au
15 catholicisme ne me semble plus possible que par un recul, en rompant net la ligne où je me suis engagé, en stigmatisant ma raison, en la déclarant une fois pour toutes nulle et sans valeur, en la condamnant au silence respectueux. Chaque pas dans ma carrière critique m'éloigne de mon point de départ. Ai-je donc perdu toute espérance de revenir
20 au catholicisme? Ah! cette pensée serait pour moi trop cruelle. Non, monsieur, je n'espère plus y revenir par le progrès rationnel; mais j'ai été souvent assez près de me révolter à tout jamais contre un guide dont parfois je me défie. Quel serait alors le mobile de ma vie? Je ne sais; mais l'activité trouve partout son aliment. Croyez bien
25 qu'il faut que j'aie été rudement éprouvé, pour m'être arrêté un instant à une pensée qui me paraît plus affreuse que la mort. Et pourtant, si ma conscience me la présentait comme licite, je la saisisrais avec empressement, ne fût-ce que par pudeur humaine.

Au moins ceux qui me connaissent avoueront, j'espère, que ce n'est
30 pas l'intérêt qui m'a éloigné du christianisme. Tous mes intérêts les plus chers ne devaient-ils pas m'engager à le trouver vrai? Les considérations temporelles contre lesquelles j'ai à lutter eussent suffi pour en persuader bien d'autres; mon cœur a besoin du christianisme; l'Évangile sera toujours ma morale; l'Église a fait mon éducation, je
35 l'aime. Ah! que ne puis-je continuer à me dire son fils? Je la quitte malgré moi; j'ai horreur de ces attaques déloyales où on la calomnie;

j'avoue franchement que je n'ai rien de complet à mettre à la place de son enseignement; mais je ne puis me dissimuler les points vulnérables que j'ai cru y trouver et sur lesquels on ne peut transiger, vu qu'il s'agit d'une doctrine où tout se tient et dont on ne peut détacher aucune partie.

Je regrette quelquefois de n'être pas né dans un pays où les liens de l'orthodoxie fussent moins resserrés que dans les pays catholiques; car, à tout prix, je veux être chrétien, mais je ne puis être orthodoxe. Quand je vois des penseurs aussi libres et aussi hardis que Herder, Kant,¹ Fichte,² se dire chrétiens, j'aurais envie de l'être comme eux. Mais le puis-je dans le catholicisme? C'est une barre de fer; on ne raisonne pas avec une barre de fer. Qui fondera parmi nous le christianisme rationnel et critique? Je vous avouerai que je crois avoir trouvé dans quelques écrivains allemands le vrai mode de christianisme qui nous convient. Puissé-je voir le jour où ce christianisme prendra une forme capable de satisfaire pleinement tous les besoins de notre temps! Puissé-je moi-même coopérer à cette grande œuvre! Ce qui me désole, c'est que peut-être il faudra un jour être prêtre pour cela, et je ne peux me faire prêtre sans une coupable hypocrisie.

Pardonnez-moi, monsieur, ces pensées, qui doivent vous paraître coupables. Vous le savez, tout cela n'a pas en moi une consistance dogmatique, et, au milieu de tous ces troubles, je tiens encore à l'Église, ma vieille mère. Je récite les psaumes avec cœur; je passerais, si je me laissais aller, des heures dans les églises; la piété douce, simple et pure me touche au fond du cœur; j'ai même de vifs retours de dévotion. Tout cela ne peut coexister sans contradiction avec mon état général. Mais j'ai pris là-dessus franchement mon parti; je me suis débarrassé du joug importun de la conséquence, au moins provisoirement. Dieu me condamnera-t-il pour avoir admis simultanément ce que réclament simultanément mes différentes facultés, quoique je ne puisse concilier leurs exigences contraires? N'y a-t-il pas des époques dans l'histoire de l'esprit humain où la contradiction est nécessaire? Du moment que l'examen s'applique

¹ Immanuel Kant (1724-1804); his *Critique of Pure Reason* appeared in 1781.

² Johann Gottlieb Fichte, German philosopher (1762-1814).

aux vérités morales, il faut qu'on en doute, et pourtant, durant cette époque de transition, l'âme pure et noble doit encore être morale, grâce à une contradiction. C'est ainsi que je parviens par moments à être à la fois catholique et rationaliste ; mais prêtre, je ne puis l'être :
5 on n'est pas prêtre par moments, on l'est toujours.

Les bornes d'une lettre m'obligent à terminer ici la longue confidence de mes luttes intérieures. Je bénis Dieu, qui me réservait de si pénibles épreuves, de m'avoir mis en rapports avec un esprit comme le vôtre, qui sait si bien les comprendre et à qui je peux les confier sans
10 réserve.

M. * * * fit à ma lettre une réponse pleine de cœur. Il n'y combattait plus que faiblement mon projet d'études libres. Ma sœur, dont la haute raison était, depuis des années, comme la colonne lumineuse qui marchait devant
15 moi, m'encourageait, du fond de la Pologne, par ses lettres pleines de droiture et de bon sens. Je pris ma résolution dans les derniers jours de septembre. Ce fut un acte de grande honnêteté ; c'est maintenant ma joie et mon assurance d'y penser. Mais quel déchirement ! De beaucoup,
20 c'était ma mère qui me faisait le plus saigner le cœur. J'étais obligé de lui porter un coup de poignard, sans pouvoir lui donner la moindre explication. Quoique fort intelligente à sa manière, ma mère n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât de foi religieuse parce
25 qu'on avait trouvé que les explications messianiques des Psaumes sont fausses, et que Gesenius, dans son commentaire sur Isaïe, a raison sur presque tous les points contre les orthodoxes. Certes, il m'en coûtait aussi beaucoup de contrister mes anciens maîtres de Bretagne, qui continu-
30 aient d'avoir pour moi une si vive affection. La question critique, telle qu'elle était posée dans mon esprit, leur eût paru quelque chose d'inintelligible, tant leur foi était simple

et absolue. Je parais donc pour Paris sans leur laisser entrevoir autre chose que des voyages à l'étranger et une interruption possible dans mes études ecclésiastiques.

Ces messieurs de Saint-Sulpice, habitués à une plus large vue des choses, ne furent pas trop surpris. M. Le Hir, qui avait une confiance absolue dans l'étude, et qui savait de plus le sérieux de mes mœurs, ne me détourna pas de donner quelques années aux recherches libres dans Paris, et me traça le plan des cours du Collège de France et de l'École des langues orientales que je devais suivre. M. Carbon fut 10 peiné ; il vit combien ma situation allait devenir difficile et me promit de chercher pour moi une position tranquille et honnête. Je trouvai chez M. Dupanloup cette grande et chaleureuse entente des choses de l'âme qui faisait sa supériorité. Je fus avec lui d'une extrême franchise. Le 15 côté scientifique lui échappa tout à fait ; quand je lui parlai de critique allemande, il fut surpris. Les travaux de M. Le Hir lui étaient presque inconnus. L'Écriture, à ses yeux, n'était utile que pour fournir aux prédicateurs des passages éloquents ; or l'hébreu ne sert de rien pour cela. Mais 20 quel bon, grand et noble cœur ! J'ai là sous mes yeux un petit billet de sa main : "Avez-vous besoin de quelque argent ? ce serait tout simple dans votre situation. Ma pauvre bourse est à votre disposition. Je voudrais pouvoir vous offrir des biens plus précieux . . . Mon offre, toute 25 simple, ne vous blessera pas, j'espère." Je le remerciai, et n'eus à cela aucun mérite. Ma sœur Henriette m'avait donné douze cents francs pour traverser ce moment difficile. Je les entamai à peine. Mais cette somme, en m'enlevant l'inquiétude immédiate pour le lendemain, fut la base de 30 l'indépendance et de la dignité de toute ma vie.

Je descendis donc, pour ne plus les remonter en soutane, les marches du séminaire Saint-Sulpice, le 6 octobre 1845 ; je traversai la place au plus court et gagnai rapidement l'hôtel qui occupait alors l'angle nord-ouest de l'esplanade actuelle, laquelle n'était pas encore dégagée.

VI

PREMIERS PAS HORS DE SAINT-SULPICE

I

J'AI dit comment, le 6 octobre 1845, je quittai définitivement le séminaire de Saint-Sulpice et j'allai prendre une chambre à l'hôtel le plus voisin. Je ne sais pas quel était le nom de cet hôtel ; on l'appelait toujours "l'hôtel de mademoiselle Céleste," du nom de la personne recommandable qui en avait l'administration ou la propriété. 5

C'était sûrement un hôtel unique dans Paris que celui de mademoiselle Céleste, une espèce d'annexe du séminaire, où la règle du séminaire se continuait presque. On n'y était reçu que sur une recommandation de ces messieurs 10 ou de quelque autorité pieuse. C'était le lieu de séjour momentané des élèves qui, en entrant au séminaire ou en en sortant, avaient besoin de quelques jours libres ; les ecclésiastiques en voyage, les supérieures de couvent qui avaient des affaires à Paris, y trouvaient un asile commode et à bon 15 marché. La transition de l'habit ecclésiastique à l'habit laïque est comme le changement d'état d'une chrysalide ; il y faut un peu d'ombre. Certes, si quelqu'un pouvait nous dire tous les romans silencieux et discrets que couvrit ce vieil hôtel maintenant disparu, nous aurions d'intéressantes 20 confidences. Il ne faudrait cependant pas que les conjectures des romanciers fissent fausse route. Je me rappelle mademoiselle Céleste ; dans le souvenir reconnaissant que

beaucoup d'ecclésiastiques conservaient d'elle, il n'y avait rien qui, au point de vue des canons les plus sévères, ne se pût avouer.

Pendant que j'attendais, chez mademoiselle Céleste, que
5 ma métamorphose fût achevée, la bonté de M. Carbon ne restait pas inactive. Il avait écrit pour moi à M. l'abbé Gratry, alors directeur du collège Stanislas, et celui-ci me fit offrir un emploi de surveillant dans la division supérieure. Je vis M. Dupanloup, qui me conseilla d'accepter : "Ne
10 vous y trompez pas, me dit-il ; M. Gratry est un prêtre distingué, tout ce qu'il y a de plus distingué." J'acceptai ; je n'eus qu'à me louer de tout le monde ; mais cela dura quinze jours à peine. Je trouvai que ma situation nouvelle impliquait encore ce à quoi j'avais voulu mettre fin en sor-
15 tant du séminaire, je veux dire une profession extérieure avouée de cléricature. Je n'eus ainsi avec M. Gratry que des rapports tout à fait passagers. C'était un homme de cœur, un écrivain assez habile ; mais le fond était nul. Le vague de son esprit ne m'allait pas. M. Carbon et M. Du-
20 panloup lui avaient dit le motif de ma sortie de Saint-Sulpice. Nous eûmes ensemble deux ou trois entretiens, où je lui exposai mes doutes positifs, fondés sur l'examen des textes. Il n'y comprit rien, et son transcendant dut trouver ma précision bien terre à terre. Il n'avait aucune science ecclé-
25 siastique, ni exégèse ni théologie. Tout se bornait à des phrases générales, à des applications puériles des mathématiques à ce qui est "matière de fait." L'immense supériorité de la théologie de Saint-Sulpice sur ces combinaisons creuses, se donnant pour scientifiques, me frappa bien vite.
30 Saint-Sulpice sait d'original ce qu'est le christianisme ; l'École polytechnique ne le sait pas. Mais, je le répète,

l'honnêteté de M. Gratry était parfaite, et c'était un homme très attachant, un vrai galant homme.

Je me séparai de lui avec regret, mais je le devais. J'avais quitté le premier séminaire du monde pour un autre qui ne le valait pas. La jambe avait été mal remise ; j'eus le courage de la casser de nouveau. Le 2 ou 3 novembre 1845, je franchis le dernier seuil par lequel l'Église avait voulu me retenir, et j'allai m'établir dans une institution du quartier Saint-Jacques, relevant du lycée Henri IV, comme répétiteur *au pair*, c'est-à-dire, selon le langage du quartier Latin d'alors, sans appointements. J'avais une petite chambre, la table avec les élèves, à peine deux heures par jour occupées, beaucoup de temps par conséquent pour travailler. Cela me satisfaisait pleinement.

II

Avec la faculté que j'ai de suffire à mon propre bonheur et d'aimer par conséquent la solitude, la petite pension de la rue des Deux-Églises* eût été, en effet, pour moi un paradis, sans la crise terrible que traversait ma conscience et le changement d'assise que je devais faire subir à ma vie. Les poissons du lac Baïkal ont mis, dit-on, des milliers d'années à devenir poissons d'eau douce après avoir été poissons d'eau de mer. Je dus faire ma transition en quelques semaines. Comme un cercle enchanté, le catholicisme embrasse la vie entière avec tant de force, que, quand on est privé de lui, tout semble fade. J'étais terriblement dépaysé. L'univers me faisait l'effet d'un désert sec et froid. Du moment que le christianisme n'était pas la

* Maintenant rue de l'Abbé-de-l'Épée.

vérité, le reste me parut indifférent, frivole, à peine digne d'intérêt. L'éroulement de ma vie sur elle-même me laissait un sentiment de vide comme celui qui suit un accès de fièvre ou un amour brisé. La lutte qui m'avait occupé 5 tout entier avait été si ardente, que maintenant je trouvais tout étroit et mesquin. Le monde se montrait à moi médiocre, pauvre en vertu. Ce que je voyais me semblait une chute, une décadence ; je me crus perdu dans une fourmilière de pygmées.

10 Ma tristesse était redoublée par la douleur que j'avais été obligé de causer à ma mère. J'employai, pour lui arranger les choses de la manière qui pouvait lui être le moins pénible, quelques artifices auxquels j'eus peut-être tort de recourir. Ses lettres me déchiraient le cœur. Elle se figu-
15 rait ma position encore plus difficile qu'elle ne l'était, et, comme, en me gâtant malgré notre pauvreté, elle m'avait rendu très délicat, elle croyait qu'une vie rude et commune ne pourrait jamais m'aller. "Toi qu'une pauvre petite souris empêchait de dormir, m'écrivait-elle, comment vas-tu
20 faire?" . . . Elle passait ses journées à chanter les cantiques de Marseille, qui étaient son livre de prédilection,* surtout le cantique de Joseph :

O Joseph, ô mon aimable
Fils affable,
25 Les bêtes t'ont dévoré ;
Je perds avec toi l'envie
D'être en vie ;
Le Seigneur soit adoré !

Quand elle m'écrivait cela, mon cœur était navré. Dans
30 mon enfance, j'avais l'habitude de lui demander dix fois

* Recueil de cantiques du XVI^e siècle, de la plus extrême naïveté.

par jour : “ Maman, êtes-vous contente de moi ? ” Le sentiment d'un déchirement entre elle et moi m'était cruel. Je m'ingéniais alors à inventer des moyens pour lui prouver que j'étais toujours le même “ fils affable ” que par le passé. Peu à peu, la blessure se cicatrisa. Quand elle me vit rester 5 pour elle aussi bon et aussi tendre que je l'avais jamais été, elle admit volontiers qu'il y a plusieurs manières d'être prêtre et que rien n'était changé en moi que le costume ; et c'était bien la vérité.

Mon ignorance du monde était complète. Tout ce qui 10 n'est pas dans les livres m'était inconnu. Comme, d'ailleurs, je n'ai jamais bien su que ce que j'ai appris à Saint-Sulpice, la conséquence a été qu'en affaires je suis toujours resté un enfant. Je ne fis donc aucun effort pour rendre ma situation aussi bonne que possible. Penser me parais- 15 sait l'objet unique de la vie. La carrière de l'instruction publique étant celle qui ressemble le plus à la cléricature, je la choisis presque sans réflexion. Certes, il était dur, après avoir touché à la plus haute culture de l'esprit et avoir occupé une place déjà honorée, de descendre au degré le 20 plus humble. Je savais mieux que personne en France, après M. Le Hir, la théorie comparée des langues sémitiques, et ma position était celle du dernier maître d'étude ; j'étais un savant et je n'étais pas bachelier. Mais la satisfaction intime de ma conscience me suffisait. Je n'eus 25 jamais, au sujet de mes résolutions décisives du mois d'octobre 1845, une ombre de regret.

Une récompense, d'ailleurs me fut réservée dès le lendemain même de mon entrée dans la pension obscure où je devais occuper durant trois ans et demi la situation la plus 30 chétive. Parmi les élèves, il y en avait un qui, à raison de

ses succès et de son avancement, occupait un rang à part dans la maison. Il avait dix-huit ans, et déjà l'esprit philosophique, l'ardeur concentrée, la passion du vrai, la sagacité d'invention, qui plus tard devaient rendre son nom célèbre, 5 étaient visibles pour ceux qui le connaissaient ; je veux parler de M. Berthelot.¹ Ma chambre était contiguë à la sienne, et, dès le jour où nous nous connûmes, nous fûmes pris d'une vive amitié l'un pour l'autre. Notre ardeur d'apprendre était égale ; nos cultures avaient été très 10 diverses. Nous mîmes en commun tout ce que nous savions ; il en résulta une petite chaudière où cuisaient ensemble des pièces assez disparates, mais où le bouillonnement était fort intense. Berthelot m'apprit ce qu'on n'enseignait pas au séminaire ; de mon côté, je me mis en devoir 15 de lui apprendre la théologie et l'hébreu. Berthelot acheta une Bible hébraïque, qui est encore, je crois, non coupée dans sa bibliothèque. Je dois dire qu'il n'alla pas beaucoup au delà des *shevas* ;² le laboratoire me fit bientôt une concurrence victorieuse. Notre honnêteté et notre droiture 20 s'embrassèrent. Berthelot me fit connaître son père, un de ces caractères de médecins accomplis comme Paris sait les produire. M. Berthelot père était chrétien gallican de l'ancienne école et d'opinions politiques très libérales. C'était le premier républicain que j'eusse vu ; une telle apparition 25 m'étonna. Il était quelque chose de plus ; je veux dire homme admirable par la charité et le dévouement. Il fit la carrière scientifique de son fils en lui permettant de se livrer,

¹ Marcellin Berthelot (1827-), eminent chemist, member of the Academy, etc.

² *I.e.* he did not complete the study of the vowels. In Hebrew the *sheva* (*sh'vā*) is the "sign of rest," reminding one in some of its uses of French mute *e*. It may be either "simple" or "compound," etc.

jusqu'à l'âge de plus de trente ans, à ses mathématiques spéciales, sans jamais se consacrer ni à l'art, ni à l'industrie, ni à l'agriculture. En politique, Berthelot resta fidèle aux principes de son père. C'est là le seul point sur lequel nous ne soyons pas toujours d'accord : car, pour moi, je ne résignerai volontiers, si l'occasion s'en présentait (je dois dire qu'elle s'éloigne de jour en jour), à servir, pour le plus grand bien de la pauvre humanité, à l'heure qu'il est si désemparée, un tyran philanthrope, instruit, intelligent et libéral.

Nos discussions étaient sans fin, nos conversations toujours renaissantes. Nous passions une partie des nuits à chercher, à travailler ensemble. Au bout de quelque temps, M. Berthelot, ayant achevé ses mathématiques spéciales au lycée Henri IV, retourna chez son père, qui demeurait au pied de la tour Saint-Jacques de la Boucherie. Quand il venait me voir, le soir, à la rue de l'Abbé-de-l'Épée, nous causions pendant des heures ; puis j'allais le reconduire à la tour Saint-Jacques ; mais, comme d'ordinaire la question était loin d'être épuisée quand nous arrivions à sa porte, il me ramenait à Saint-Jacques du Haut-Pas ; puis je le reconduisais, et ce mouvement de va-et-vient se continuait nombre de fois. Il faut que les questions sociales et philosophiques soient bien difficiles pour que nous ne les ayons pas résolues dans notre effort désespéré. La crise de 1848 nous émut profondément. Pas plus que nous, cette année terrible ne devait résoudre les problèmes qu'elle posait. Mais elle montra la caducité d'une foule de choses tenues pour solides ; elle fut, pour les esprits jeunes et actifs, comme la chute d'un rideau de nuages qui dissimulait l'horizon.

Le lien de profonde affection qui s'établit ainsi entre M. Berthelot et moi fut certainement du genre le plus rare et le plus singulier. Le hasard rapprocha en nous deux natures essentiellement objectives, je veux dire aussi dé-
 5 gagées qu'il est possible de l'étrouit tourbillon qui fait de la plupart des consciences un petit gouffre égoïste comme le trou conique du formica-leo.¹ Habitué à nous regarder très peu nous-mêmes, nous nous regardions très peu l'un l'autre. Notre amitié consista en ce que nous nous appre-
 10 nions mutuellement, en une sorte de commune fermentation qu'une remarquable conformité d'organisation intellectuelle produisait en nous devant les mêmes objets. Ce que nous avions vu à deux nous paraissait certain. Quand nous entrâmes en rapports, il me restait un attachement tendre
 15 pour le christianisme ; Berthelot tenait aussi de son père un reste de croyances chrétiennes. Quelques mois suffirent pour reléguer ces vestiges de foi dans la partie de nos âmes consacrée aux souvenirs. L'affirmation que tout est d'une même couleur dans le monde, qu'il n'y a pas de surnaturel
 20 particulier ni de révélation momentanée, s'imposa d'une façon absolue à notre esprit. La claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'une façon appréciable aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme devint, depuis les premiers mois de 1846, l'ancre inébranlable sur laquelle

¹ "Ant-lion." Cf. Madame Vandeul's anecdote of Diderot. Diderot helps in various ways a young adventurer, M. Rivière. On parting, M. Rivière says to him, "M. Diderot, savez-vous l'histoire naturelle ?" — "Mais un peu ; je distingue un aloès d'une laitue, et un pigeon d'un colibri." — "Savez-vous l'histoire du *Formica-leo* ?" — "Non." — "C'est un petit insecte très industrieux ; il creuse dans la terre un trou en forme d'entonnoir, il le couvre à la surface avec un sable fin et léger, il y attire les insectes étourdis, il les prend, il les suce, puis il leur dit : Monsieur Diderot, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour."

nous n'avons jamais chassé.¹ Nous n'y renoncerons que quand il nous sera donné de constater dans la nature un fait spécialement intentionnel, ayant sa cause en dehors de la volonté libre de l'homme ou de l'action spontanée des animaux.

Notre amitié fut ainsi quelque chose d'analogue à celle des deux yeux quand ils fixent un même objet et que, de deux images, résulte au cerveau une seule et même perception. Notre croissance intellectuelle était comme ces phénomènes qui se produisent par une sorte d'action de voisinage et de tacite complicité. M. Berthelot aimait autant que moi ce que je faisais; j'aimais son œuvre presque autant qu'il l'aimait lui-même. Jamais il n'y eut entre nous, je ne dirai pas une détente morale, mais une simple vulgarité. Nous avons toujours été l'un avec l'autre comme on est avec une femme qu'on respecte. Quand je cherche à me représenter l'unique paire d'amis que nous avons été, je me figure deux prêtres en surplis se donnant le bras. Ce costume ne les gêne pas pour causer des choses supérieures; mais l'idée ne leur viendrait pas, en un tel habillement, de fumer un cigare ensemble, ou de tenir d'humbles propos, ou de reconnaître les plus légitimes exigences du corps. Ce pauvre Flaubert² ne put jamais comprendre ce que Sainte-Beuve raconte, dans son *Port-Royal*, de ces solitaires qui passaient leur vie dans la même maison en s'appelant *monsieur* jusqu'à la mort. C'est que Flaubert ne se faisait pas une idée de ce que sont des natures abstraites. Non seulement, M. Berthelot et moi, nous n'avons jamais eu l'un avec l'autre la moindre familiarité; mais nous

¹ *Chasser* (as applied to an anchor) = "drag."

² Gustave Flaubert (1821-1880). His *Madame Bovary* places him in the forefront of modern French novelists.

rougirons presque de nous demander un service, même un conseil. Nous demander un service serait à nos yeux un acte de corruption, une injustice à l'égard du reste du genre humain ; ce serait au moins reconnaître que nous tenons à
 5 quelque chose. Or nous savons si bien que l'ordre temporel est vide, vain, creux et frivole, que nous craignons de donner du corps même à l'amitié. Nous nous estimons trop pour convenir l'un vis-à-vis de l'autre d'une faiblesse. Également convaincus de l'insignifiance des choses passa-
 10 gères, épris du même goût de l'éternel, nous ne pourrions nous résigner à l'aveu d'une distraction consentie vers le fortuit et l'accidentel. Il est certain, en effet, que l'amitié ordinaire suppose qu'on n'est pas trop convaincu que tout est vain.

15 Dans la suite de la vie, une telle liaison a pu par moments cesser de nous être nécessaire. Elle reprend toute sa vivacité chaque fois que la figure de ce monde, qui change sans cesse, amène quelque tournant nouveau sur lequel nous avons à nous interroger. Celui d'entre nous qui mourra le premier
 20 laissera à l'autre un grand vide. Notre amitié me rappelle celle de François de Sales et du président Favre :¹ "Elles passent donc ces années temporelles, monsieur mon frère ; leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures et les heures en moments, qui sont
 25 ceux-là seuls que nous possédons ; mais nous ne les possédons qu'à mesure qu'ils périssent. . . ." La conviction de l'existence d'un objet éternel, embrassée quand on est jeune, donne à la vie une assiette particulière de solidité. — Que tout cela, direz-vous, est peu humain, peu naturel !
 30 Sans doute, mais on n'est fort qu'en contrariant la nature.

¹ A jurist of Savoy (1557-1624).

L'arbre naturel n'a pas de beaux fruits. L'arbre produit de beaux fruits dès qu'il est en espalier, c'est-à-dire dès qu'il n'est plus un arbre.

III

L'amitié de M. Berthelot et l'approbation de ma sœur furent les deux grandes consolations qui me soutinrent dans ce difficile moment où le sentiment d'un devoir abstrait envers la vérité m'imposa de changer, à vingt-trois ans, la direction d'une vie déjà si fortement engagée. Ce ne fut, en réalité, qu'un changement de domicile et d'extérieur. Le fond resta le même ; la direction morale de ma vie sortit de cette épreuve très peu infléchie ; l'appétit de vérité, qui était le mobile de mon existence, ne fut en rien diminué. Mes habitudes et mes manières ne se trouvèrent presque en rien modifiées.

Saint-Sulpice, en effet, avait laissé en moi une si forte trace, que, pendant des années, je restai sulpicien, non par la foi, mais par les mœurs. Cette éducation excellente, qui m'avait montré la perfection de la politesse en M. Gosselin, la perfection de la bonté en M. Carbon, la perfection de la vertu en M. Pinault, M. Le Hir, M. Gottofrey, avait donné à ma nature docile un pli ineffaçable. Mes études, vivement continuées hors du séminaire, me confirmèrent si absolument dans mes présomptions contre la théologie orthodoxe, qu'au bout d'un an j'avais peine à comprendre comment autrefois j'avais pu croire. Mais, la foi disparue, la morale reste ; pendant longtemps, mon programme fut d'abandonner le moins possible du christianisme et d'en garder tout ce qui peut se pratiquer sans la foi au surnaturel. Je fis en

quelque sorte le tirage des vertus du sulpicien, laissant celles qui tiennent à une croyance positive, retenant celles qu'un philosophe peut approuver. Telle est la force de l'habitude. Le vide fait quelquefois le même effet que le plein. *Est pro*
 5 *corde locus*.¹ La poule à qui l'on a arraché le cerveau continue néanmoins, sous l'action de certains excitants, à se gratter le nez.

Je m'efforçai donc, en quittant Saint-Sulpice, de rester aussi sulpicien que possible. Les études que j'avais com-
 10 mencées au séminaire m'avaient tellement passionné, que je ne songeais qu'à les reprendre. Une seule occupation me parut digne de remplir ma vie : c'était de poursuivre mes recherches critiques sur le christianisme par les moyens
 beaucoup plus larges que m'offrait la science laïque. Je me
 15 figurais toujours en la compagnie de mes maîtres, discutant avec eux les objections et leur prouvant que des pages entières de l'enseignement ecclésiastique sont à réformer. Quelque temps, je continuai de les voir, surtout M. Le Hir. Puis je sentis que les rapports de l'homme de foi avec l'in-
 20 crédule deviennent vite assez pénibles, et je m'interdis des relations qui ne pouvaient plus avoir d'agrément ni de fruit que pour moi seul.

Dans l'ordre des idées critiques, je cédai également le moins possible, et c'est ce qui fait que, tout en étant ratio-
 25 naliste sans réserve, j'ai néanmoins plus d'une fois paru un conservateur dans les discussions relatives à l'âge et à l'authenticité des textes. La première édition de mon *Histoire générale des langues sémitiques* contient ainsi, en ce qui concerne l'Éclésiaste et le Cantique des cantiques, des
 30 faiblesses pour les opinions traditionnelles que j'ai depuis

¹ "The vacant place [it leaves] does duty for the heart."

successivement éliminées. Dans mes *Origines du christianisme*, au contraire, cette réserve m'a bien guidé ; car, dans ce travail, je me suis trouvé en présence d'une école exagérée, celle des protestants de Tubingue, esprits sans tact littéraire et sans mesure, auxquels, par la faute des catholiques, les études sur Jésus et l'âge apostolique se sont trouvées presque exclusivement abandonnées. Quand la réaction viendra contre cette école, on trouvera peut-être que ma critique, d'origine catholique et successivement émancipée de la tradition, m'a fait bien voir certaines choses et m'a préservé de plus d'une erreur.

Mais c'est surtout par le caractère que je suis resté essentiellement l'élève de mes anciens maîtres. Ma vie, quand je la repasse, n'a été qu'une application de leurs qualités et de leurs défauts. Seulement, ces qualités et ces défauts, transportés dans le monde, ont amené les dissonances les plus originales. Tout est bien qui finit bien, et, le résultat de l'existence ayant été en somme pour moi très agréable, je m'amuse souvent, comme Marc-Aurèle sur les bords du Gran,¹ à supputer ce que je dois aux influences diverses qui ont traversé ma vie et en ont fait le tissu. Eh bien, Saint-Sulpice m'en apparaît toujours comme le facteur principal. Je parle de tout cela fort à mon aise, car j'y ai peu de mérite. J'ai été bien élevé ; voilà tout. Ma douceur, qui vient souvent d'un fonds d'indifférence ; — mon indulgence, qui, elle, est très sincère et tient à ce que je vois clairement combien les hommes sont injustes les uns pour les autres ; — mes habitudes consciencieuses, qui sont pour moi un plaisir ; — la capacité indéfinie que j'ai de m'ennuyer, venant

¹ A river in Hungary on the banks of which Marcus Aurelius composed his *Meditations* during his campaigns.

peut-être d'une inoculation d'ennui tellement forte en ma jeunesse, que j'y suis devenu réfractaire pour le reste de ma vie ; — tout cela s'explique par le milieu où j'ai vécu et les impressions profondes que j'ai reçues. Depuis ma sortie
5 de Saint-Sulpice, je n'ai fait que baisser, et pourtant, avec le quart des vertus d'un sulpicien, j'ai encore été, je crois, fort au-dessus de la moyenne.

Il me plairait d'expliquer par le détail et de montrer comment la gageure paradoxale de garder les vertus cléri-
10 cales, sans la foi qui leur sert de base et dans un monde pour lequel elles ne sont pas faites, produisit, en ce qui me concerne, les rencontres les plus divertissantes. J'aimerais à raconter toutes les aventures que mes vertus sulpiciennes m'amènèrent et les tours singuliers qu'elles m'ont joués.
15 Après soixante ans de vie sérieuse, on a le droit de sourire : et où trouver une source de rire plus abondante, plus à portée, plus inoffensive qu'en soi-même ? Si jamais un auteur comique voulait amuser le public de mes ridicules, je ne lui demanderais qu'une seule chose, c'est de me
20 prendre pour collaborateur ; je lui conteraï des choses vingt fois plus amusantes que celles qu'il pourrait inventer. Mais je m'aperçois que je manque outrageusement à la première règle que mes excellents maîtres m'avaient donnée, qui est de ne jamais parler de soi. Je ne traiterai donc
25 cette dernière partie de mon sujet que tout à fait en raccourci.

IV

Quatre vertus me semblent résumer l'enseignement moral que me donnèrent, surtout par leurs exemples, les pieux directeurs qui m'entourèrent de leurs soins jusqu'à l'âge de

vingt-trois ans : le désintéressement ou la pauvreté, la modestie, la politesse et la règle des mœurs. Je vais m'examiner sur ces quatre points, non pour relever le moins du monde mes propres mérites, mais pour fournir à ceux qui professent la philosophie du doute aimable l'occasion de faire, 5 à mes dépens, quelques-unes de leurs fines observations.

1. La pauvreté est celle des vertus de la cléricature que j'ai le mieux gardée. M. Olier avait fait faire dans son église un tableau où saint Sulpice¹ établissait la règle fondamentale de ses clercs : *Habentes alimenta et quibus tegamur,* 10 *his contenti sumus.*² Voilà bien ma règle. Mon rêve serait d'être logé, nourri, vêtu, chauffé, sans que j'eusse à y penser, par quelqu'un qui me prendrait à l'entreprise et me laisserait toute ma liberté. Le régime qui s'établit pour moi le jour où j'entrai "au pair"³ dans la petite pension du fau- 15 bourg Saint-Jacques devait être la base économique de toute ma vie. Une ou deux leçons particulières me permettaient de ne pas toucher aux douze cents francs de ma sœur. C'était bien la règle que j'avais vue observée par mes maîtres de Tréguier et de Saint-Sulpice : *Victum et vesti-* 20 *tum,*⁴ la table, le logement, et de quoi s'acheter une soutane par an. Je n'avais jamais désiré autre chose pour moi-même. La petite aisance que j'ai maintenant ne m'est venue que tard et malgré moi. J'envisage le monde comme m'appartenant, mais je n'en prends que l'usufruit. Je quit- 25 terai la vie sans avoir possédé d'autres choses que "celles qui se consomment par l'usage," selon la règle franciscaine. Toutes les fois que j'ai voulu acheter un coin de terre quel-

¹ Bishop of Bourges from 624-644.

² "And having food and raiment, let us be therewith content." — 1 Tim. vi. 8. ³ See p. 225, line 10. ⁴ "Food and raiment." — Deut. x. 18.

conque, une voix intérieure m'en a empêché. Cela m'a semblé lourd, matériel, contraire au principe : *Non habemus hic manentem civitatem*.¹ Les valeurs² sont choses plus légères, plus éthérées, plus fragiles ; elles attachent moins, et on risque plus de les perdre.

Au train que prend maintenant le monde, c'est là un amer contresens, et, quoique la règle que j'ai choisie m'ait mené au bonheur, je ne conseillerais à personne de la suivre. Je suis maintenant trop vieux pour changer, et
 10 d'ailleurs je suis content ; mais je croirais duper les jeunes gens en leur disant de faire de même. Tirer de soi toute la mouture qu'on en peut tirer,³ voilà ce qui devient la règle du monde. L'idée que le noble est celui qui ne gagne pas d'argent, et que toute exploitation commerciale
 15 ou industrielle, quelque honnête qu'elle soit, ravale celui qui l'exerce et l'empêche d'être du premier cercle humain, cette idée s'en va de jour en jour. Voilà ce que produit une différence de quarante ans dans les choses humaines. Tout ce que j'ai fait autrefois paraîtrait maintenant acte
 20 de folie, et parfois, en regardant autour de moi, je crois vivre dans un monde que je ne reconnais plus.

L'homme voué aux travaux désintéressés est un mineur dans les affaires du monde ; il faut qu'il ait un tuteur. Or notre monde est assez vaste pour que toute place à prendre
 25 soit prise ; tout emploi crée en quelque sorte celui qui doit le remplir. Je n'avais jamais imaginé que le produit de ma pensée pût avoir une valeur vénale. Toujours j'avais songé à écrire ; mais je ne croyais pas que cela pût rapporter un sou. Quel fut mon étonnement le jour où je vis

¹ " For here have we no continuing city." — Heb. xiii. 14.

² " Securities."

³ " To get the most out of oneself."

entrer dans ma mansarde un homme à la physionomie intelligente et agréable, qui me fit compliment sur quelques articles que j'avais publiés et m'offrit de les réunir en volumes ! Un papier timbré qu'il avait apporté stipulait des conditions qui me parurent étonnamment généreuses ; 5 si bien que, quand il me demanda si je voulais que tous les écrits que je ferais à l'avenir fussent compris dans le même contrat, je consentis. Il me vint un moment l'idée de faire quelques observations ; mais la vue du timbre m'interdit : l'idée que cette belle feuille de papier serait perdue m'ar- 10 rêta. Je fis bien de m'arrêter. M. Michel Lévy avait dû être créé par un décret spécial de la Providence pour être mon éditeur. Un littérateur qui se respecte doit n'écrire que dans un seul journal, dans une seule revue, et n'avoir qu'un seul éditeur. M. Michel Lévy et moi n'eûmes en- 15 semble que des rapports excellents. Plus tard, il me fit remarquer que le contrat qu'il m'avait présenté n'était pas assez avantageux pour moi, et il en substitua un autre plus large encore. Après cela, on me dit que je ne lui ai pas fait faire de mauvaises affaires. J'en suis enchanté. En 20 tout cas, je peux dire que, s'il y avait en moi quelque capital de production littéraire, la justice voulait qu'il y eût sa large part ; c'est bien lui qui l'avait découvert, je ne m'en étais jamais douté.

2. Il est très difficile de prouver qu'on est modeste, 25 puisque, du moment qu'on dit l'être, on ne l'est plus. Je le répète, nos vieux maîtres chrétiens avaient là-dessus une règle excellente, qui est de ne jamais parler de soi, ni en bien, ni en mal. Voilà le vrai ; mais le public est ici le grand corrupteur. Il encourage au mal. Il induit l'écri- 30 vain à des fautes pour lesquelles il se montre ensuite

sévère, comme la bourgeoisie réglée d'autrefois applaudissait le comédien et en même temps l'excluait de l'Église. "Damne-toi, pourvu que tu m'amuses!"¹ voilà bien souvent le sentiment qu'il y a au fond des invitations, en apparence les plus flatteuses, du public. On réussit surtout par ses défauts. Quand je suis très content de moi, je suis approuvé de dix personnes. Quand je me laisse aller à de périlleux abandons, où ma conscience littéraire hésite et où ma main tremble, des milliers me demandent de continuer.

10 Eh bien, malgré tout, et une fois l'indulgence obtenue pour les péchés véniels, oui, j'ai été modeste,² et ce n'est pas sur ce point que j'ai manqué à mon programme de sulphicien obstiné. La vanité de l'homme de lettres n'est pas mon fait. Je ne partage pas l'erreur des jugements litté-

15 raires de notre temps. Je sais que jamais un vrai grand homme n'a pensé qu'il fût grand homme, et que, quand on broute sa gloire en herbe³ de son vivant, on ne la récolte pas en épis après sa mort. Je n'ai quelque temps fait cas de la littérature que pour complaire à M. Sainte-Beuve, qui

20 avait sur moi beaucoup d'influence. Depuis qu'il est mort, je n'y tiens plus. Je vois très bien que le talent n'a de valeur que parce que le monde est enfantin. Si le public avait la tête assez forte, il se contenterait de la vérité. Ce

¹ "Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent." — La Bruyère (1645-1696).

² Cf. this statement with the one on p. 111, "J'ai pu, seul en mon siècle, comprendre Jésus et François d'Assise." From this it would seem that Renan, whatever his modesty, was even more modest in his estimate of his contemporaries than of himself.

³ A play on the common proverb, *manger son blé en herbe* = *dépenser son revenu d'avance*.

qu'il aime, ce sont presque toujours des imperfections. Mes adversaires, pour me refuser d'autres qualités qui contrariaient leur apologétique, m'accordent si libéralement du talent, que je puis bien accepter un éloge qui dans leur bouche est une critique. Du moins n'ai-je jamais cherché à tirer parti 5 de cette qualité inférieure, qui m'a plus nui comme savant¹ qu'elle ne m'a servi par elle-même. Je n'y ai fait aucun fond. Jamais je n'ai compté sur mon prétendu talent pour vivre ; je ne l'ai nullement fait valoir. Ce pauvre Beulé,² qui me regardait avec une sorte de curiosité affectueuse 10 mêlée d'étonnement, ne revenait pas que j'en fisse si peu d'usage. J'ai toujours été le moins littéraire des hommes. Aux moments qui ont décidé de ma vie, je ne me doutais nullement que ma prose aurait le moindre succès.

Ce succès, je n'y ai point aidé. Qu'il me soit permis de 15 le dire : il eût été plus grand si j'avais voulu. Je n'ai nullement cultivé ma veine ; je me suis plutôt appliqué à la dériver. Le public aime qu'on soit absolument ce que l'on est ; il veut qu'on ait sa spécialité ; il n'accorde jamais à un homme des maîtrises opposées. Si j'avais voulu faire un 20 *crescendo* d'anticléricisme³ après la *Vie de Jésus*, quelle n'eût pas été ma popularité ! La foule aime le style voyant. Il m'eût été loisible de ne pas me retrancher ces pendeques et ces clinquants qui réussissent chez d'autres et provoquent l'enthousiasme des médiocres connaisseurs, c'est- 25 à-dire de la majorité. J'ai passé un an à éteindre le style de la *Vie de Jésus*, pensant qu'un tel sujet ne pouvait être traité que de la manière la plus sobre et la plus simple. Or

¹ Mommsen is reported to have said that Renan was a true savant *in spite of* his beautiful style.

² French archæologist (1826-1874).

³ See p. 75, note 1.

on sait combien la déclamation a d'attrait pour les masses. Je n'ai jamais forcé mes opinions pour me faire écouter. Ce n'est pas ma faute si, par suite du mauvais goût du temps, un filet de voix claire a retenti au milieu de notre nuit, comme répercuté par mille échos.

3. Sur le chapitre de la politesse, je trouverai moins d'objections que sur celui de la modestie ; car, à s'en tenir aux apparences, j'ai été beaucoup plus poli que modeste. La civilité extrême de mes vieux maîtres m'avait laissé un si vif souvenir, que je n'ai jamais pu m'en détacher. C'était la vraie civilité française, je veux dire celle qui s'exerce, non seulement envers les personnes que l'on connaît, mais envers tout le monde sans exception.* Une telle politesse implique un parti général sans lequel je ne conçois pas pour la vie d'assiette commode ; c'est que toute créature humaine, jusqu'à preuve du contraire, doit être tenue pour bonne et traitée avec bienveillance. Beaucoup de personnes, surtout en certains pays, suivent la règle justement opposée ; ce qui les mène à de grandes injustices. Pour moi, il m'est impossible d'être dur pour quelqu'un *a priori*. Je suppose que tout homme que je vois pour la première fois doit être un homme de mérite et un homme de bien, sauf à changer d'avis (ce qui m'arrive souvent) si les faits m'y forcent. C'est ici la règle sulpicienne qui, dans le monde, m'a mené aux situations les plus singulières et a fait le plus souvent de moi un être démodé, d'ancien régime, étranger à son temps. La vieille politesse, en effet, n'est plus guère propre qu'à faire des dupes. Vous donnez, on ne vous rend pas. La

* J'ajouterai même envers les animaux. Il me serait impossible de manquer d'égards envers un chien, de le traiter rudement et avec un air d'autorité.

bonne règle à table est de se servir toujours très mal, pour éviter la suprême impolitesse de paraître laisser aux convives qui viennent après vous ce qu'on a rebuté. Peut-être vaut-il mieux encore prendre la part qui est la plus rapprochée de vous, sans la regarder. Celui qui, de nos jours, porterait 5 dans la bataille de la vie une telle délicatesse serait victime sans profit ; son attention ne serait même pas remarquée. "Au premier occupant" ¹ est l'affreuse règle de l'égoïsme moderne. Observer, dans un monde qui n'est plus fait pour la civilité, les bonnes règles de l'honnêteté ² d'autrefois, ce 10 serait jouer le rôle d'un véritable niais, et personne ne vous en saurait gré. Dès qu'on se sent poussé par des gens qui veulent prendre les devants, le devoir est de se reculer, d'un air qui signifie : "Passez, monsieur." Mais il est clair que celui qui tiendrait à cette prescription en omnibus, par 15 exemple, serait victime de sa déférence ; je crois même qu'il manquerait aux règlements. En chemin de fer, combien y en a-t-il qui sentent que se presser sur le quai pour gagner les autres de vitesse et s'assurer de la meilleure place est une suprême grossièreté? 20

En d'autres termes, nos machines démocratiques excluent l'homme poli. J'ai renoncé depuis longtemps à l'omnibus ; les conducteurs arrivaient à me prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, à moins que je n'aie la protection d'un chef de gare, j'ai toujours la dernière place. 25 J'étais fait pour une société fondée sur le respect, où l'on

¹ "First come, first served."

² Here simply "good-breeding." The *honnête homme* under the Old Régime was a man who observed all the proprieties (*bienséances*) and at the same time had a tincture of humane culture. For a somewhat similar narrowing down of meaning from the inner quality to the outer sign, cf. "courtesy," which could once be used as a synonym of goodness.

est salué, classé, placé d'après son costume, où l'on n'a point à se protéger soi-même. Je ne suis à l'aise qu'à l'Institut et au Collège de France, parce que nos employés sont tous des hommes très bien élevés et nous témoignent
 5 une haute estime. L'habitude de l'Orient de ne marcher dans les rues que précédé d'un kavas¹ ne convenait assez ; car la modestie est relevée par l'appareil de la force. Il est bien d'avoir sous ses ordres un homme armé d'une cour-
 bache² dont on l'empêche de se servir. Je serais assez aise
 10 d'avoir le droit de vie et de mort, pour ne pas en user, et j'aimerais fort à posséder des esclaves, pour être extrême-
 ment doux avec eux et m'en faire adorer.

4. Mes idées cléricales m'ont encore bien plus dominé en tout ce qui touche à la règle des mœurs. Il m'eût
 15 semblé qu'il y avait de ma part un manque de bienséance à changer sur ce point mes habitudes austères. Les gens du monde, dans leur ignorance des choses de l'âme, croient, en général, qu'on ne quitte l'état ecclésiastique que pour
 échapper à des devoirs trop pesants. Je ne me serais point
 20 pardonné de prêter une apparence de raison à des manières de voir aussi superficielles. Conscientieux comme je le suis, je voulus être en règle avec moi-même et je continuai de vivre dans Paris ainsi que j'avais fait au séminaire. Plus
 tard, je vis bien la vanité de cette vertu comme de toutes
 25 les autres ; je reconnus, en particulier, que la nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste.³ Je n'en

¹ *Kavass*, a guard or military courier attending Turkish dignitaries.

² *Kurbash* (Arab. *kurbâh*), a whip of heavy hide often used in inflicting the bastinado.

³ This sentence has enjoyed an unfortunate notoriety. For an important discussion of it see Matthew Arnold's *Essay on Numbers*, pp. 41-64.

persistai pas moins, par convenance, dans la vie que j'avais choisie, et je m'imposai les mœurs d'un pasteur protestant. L'homme ne doit jamais se permettre deux hardiesses à la fois. Le libre penseur doit être réglé en ses mœurs. Je connais des ministres protestants, très larges d'idées, qui sauvent tout par leur cravate blanche irréprochable. J'ai de même fait passer ce que la médiocrité humaine regarde comme des hardiesses, grâce à un style modéré et à des mœurs graves.

Il est hors de doute qu'en ce point,¹ comme en beaucoup d'autres, mes principes cléricaux, conservés dans le siècle, m'ont nui aux yeux du monde. Ils ne m'ont pas nui pour le bonheur. Les femmes ont, en général, compris ce que ma réserve affectueuse renfermait de respect et de sympathie pour elles. En somme, j'ai été aimé des quatre femmes dont il m'importait le plus d'être aimé, ma mère, ma sœur, ma femme et ma fille. Ma part a été bonne et ne me sera pas enlevée ; car je m'imagine souvent que les jugements qui seront portés sur chacun de nous dans la vallée de

Observe the ambiguity in the use of the word "nature," a confusion that goes at least as far back as the dawn of Greek philosophy. (See Gomperz, *Greek Thinkers*, I., p. 402.) As Arnold puts it: "Even though a gifted man like M. Renan may be so carried away by the tide of opinion in France as to say that nature cares nothing about chastity . . . let us stand fast . . . and say that human nature, *our* nature, cares about it a great deal. Let us say that by their present popular literature the French give proof that they are suffering from a dangerous and perhaps fatal disease . . . and if they can none of them see this themselves, it is only a sign of how far the disease has gone, and the case is so much the worse." Christianity has always prized chastity—next to charity—as the chief of virtues even less for its social advantages than for the evidence it gives of a victorious resistance on the part of the individual to his lower self. Cf. Joubert, "Quand la chasteté est perdue, l'âme est molle et lâche ; elle n'a plus que les vertus qui ne lui coûtent rien."

¹ *I.e.* la règle des mœurs.

Josaphat ne seront autres que les jugements des femmes, contresignés par l'Éternel.

Ainsi, tout bien examiné, je n'ai manqué presque en rien à mes promesses de cléricature. Je suis sorti de la spiritualité pour rentrer dans l'idéalité. J'ai observé mes engagements mieux que beaucoup de prêtres en apparence très réguliers. En m'obstinant à conserver dans le monde des vertus de désintéressement, de politesse, de modestie qui n'y sont pas applicables, j'ai donné la mesure de ma naïveté.

10 Je n'ai jamais cherché le succès ; je dirai presque qu'il m'ennuie. Le plaisir de vivre et de produire me suffit. Ce qu'il y a d'égoïste dans cette façon de jouir du plaisir d'exister est corrigé par les sacrifices que je crois avoir faits au bien public. J'ai toujours été aux ordres de mon pays ;

15 sur un signe, en 1869,¹ je me mis à sa disposition. Peut-être lui aurais-je rendu quelques services ; il ne l'a pas cru ; je suis en règle. Je n'ai jamais flatté les erreurs de l'opinion ; je n'ai pas manqué une seule occasion d'exposer ces erreurs, jusqu'à en paraître aux superficiels un mauvais patriote.

20 On n'est pas obligé au charlatanisme ni au mensonge pour obtenir un mandat dont la première condition est l'indépendance et la sincérité. Dans les malheurs publics qui pourront venir, j'aurai donc ma conscience tout à fait en repos.

Tout pesé, si j'avais à recommencer ma vie, avec le droit

25 d'y faire des ratures, je n'y changerais rien. Les défauts de ma nature et de mon éducation, par suite d'une sorte de providence bienveillante, ont été atténués et réduits à être de peu de conséquence. Un certain manque apparent

¹ Two or three of Renan's speeches during his unsuccessful electoral campaign in 1869 have been published, the most interesting being an address on Turgot (*Revue de Paris*, July, 1901).

de franchise dans le commerce de la vie m'est pardonné par mes amis, qui mettent cela sur le compte de mon éducation cléricale. Je l'avoue, dans la première partie de ma vie, je mentais assez souvent, non par intérêt, mais par bonté, par dédain, par la fausse idée qui me porte toujours à présenter les choses à chacun comme il peut les comprendre. Ma sœur me montra très fortement les inconvénients de cette manière d'agir, et j'y renonçai. Depuis 1851, je ne crois pas avoir fait un seul mensonge, excepté naturellement les mensonges joyeux, de pure eutrapélie,¹ les mensonges officieux et de politesse, que tous les casuistes permettent, et aussi les petits faux-fuyants littéraires exigés, en vue d'une vérité supérieure, par les nécessités d'une phrase bien équilibrée ou pour éviter un plus grand mal, qui est de poignarder un auteur. Un poète, par exemple, vous présente ses vers.² Il faut bien dire qu'ils sont admirables, puisque sans cela ce serait dire qu'ils ne valent rien et faire une sanglante injure à un homme qui a eu l'intention de vous faire une politesse.

Il a fallu bien plus d'indulgence à mes amis pour me pardonner un autre défaut : je veux parler d'une certaine froideur, non à les aimer, mais à les servir. Une des choses les plus recommandées au séminaire était d'éviter "les amitiés particulières."³ De telles amitiés étaient présentées

¹ "Urbanity."

² This is the situation from which Molière has drawn the famous scene in the first act of the *Misanthrope*. If people at the time were reminded of Boileau by Alceste's rôle in this scene, we are reminded no less strongly of Philinte by what Renan says of himself here and elsewhere. The contrast between Alceste and Philinte is in some ways the contrast between the old school of criticism and the new.

³ For the thought, cf. the chapter in the *Imitation* (Bk. 1), entitled, "Of shunning too much familiarity."

comme un vol fait à la communauté. Cette règle m'est restée très profondément gravée dans l'esprit. J'ai peu encouragé l'amitié ; j'ai fait peu de chose pour mes amis, et ils ont fait peu de chose pour moi. Une des idées que
5 j'ai le plus souvent à combattre, c'est que l'amitié, comme on l'entend d'ordinaire, est une injustice, une erreur, qui ne vous permet de voir que les qualités d'un seul et vous ferme les yeux sur les qualités d'autres personnes plus dignes peut-être de votre sympathie. Je me dis quelque-
10 fois, selon les idées de mes anciens maîtres, que l'amitié est un larcin fait à la société humaine et que, dans un monde supérieur, l'amitié disparaîtrait. Quelquefois même je suis blessé, au nom de la bienveillance générale, de voir l'attachement particulier qui lie deux personnes ; je suis tenté
15 de m'écarter d'elles comme de juges faussés, qui n'ont plus leur impartialité ni leur liberté. Cette société à deux me fait l'effet d'une coterie qui rétrécit l'esprit, nuit à la largeur d'appréciation et constitue la plus lourde chaîne pour l'indépendance. Beulé me plaisantait souvent sur ce travers. Il
20 m'aimait assez et essaya de me rendre service, quoique je n'eusse rien fait pour lui. Dans une circonstance, je votai contre lui pour une personne qui s'était montrée malveillante à mon égard. "Renan, me dit-il, je vais vous faire quelque mauvais trait ; par impartialité, vous voterez pour
25 moi."

Tout en ayant beaucoup aimé mes amis, je leur ai donc très peu donné. Le public m'a eu autant qu'eux. Voilà pourquoi je reçois un si grand nombre de lettres d'inconnus et d'anonymes ; voilà pourquoi aussi je suis si mauvais cor-
30 respondant. Il m'est arrivé fréquemment, en écrivant une lettre, de m'arrêter pour tourner en propos général les idées

qui me venaient. Je n'ai existé pleinement que pour le public. Il a eu tout de moi; il n'aura après ma mort aucune surprise: je n'ai rien réservé pour personne.

Ayant ainsi préféré par instinct tous à quelques uns, j'ai eu la sympathie de mon siècle, même de mes adversaires, et cependant peu d'amis. Dès qu'un peu de chaleur commence à naître, mon principe sulpicien: "Pas d'amitiés particulières," vient comme un glaçon troubler le jeu de toutes les affinités. A force d'être juste, j'ai été peu serviable. Je vois trop bien que, rendre un bon service à quelqu'un, c'est d'ordinaire en rendre un mauvais à un autre; que s'intéresser à un compétiteur, c'est le plus souvent commettre un passe-droit envers son rival. L'image de l'inconnu que je lèse vient ainsi m'arrêter tout court dans mon zèle. Je n'ai obligé presque personne; je n'ai pas su comment l'on réussit à faire donner un bureau de tabac.¹ Cela m'a rendu sans influence en ce monde. Mais cela m'a été bon au point de vue littéraire. Mérimée² eût été un homme de premier ordre s'il n'eût pas eu d'amis.³ Ses amis se l'approprièrent. Comment peut-on écrire des lettres quand on a la facilité de parler à tous? La personne à qui vous écrivez vous rapetisse; vous êtes obligé de prendre sa mesure. Le public a l'esprit plus large que n'importe qui.⁴ "Tous" renferme beaucoup de sots; c'est vrai; mais "tous" renferme les

¹ Tobacco in France is a government monopoly, retailed in shops known as *bureaux de tabac*, appointments to which are often secured through political influence.

² Prosper Mérimée, best known as a novelist, but also an art critic, and antiquarian (1803-1870).

³ Cf. Latin proverb, "Friends are the thieves of time." (*Amici furcs temporis*.)

⁴ Cf. the maxim of La Rochefoucauld (1613-1680), "On peut être plus fin qu'un autre mais non pas plus fin que tous les autres."

quelques milliers d'hommes ou de femmes d'esprit pour qui seuls le monde existe. Écrivez en vue de ceux-là.

V

Je termine ici ces souvenirs, en demandant pardon au lecteur de la faute insupportable qu'un tel genre fait com-
 5 mettre à chaque ligne.¹ L'amour-propre est si habile en ses calculs secrets, que, tout en faisant la critique de soi-même, on est suspect de ne pas y aller de franc jeu. Le danger, en pareil cas, est, par une petite rouerie inconsciente, d'avouer, avec une humilité sans grand mérite, des défauts
 10 légers et tout extérieurs pour s'attribuer par ricochet de grandes qualités. Ah ! le subtil démon que celui de la vanité ! Aurais-je, par hasard, été sa dupe ? Si les gens de goût me reprochent de m'être montré fils de mon siècle en prétendant ne pas l'être, je les prie d'être bien persuadés
 15 au moins que cela ne m'arrivera plus.

Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.²

Il me reste trop de choses à faire pour que je m'amuse désormais à un jeu que plusieurs taxeront de frivole. Ma famille maternelle de Lannion, du côté de laquelle vient mon
 20 tempérament, a offert beaucoup de cas de longévité ; mais des troubles persistants me portent à croire que l'hérédité sera dérangée en ce qui me concerne. Dieu soit loué, si c'est pour m'épargner des années de décadence et d'amoin-

¹ The pre-romantic tradition in French literature which Renan follows (see p. 74), proscribed personal confidences and confessions on the principle laid down by Pascal, "Le moi est haïssable."

² "Close now the sluices, swains; the meadows have drunk their fill." — *Virgil, Ec. iii. 111.*

drissement, qui sont la seule chose dont j'aie horreur ! Le temps qui peut me rester à vivre, en tout cas, sera consacré à des recherches de pure vérité objective. Si ces lignes étaient les dernières confidences que j'échange avec le public, qu'il me permette de le remercier de la façon intelligente et sympathique dont il m'a soutenu. Autrefois toute la faveur à laquelle pouvait aspirer l'homme qui maintenait sa personnalité en dehors des routines établies était d'être toléré. Mon siècle et mon pays ont eu pour moi bien plus d'indulgence. Malgré de sensibles défauts, malgré l'humilité de son origine, ce fils de paysans et de pauvres marins, couvert du triple ridicule d'échappé de séminaire, de clerc défroqué, de cuistre endurci, on l'a tout d'abord accueilli, écouté, choyé même, uniquement parce qu'on trouvait dans sa voix des accents sincères. J'ai eu d'ardents adversaires, je n'ai pas eu un ennemi personnel. Les deux seules ambitions que j'aie avouées, l'Institut et le Collège de France, ont été satisfaites. La France m'a fait bénéficier des faveurs qu'elle réserve à tout ce qui est libéral, de sa langue admirable, de sa belle tradition littéraire, de ses règles de tact, de l'audience dont elle jouit dans le monde. L'étranger même m'a aidé dans mon œuvre autant que mon pays ; je mourrai ayant au cœur l'amour de l'Europe autant que l'amour de la France ; je voudrais parfois me mettre à genoux pour la supplier de ne pas se diviser par des jalousies fratricides, de ne pas oublier son devoir, son œuvre commune, qui est la civilisation.

Presque tous les hommes avec lesquels j'ai été en rapport ont été pour moi d'une bienveillance extrême. Au sortir du séminaire, je traversai, ainsi que je l'ai dit, une période de solitude, où je n'eus pour me soutenir que les lettres de ma

sœur et les entretiens de M. Berthelot ; mais bientôt je trouvai de tous côtés des sourires et des encouragements. M. Egger,¹ dès les premiers mois de 1846, devenait mon ami et mon guide dans l'œuvre difficile de reprendre tardivement mes études classiques. Eugène Burnouf, sur la vue d'un essai bien imparfait que je présentai au concours du prix Volney, en 1847, m'adopta comme son élève. M. et madame Adolphe Garnier furent pour moi de la plus grande bonté. C'était un couple charmant. Madame Garnier, rayonnante de grâce et de naturel, fut ma première admiration dans un genre de beauté dont la théologie m'avait sevré. M. Victor Le Clerc² faisait revivre devant mes yeux toutes les qualités d'étude et de savante application de mes anciens maîtres. Dès mon séjour à Saint-Sulpice, j'avais appris à l'estimer : c'était le seul laïque dont ces messieurs fissent cas ; ils lui enviaient son extraordinaire érudition ecclésiastique. M. Cousin, quoiqu'il m'ait plus d'une fois témoigné de l'amitié, était trop entouré de disciples pour que j'essayasse de percer cette foule, un peu liée à la parole du maître. M. Augustin Thierry, au contraire, fut pour moi un vrai père spirituel. Ses conseils me sont tous présents à l'esprit, et c'est à lui que je dois d'avoir évité dans ma manière d'écrire quelques défauts tout à fait choquants, que de moi-même je n'aurais peut-être pas découverts. C'est par lui que je connus la famille Scheffer, à laquelle je dois une compagne qui s'est toujours montrée si parfaitement assortie aux conditions assez serrées de mon programme de vie, que parfois je suis tenté, en réfléchissant à tant d'heureuses coïncidences, de croire à la prédestination.

¹ French Hellenist (1813-1885).

² Distinguished Latinist and student of the Middle Ages (1789-1865).

Ma philosophie, selon laquelle le monde dans son ensemble est plein d'un souffle divin, n'admet pas les volontés particulières dans le gouvernement de l'univers. La providence individuelle, comme on l'entendait autrefois, n'a jamais été prouvée par un fait caractérisé. Sans cela, certainement, je m'inclinerais reconnaissant devant des concours de circonstances où un esprit moins dominé que le mien par les raisonnements généraux verrait les traces d'une protection particulière de dieux bienveillants. Les hasards qu'il faut pour amener un terne ou un quaterne¹ ne sont rien auprès de ce qu'il a fallu pour que la combinaison dont je touche les fruits ne fût pas dérangée. Si mes origines eussent été moins disgraciées selon le monde, je ne fusse point entré, je n'eusse point persévéré dans cette royale voie de la vie selon l'esprit, à laquelle un vœu de nazaréen m'attacha dès mon enfance. Le déplacement d'un atome rompait la chaîne de faits fortuits qui, au fond de la Bretagne, me prépara pour une vie d'élite ; qui me fit venir de Bretagne à Paris ; qui, à Paris, me conduisit dans la maison de France où l'on pouvait recevoir l'éducation la plus sérieuse ; qui, au sortir du séminaire, me fit éviter deux ou trois fautes mortelles, lesquelles m'auraient perdu ; qui, en voyage, me tira de certains dangers où, selon les chances ordinaires, je devais succomber ; qui fit, en particulier, que le docteur Suquet put venir à Amschit² me tirer des bras de la mort, où j'étais déjà enserré. Je ne conclus rien de là, sinon que l'effort inconscient vers le bien et le vrai qui est dans l'univers joue son coup de dé par chacun de nous.

¹ A *terne* is a series of three and a *quaterne* a series of four numbers taken out of a lottery, which win only on condition of all three or four coming out at the same drawing.

² See *Ma Sœur Henriette*, p. 84 ff.

Tout arrive, les quaternes comme le reste. Nous pouvons déranger le dessein providentiel dont nous sommes l'objet ; nous ne sommes pour presque rien dans sa réussite. *Quid habes quod non accepisti ?*¹ Le dogme de la grâce est le plus vrai des dogmes chrétiens.

Mon expérience de la vie a donc été fort douce, et je ne crois pas qu'il y ait eu, dans la mesure de conscience que comporte maintenant notre planète, beaucoup d'êtres plus heureux que moi. J'ai eu un goût vif de l'univers. Le scepticisme subjectif a pu m'obséder par moments ; il ne m'a jamais fait sérieusement douter de la réalité ; ses objections sont par moi tenues en séquestre dans une sorte de parc d'oubli ; je n'y pense jamais. Ma paix d'esprit est parfaite. D'un autre côté, j'ai trouvé une bonté extrême dans la nature et dans la société. Par suite de la chance particulière qui s'est étendue à toute ma vie et qui a fait que je n'ai rencontré sur mon chemin que des hommes excellents, je n'ai jamais eu à changer violemment les partis pris généraux que j'avais adoptés. Une bonne humeur, difficilement altérable, résultat d'une bonne santé morale, résultat elle-même d'une âme bien équilibrée et d'un corps supportable, malgré ses défauts, m'a jusqu'ici maintenu dans une philosophie tranquille, soit qu'elle se traduise en optimisme reconnaissant, soit qu'elle aboutisse à une ironie gaie. Je n'ai jamais beaucoup souffert. Il ne dépendrait que de moi de croire que la nature a plus d'une fois mis des coussins pour m'épargner les chocs trop rudes. Une fois, lors de la mort de ma sœur, elle m'a, à la lettre, chloroformé² pour que

¹ " . . . And what hast thou that thou didst not receive ? — 1 Cor. iv. 7.

² Contrast the sentiment here with that expressed in *Ma Sœur Henriette* (p. 88) : " Mais qu'elle ait été soignée par d'autres que par moi, que je

je ne fusse pas témoin d'un spectacle qui eût peut-être fait une lésion profonde dans mes sens et nui à la sérénité ultérieure de ma pensée.

Ainsi, sans savoir au juste qui je dois remercier, pourtant je remercie. J'ai tant joui dans cette vie, que je n'ai vraiment pas le droit de réclamer une compensation d'outre-tombe ; c'est pour d'autres raisons que je me fâche parfois contre la mort ; elle est égalitaire à un degré qui m'irrite ; c'est une démocrate qui nous traite à coups de dynamite ; elle devrait au moins attendre, prendre notre heure, se mettre à notre disposition. Je reçois plusieurs fois par an une lettre anonyme, contenant ces mots, toujours de la même écriture : " Si pourtant il y avait un enfer ! " Sûrement la personne pieuse qui m'écrit cela veut le salut de mon âme, et je la remercie. Mais l'enfer est une hypothèse bien peu conforme à ce que nous savons par ailleurs de la bonté divine. D'ailleurs, la main sur la conscience, s'il y en a un, je ne crois pas l'avoir mérité. Un peu de purgatoire serait peut-être juste ; j'en accepterais la chance, puisqu'il y aurait le paradis ensuite, et que de bonnes âmes me gagneraient, j'espère, des indulgences pour m'en tirer. L'infinie bonté que j'ai rencontrée en ce monde m'inspire la conviction que l'éternité est remplie par une bonté non moindre, en qui j'ai une confiance absolue.

Et maintenant je ne demande plus au bon génie qui m'a tant de fois guidé, conseillé, consolé, qu'une mort douce et subite, pour l'heure qui m'est fixée, proche ou lointaine. Les stoïciens soutenaient qu'on a pu mener la vie bien-

n'aie pas conduit ses funérailles et attesté à la terre, par mes larmes, qu'elle fut ma sœur bien-aimée ; . . . voilà ce qui pèsera éternellement sur moi, et empoisonnera toutes mes joies."

heureuse dans le ventre du taureau de Phalaris.¹ C'est trop dire. La douleur abaisse, humilie; porte à blasphémer. La seule mort acceptable est la mort noble, qui est non un accident pathologique, mais une fin voulue et précieuse
 5 devant l'Éternel. La mort sur le champ de bataille est la plus belle de toutes; il y en a d'autres illustres. Si parfois j'ai pu désirer d'être sénateur, c'est que j'imagine que, sans tarder peut-être, ce mandat fournira de belles occasions de se faire assommer, fusiller,² des formes de trépas, enfin, bien
 10 préférables à une longue maladie qui vous tue, lentement et par démolitions successives. La volonté de Dieu soit faite! Désormais, je n'apprendrai plus grand'chose; je vois bien à peu près ce que l'esprit humain, au moment actuel de son développement, peut apercevoir de la vérité. Je serais
 15 désolé de traverser une de ces périodes d'affaiblissement où l'homme qui a eu de la force et de la vertu n'est plus que l'ombre et la ruine de lui-même, et souvent, à la grande joie des sots, s'occupe à détruire la vie qu'il avait laborieusement édifiée. Une telle vieillesse est le pire don que les dieux
 20 puissent faire à l'homme. Si un tel sort m'était réservé, je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-
 25 même, comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute. Je renie les blasphèmes que les défaillances de la dernière heure pour-

¹ A brazen bull in which Phalaris, tyrant of Agrigentum (B.C. 570-564) is said to have burned alive the victims of his displeasure. We are told that the first experiment was tried on its inventor, Perillus.

² We should remember, in reading passages of this kind, the warning of the preface (p. 6), and take them *cum grano salis*.

raient me faire prononcer contre l'Éternel. L'existence qui m'a été donnée sans que je l'eusse demandée a été pour moi un bienfait. Si elle m'était offerte, je l'accepterais de nouveau avec reconnaissance. Le siècle où j'ai vécu n'aura probablement pas été le plus grand, mais il sera tenu sans doute pour le plus amusant des siècles. A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité.

Death's Modern Language Series.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

- Bruce's Grammaire Française. \$1.15.
Clarke's Subjunctive Mood. An inductive treatise, with exercises. 50 cts.
Edgren's Compendious French Grammar. \$1.15. Part I. 35 cts.
Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. 90 cts.
Fraser and Squair's French Grammar. \$1.15.
Fraser and Squair's Abridged French Grammar. \$1.10.
Fraser and Squair's Elementary French Grammar. 90 cts.
Grandgent's Essentials of French Grammar. \$1.00.
Grandgent's Short French Grammar. 75 cts.
Roux's Lessons in Grammar and Composition, based on *Colomba*. 18 cts.
Hennequin's French Modal Auxiliaries. With exercises. 50 cts.
Houghton's French by Reading. \$1.15.
Mansion's First Year French. For young beginners. 50 cts.
Méthode Hénin. 50 cts.
Bruce's Lectures Faciles. 60 cts.
Bruce's Dictées Françaises. 30 cts.
Fontaine's Lectures Courantes. \$1.00.
Giese's French Anecdotes. 00 cts.
Hotchkiss' Le Primer Livre de Français. Boards. 35 cts.
Bowen's First Scientific Reader. 90 cts.
Davies' Elementary Scientific French Reader. 40 cts.
Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. 60 cts.
Snow and Lebon's Easy French. 60 cts.
Super's Preparatory French Reader. 70 cts.
Bouvet's Exercises in Syntax and Composition. 75 cts.
Storr's Hints on French Syntax. With exercises. 30 cts.
Brigham's French Composition. 12 cts.
Comfort's Exercises in French Prose Composition. 30 cts.
Grandgent's French Composition. 50 cts.
Grandgent's Materials for French Composition. Each, 12 cts.
Kimball's Materials for French Composition. Each, 12 cts.
Mansion's Exercises in Composition. 160 pages. 60 cts.
Marcou's French Review Exercises. 25 cts.
Prisoners of the Temple (Guerber). For French Composition. 25 cts.
Story of Cupid and Psyche (Guerber). For French Composition. 18 cts.
Death's French Dictionary. Retail price, \$1.50.

Beath's Modern Language Series.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

- Easy Selections for Sight Translation (Mansion). 15 cts.
Ségur's *Les Malheurs de Sophie* (White). Vocabulary. 45 cts.
French Fairy Tales (Joynes). Vocabulary and exercises. 35 cts.
Saintine's *Picciola*. With notes and vocabulary by Prof. O. B. Super. 45 cts.
Mairét's *La Tâche du Petit Pierre* (Super). Vocabulary. 35 cts.
Bruno's *Les Enfants Patriotes* (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Bruno's *Tour de la France par deux Enfants* (Fontaine). Vocabulary. 45 cts.
Verne's *L'Expédition de la Jeune Hardie* (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Gervais *Un Cas de Conscience* (Horsley). Vocabulary. 25 cts.
Génin's *Le Petit Tailleur Bouton* (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Assolant's *Aventure du Célèbre Pierrot* (Pain). Vocabulary. 25 cts.
Assolant's *Récits de la Vieille France*. Notes by E. B. Wauton. 25 cts.
Muller's *Grandes Découvertes Modernes*. 25 cts.
Récits de Guerre et de Révolution (Minssen). Vocabulary. 25 cts.
Bedollière's *La Mère Michel et son Chat* (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Legouvé and Labiche's *Cigale chez les Fourmis* (Witherby). 20 cts.
Labiche's *La Grammaire* (Levi). Vocabulary. 25 cts.
Labiche's *Le Voyage de M. Perrichon* (Wells). Vocabulary. 30 cts.
Labiche's *La Poudre aux Yeux* (Wells). Vocabulary. 30 cts.
Lemaitre, *Contes* (Rensch). Vocabulary. 30 cts.
Dumas's *Duc de Beaufort* (Kitchen). Vocabulary. 30 cts.
Dumas's *Monte-Cristo* (Spiers). Vocabulary. 40 cts.
Berthet's *Le Pacte de Famine*. With notes by B. B. Dickinson. 25 cts.
Eckmann-Chatrian's *Le Conscrit de 1813* (Super). Vocabulary. 45 cts.
Eckmann-Chatrian's *L'Histoire d'un Paysan* (Lyon). 25 cts.
France's *Abeille* (Lebon). 25 cts.
Moinaux's *Les deux Sourds* (Spiers). Vocabulary. 25 cts.
La Main Malheureuse (Guerber). Vocabulary. 25 cts.
Enault's *Le Chien du Capitaine* (Fontaine). Vocabulary. 35 cts.
Trois Contes Choisis par Daudet (Sanderson). Vocabulary. 20 cts.
Desnoyer's *Jean-Paul Choppart* (Fontaine). Vocabulary. 40 cts.
Selections for Sight Translation (Bruce). 15 cts.
Laboulaye's *Contes Bleus* (Fontaine). Vocabulary. 35 cts.
Malot's *Sans Famille* (Spiers). Vocabulary. 40 cts.
Meilhac and Halévy's *L'Été de la St.-Martin* (Français). Vocab. 25 cts.

Death's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

- Beaumarchais's *Le Barbier de Seville* (Spiers). 25 cts.
Erckmann-Chatrian's *Waterloo* (Super). 35 cts.
About's *Le Roi des Montagnes* (Logie). 40 cts. Vocabulary, 50 cts.
Pailleron's *Le Monde où l'on s'ennuie* (Pendleton). 30 cts.
Historiettes Modernes (Fontaine). Vol. I. 60 cts.
Historiettes Modernes. Vol. II. 35 cts.
Fleurs de France (Fontaine). 35 cts.
French Lyrics (Bowen). 60 cts.
Loti's Pêcheur d'Islande (Super). 40 cts.
Loti's Ramuntcho (Fontaine). 30 cts.
Sandeau's *Mlle. de la Seiglière* (Warren). 30 cts.
Souvestre's *Le Mari de Mme. Solange* (Super). 20 cts.
Souvestre's *Les Confessions d'un Ouvrier* (Super). 25 cts.
Souvestre's *Un Philosophe sous les Toits* (Fraser). 50 cts. Vocab., 55 cts.
Angier's *Le Gendre de M. Poirier* (Wells). 25 cts.
Scribe's *Bataille de Dames* (Wells). 25 cts.
Scribe's *Le Verre d'eau* (Eggert). 30 cts.
Merimée's *Colomba* (Fontaine). 35 cts. With vocabulary. 45 cts.
Merimée's *Chronique du Règne de Charles IX* (Desages). 25 cts.
Musset's *Pierre et Camille* (Super). 20 cts.
Verne's *Tour du Monde en quatre vingts jours* (Edgren). 35 cts.
Verne's *Vingt mille lieues sous la mer* (Fontaine). Vocabulary. 45 cts.
Sand's *La Mare au Diable* (Sumichrast). Vocabulary. 35 cts.
Sand's *La Petite Fadette* (Super). Vocabulary. 35 cts.
Sept Grands Auteurs du XIX^e Siècle (Fortier). Lectures, 60 cts.)
Vigny's *Cinq-Mars* (Sankey). Abridged. 60 cts.
Vigny's *Le Cachet Rouge* (Fortier). 20 cts.
Vigny's *Le Canne de Jonc* (Spiers). 40 cts.
Halévy's *L'Abbé Constantin* (Logie). 30 cts. Vocab. 40 cts.
Halévy's *Un Mariage d'Amour* (Hawkins). 25 cts.
Renan's *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* (Babbitt). 75 cts.
Thier's *Expédition de Bonaparte en Egypte* (Fabregou). 30 cts.
Gautier's *Jettatura* (Schinz). 30 cts.
Guerber's *Marie-Louise*. 25 cts.
Zola's *La Débâcle* (Wells). Abridged. 60 cts.

Death's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

- Lamartine's *Scènes de la Révolution Française* (Super). Vocab. 40 cts.
Lamartine's *Graziella* (Warren). 35 cts.
Lamartine's *Jeanne d'Arc* (Barrère). Vocabulary. 35 cts.
Erickmann-Chatrian's *Madame Thérèse* (Manley). Vocabulary. 40 cts.
Michelet: *Extraits de l'histoire de France* (Wright). 30 cts.
Hugo's *La Chute*. From *Les Misérables*. (Huss). Vocabulary. 30 cts.
Hugo's *Bug Jargal* (Boielle). 40 cts.
Hugo's *Quatre-vingt-treize* (Fontaine). Vocabulary. 50 cts.
Champfleury's *Le Violon de Faïence* (Bévenot). 25 cts.
Gautier's *Voyage en Espagne* (Steel). 25 cts.
Balzac's *Le Curé de Tours* (Super). Vocabulary. 30 cts.
Balzac: *Cinq Scènes de la Comédie Humaine* (Wells). 40 cts.
Contes des Romanciers Naturalistes (Dow and Skinner). Vocab. 55 cts.
Gréville's *Dosia* (Hamilton). Vocabulary. 45 cts.
Daudet's *Le Petit Chose* (Super). Vocabulary. 40 cts.
Daudet's *La Belle-Nivernaise* (Boielle). Vocabulary. 30 cts.
Theuriet's *Bigarreau* (Fontaine). 25 cts.
Musset: *Trois Comédies* (McKenzie). 30 cts.
Maupassant: *Huit Contes Choisis* (White). Vocabulary. 30 cts.
Taine's *L'Ancien Régime* (Giese). Vocabulary. 65 cts.
Advanced Selections for Sight Translation (Colin). 15 cts.
De Tocqueville's *Voyage en Amérique* (Ford). Vocabulary. 40 cts.
Dumas' *La Question d'Argent* (Henning). 30 cts.
Lesage's *Gil Blas* (Sanderson). 40 cts.
Sarcey's *Le Siècle de Paris* (Spiers). Vocabulary, 45 cts.
About's *La Mère de la Marquise* (Brush). Vocabulary. 40 cts.
Chateaubriand's *Atala* (Kuhns). Vocabulary. 30 cts.
Erickmann-Chatrian's *Le Juif Polonais* (Manley). Vocabulary. 30 cts.
Feuillet's *Roman d'un jeune homme pauvre* (Bruner). Vocab. 55 cts.
Labiche's *La Cagnotte* (Farnsworth). 25 cts.
La Brète's *Mon Oncle et Mon Curé* (Colin). Vocabulary. 45 cts.
Dumas' *La Tulipe Noire* (Fontaine). 40 cts. Vocabulary. 50 cts.
Voltaire's *Zadig* (Babbitt). Vocabulary. 45 cts.

Death's Modern Language Series.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

- Balzac's *Le Père Goriot* (Sanderson). 80 cts.
Hugo's *Hernani* (Matzke). 60 cts.
Hugo's *Les Misérables* (Super). Abridged. 80 cts.
Hugo's *Poems* (Schinz). 80 cts.
Hugo's *Ruy Blas* (Garner). 65 cts.
Racine's *Andromaque* (Wells). 30 cts.
Racine's *Athalie* (Eggert). 30 cts.
Racine's *Esther* (Spiers). 25 cts.
Racine's *Les Plaideurs* (Wright). 30 cts.
Racine's *Phèdre* (Babbitt). 30 cts.
Corneille's *Le Cid* (Warren). 30 cts.
Corneille's *Cinna* (Matzke). 30 cts.
Corneille's *Horace* (Matzke). 30 cts.
Corneille's *Polyeucte* (Fortier). 30 cts.
Molière's *L'Avare* (Levi). 35 cts.
Molière's *Le Bourgeois Gentilhomme* (Warren). 30 cts.
Molière's *Le Misanthrope* (Eggert). 30 cts.
Molière's *Les Femmes Savantes* (Fortier). 30 cts.
Molière's *Le Tartuffe* (Wright). 30 cts.
Molière's *Le Médecin Malgré Lui* (Gasc). 15 cts.
Molière's *Les Précieuses Ridicules* (Toy). 25 cts.
Bornier's *La Fille de Roland* (Nelson). 30 cts.
Rostand's *La Princesse Loïtaine* (Bergerhoff). 40 cts.
Piron's *La Métromanie* (Delbos). 40 cts.
Boileau: *Selections* (Kuhns). 50 cts.
Bossuet: *Selections* (Warren). 50 cts.
Diderot: *Selections* (Giese). 50 cts.
La Bruyère: *Les Caractères* (Warren). 50 cts.
Fascal: *Selections* (Warren). 50 cts.
Lamartine's *Méditations* (Curme). 55 cts.
Lesage's *Turcaret* (Kerr). 30 cts.
Taine's *Introduction à l'Hist. de la Litt. Anglaise*. 20 cts.
Duval's *Histoire de la Littérature Française*. \$1.00.
Delpit's *L'Âge d'Or de la Littérature Française*. 90 cts.
Voltaire's *Prose* (Cohn and Woodward). \$1.00.
French Prose of the XVIIth Century (Warren). \$1.00.
Maîtres de la Critique lit. au XIX^e Siècle (Confort). 50 cts.
La Triade Française. *Poems of Lamartine, Musset, and Hugo*. 75 cts.

ROMANCE PHILOLOGY.

- Introduction to Vulgar Latin* (Grandgent). \$1.50.
Provençal Phonology and Morphology (Grandgent). \$1.50.

Death's Modern Language Series.

GERMAN GRAMMARS AND READERS.

- Nix's Erstes deutsches Schulbuch.** For primary classes. Illus. 202 pp. 35 cts.
- Joynes-Meissner German Grammar.** Half leather. \$1.15.
- Joynes's Shorter German Grammar.** Part I of the above. 80 cts.
- Alternative Exercises.** Two sets. Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.
- Joynes and Wesselhoeft's German Grammar.** \$1.15.
- Fraser and Van der Smissen's German Grammar.** \$1.10.
- Harris's German Lessons.** Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.
- Sheldon's Short German Grammar.** For those who want to begin reading as soon as possible, and have had training in some other languages. Cloth. 60c.
- Ball's German Grammar.** 90 cts.
- Ball's German Drill Book.** Companion to any grammar. 80 cts.
- Spanhoofd's Lehrbuch der deutschen Sprache.** Grammar, conversation, and exercises, with vocabularies. \$1.00.
- Foster's Geschichten und Märchen.** For young children. 25 cts.
- Guerber's Märchen und Erzählungen, I.** With vocabulary and questions in German on the text. Cloth. 162 pages. 60 cts.
- Guerber's Märchen und Erzählungen, II.** With Vocabulary. Follows the above or serves as independent reader. Cloth. 202 pages. 65 cts.
- Joynes's Shorter German Reader.** 60 cts.
- Deutsch's Colloquial German Reader.** 90 cts.
- Spanhoofd's Deutsches Lesebuch.** 75 cts.
- Boisen's German Prose Reader.** 90 cts.
- Huss's German Reader.** 70 cts.
- Gore's German Science Reader.** 75 cts.
- Harris's German Composition.** 50 cts.
- Wesselhoeft's Exercises.** Conversation and composition. 50 cts.
- Wesselhoeft's German Composition.** 40 cts.
- Hatfield's Materials for German Composition.** Based on *Immensee* and on *Höher als die Kirche*. Paper. 33 pages. Each, 12 cts.
- Horning's Materials for German Composition.** Based on *Der Schwiegersonn*. 32 pages. 12 cts. Part II only. 16 pages. 5 cts.
- Stüven's Praktische Anfangsgründe.** Cloth. 203 pages. 70 cts.
- Krüger and Smith's Conversation Book.** 40 pages. 25 cts.
- Meissner's German Conversation.** 65 cts.
- Deutsches Liederbuch.** With music. 164 pages. 75 cts.
- Heath's German Dictionary.** Retail price, \$1.50.

;

;

;

;

;

;

;

;

;

